



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



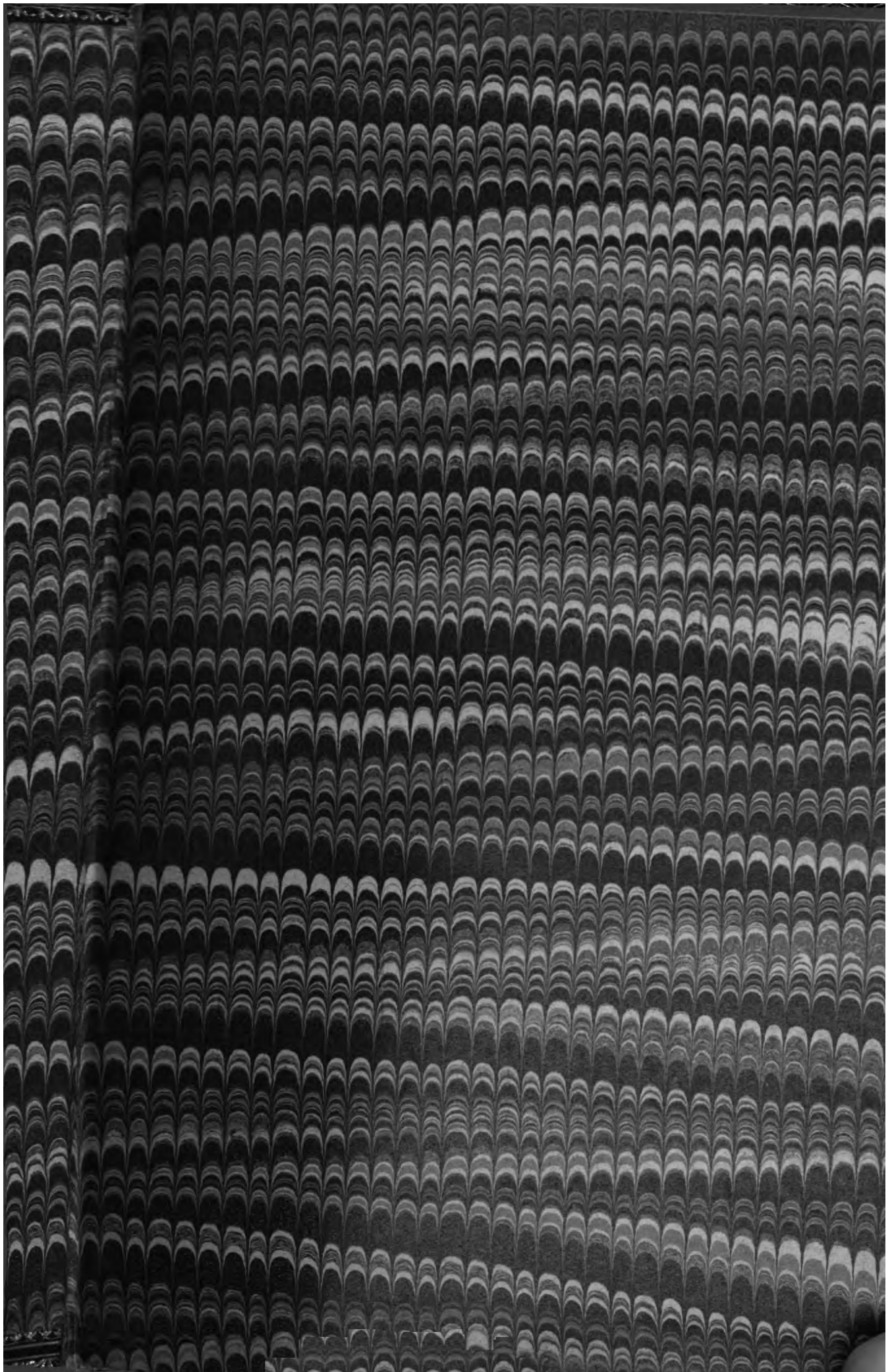
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

# Poesies



Vet. Fr. III B. 3519

~~Arch. IV B. 33~~







## DU MÊME AUTEUR

---

### ROMAN

LE FILS DE CORALIE, 24 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18 . . .	3 50
LE MARIAGE D'ODETTE, 12 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . .	3 50
LE PÈRE DE MARTIAL, 20 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . .	3 50
LA MARQUISE, 47 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . . . .	3 50
LES AMOURS CRUELLES, 9 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . .	3 50
SOLANGE DE CROIX-SAINT-LUC, 34 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . . . .	3 50
MADemoisELLE DE BRESSIER, 22 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18	3 50
ThÉRÉSINE, 30 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . . . .	3 50
DISPARU, 32 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . . . .	3 50

### UN MONDE QUI S'EN VA

PASSIONNÉMENT, 41 <sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18. . . . .	3 50
COMME DANS LA VIE, 1 vol. in-18. . . . .	3 50

LE FILS DE CORALIE, 1 vol. in-8 <sup>o</sup> de grand luxe avec six eaux-fortées de Los Rios. . . . .	20 »
--	------

*Il a été tiré à part*

N <sup>os</sup> 1 à 25 : 25 exemplaires sur papier du Japon avec double suite des planches, l'une en noir et l'autre en bistre, toutes deux avec remarque avant la lettre. Prix.	60 »
N <sup>os</sup> 26 à 50 : 25 exemplaires sur papier de Hollande, plan- ches avec remarque avant la lettre. Prix. . . . .	50 »

### POÉSIE

LES CHANTS DE L'INVASION. — LES DIEUX QU'ON BRISE ( <i>Ouvrages couronnés par l'Académie fran- çaise</i> ). Réunis en 1 vol. in-18. . . . .	3 50
--	------

### THÉÂTRE

ROBERT PRADEL, pièce en 4 actes, en prose ( <i>Odéon</i> ). 1 vol. in-18 . . . . .	2 »
LES CHEVALIERS DE LA PATRIE, drame en 5 actes et 8 tabl., en prose ( <i>Th. Historique</i> ). 1 vol. in-18.	2 »
JEAN-NU-PIEDS, drame en 4 actes, en vers ( <i>Vaude- ville</i> ), 1 vol. in-18 . . . . .	2 »
LE MESSAGE DE SCAPIN, 1 acte en vers ( <i>Comédie- Française</i> ), 1 vol. in-18 . . . . .	1 50
LE FILS DE CORALIE, comédie en 4 actes, en prose ( <i>Gymnase</i> ), 1 vol. in-18 . . . . .	2 »
LE PÈRE DE MARTIAL, pièce en 4 actes, en prose ( <i>Gymnase</i> ), 1 vol. in-18. . . . .	2 »
LES MAUCROIX, comédie en 3 actes, en prose ( <i>Comédie-Française</i> ), 1 vol. in-18 . . . . .	2 »
MADemoisELLE DE BRESSIER, drame en 5 actes, en prose ( <i>Ambigu</i> ). 1 vol. in-18. . . . .	2 »

ALBERT DELPIT

---

# POÉSIES

LES CHANTS DE L'INVASION

LES DIEUX QU'ON BRISE

COURONNÉES PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

—  
1891

Tous droits réservés.



*Il a été tiré à part cinquante exemplaires sur papier  
du Japon numérotés à la presse (1 à 50).*



LES  
CHANTS DE L'INVASION

A FRANCISQUE SARCEY,

*Souvenir de 1870.*

Février 1891.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

PREMIÈRE PARTIE



PENDANT LA CAMPAGNE

AVEC BOMBONNEL



# I

## PRÉLUDE

O France, ma mère féconde,  
Dont le peuple est le peuple-roi,  
Et qui fais palpiter le monde  
D'admiration et d'effroi;

Terre des luttes grandioses  
Comme les bardes en chantaient,  
Qui résumes toutes les choses  
Dont Rome et Sparte se vantaient;

O France! j'ai pris ton histoire  
Dans les longs jours que tu souffris,  
Et tous ces combats sans victoire  
De Sedan par delà Paris;

J'ai pris tes batailles farouches,  
Qui, sauvant l'honneur ancien,  
Usaient tes dernières cartouches  
Contre le dernier Prussien ;

J'ai pris Paris, ta capitale,  
Haineuse aux trônes relevés,  
Et qui, se révoltant, brutale,  
Se battait à coups de pavés !

O Paris ! ô ville immortelle !  
Tu n'étais, pour le débauché,  
Que la reine de bagatelle  
Et du plaisir à bon marché !

Dans ton siège digne de Hoche,  
Le seul héros que tu dupas,  
Fut le gamin ou le clodoche,  
Parce qu'ils ne mangèrent pas !

Soudain tu te dressas, livide,  
Entre tes hauts murs hérissés ;  
Et l'Allemand au cœur avide  
Roula mort dans tes vieux fossés.

O France! ton œuvre fut juste :  
Elle éclaire le monde entier ;  
O Paris! ton siège est auguste,  
Il illustre ton front altier ;

Et de ces larges coups d'épée  
Avec lesquels tu te défends,  
J'ai voulu faire une épopée  
Pour la léguer à tes enfants!

Août 1870. — Février 1871.





## II

### LA LÉGENDE DU DRAPEAU

*A Mademoiselle Adeline Dudley.*

On se battait depuis cinq heures du matin,  
Et nos soldats pliaient, vaincus par le destin :  
Tels qu'un aigle immobile accroupi dans son aire,  
Ils voulaient regarder en face le tonnerre.

Les Allemands étaient quatre fois plus nombreux.

La mitraille et le fer qu'ils vomissaient contre eux,  
Fauchaient les rangs français comme en passant l'orage  
Tord les épis dorés dans un souffle de rage...  
Rien n'y faisait. Toujours, froidement, pas à pas,  
Ces glorieux vaincus qu'on n'épouvante pas,  
Pour sauver la retraite où reculaient les nôtres,  
Calmes, se regardaient mourir les uns les autres.

Ils allaient, sachant bien, qu'ils étaient condamnés.

Tout à coup un conscrit dit :

« — Nous sommes cernés ! »

Les Allemands, pareils à la sombre avalanche,  
Traînaient leurs canons sur la route toute blanche,  
Afin de nous couper la retraite du pont !

En tordant sa moustache, un commandant répond :

« — Va bien ! Allons toujours, enfants, c'est la consigne. »

Ils vont. Et dans les rangs pas un cri, pas un signe,  
Qui montre, sous ce ciel brûlant de Thermidor,  
Que ces vaincus n'ont plus l'espoir de vaincre encor !

Un petit lieutenant, de dix-neuf ans à peine,  
Dit :

« — Commandant ! j'en vois rudement, dans la plaine »

Et le commandant dit, une seconde fois :

« — Va bien ! Allons toujours ! Je vois ce que tu vois. »

Ils vont.

Ouvrant soudain une effroyable entaille,  
Le canon s'efforçait d'achever la bataille;  
Quand un vieux capitaine, un ancien de l'Alma,  
Dont la poudre a tanné la peau dure, clama :

« — Mon commandant, ils vont nous tourner par derrière ! »

« — Bast! Arrivons toujours jusqu'à cette clairière,  
Répond le commandant, et nous sommes sauvés! »

C'est alors qu'au lointain, par les chemins crevés,  
A travers les champs noirs, courant au pas de charge,  
Dix régiments, sur cinq kilomètres de large,  
Dressent un mur d'acier mouvant et ténébreux!

Les Allemands étaient douze fois plus nombreux.

C'était comme une mer d'hommes et de fumée  
Dont les flots se heurtaient autour de notre armée.  
Alors le commandant lorgne les alentours,  
Et dit tout bas :

« — Va mal!... N'importe! Allons toujours! »

Ils vont.

Mais les Français, broyés d'arquebusades,  
Fiers comme les héros de nos vieilles croisades,  
Cherchent à se frayer un passage sanglant  
A travers ce réseau de fer étincelant !  
Oh ! les rudes lions, terribles et superbes !  
Comme le vent qui fait courber les hautes herbes,  
A travers les obus et les boulets de fer  
Qui tombent dans les rangs avec un bruit d'enfer,  
Ils vont, amoncelant les morts sur les ruines,  
Pour creuser un sillon à travers des poitrines ?  
Tout à coup, au milieu du terrible chemin,  
Un cri sort, effrayant, de ce charnier humain :  
C'est le drapeau français qui tombe et qu'on emporte...  
Non ! un jeune soldat le prend d'une main forte...  
Une balle le tue ! Un deuxième le suit...  
Un biscaïen l'écrase !...

Alors, jusqu'à la nuit,  
Et toujours en fonçant devant eux, tête basse,  
Toujours de main en main le drapeau français passe,  
Prenant pour défenseurs ceux qui veulent s'offrir :  
Après celui qui meurt, celui qui va mourir !

Trois frères étaient là, trois vrais fils de la France.

Ils s'étaient engagés n'ayant d'autre espérance  
 Que de tomber pour elle en faisant leur devoir :  
 A peine aurait-on dit trois enfants, à les voir.  
 Le plus vieux a vingt ans, le plus jeune en a seize.  
 L'aîné prend le drapeau dans ses mains et le baise,  
 Puis, regardant le ciel comme eût fait un martyr,  
 Il dit, bravant ce feu qui va l'anéantir :

« — Dieu me garde! En avant! »

Il est tué.

Son frère

Fait le signe de croix, une courte prière,  
 Et crie en agitant l'étendard :

« — En avant! »

Il est tué.

L'arme au poing, le seul survivant,  
 Le troisième, relève avec sa main meurtrie  
 Ce chiffon glorieux, âme de la patrie,  
 Et répète :

« — En avant! »

Il est tué.

Grand Dieu!

Sous cette pluie ardente où l'ondée est du feu,

Toujours pour relever le drapeau qui frissonne,  
Toujours quelqu'un, avant qu'il ne reste personne !  
Le conscrit volontaire ou le vieux chevronné  
S'élance, se sachant d'avance condamné !  
Vingt-huit fois le drapeau qui tombe se redresse,  
Agitant dans ses plis son ombre vengeresse !

On nous vante toujours les vieux soldats romains :  
J'aime mieux nos héros vaincus par les Germains !

Joinville-en-Valage (Haute-Marne), 30 août 1870.

### III

## LA CHARGE DES CUIRASSIERS

*A ma petite amie, Marcelle Marcellin-Pellet.*

C'est depuis le matin que dure la bataille.  
Les cuirassiers sont là, dressant leur haute taille.  
Malgré les assaillants lancés avec fracas,  
Ils sont restés debout sans reculer d'un pas,  
Sans jeter un seul cri, sans baisser la paupière,  
Tels que des chevaliers qu'on a sculptés en pierre !

Ces héros ont sabré huit heures vainement.  
Pour un escadron mort revient un régiment,  
Et toujours l'ennemi, dans des plis de fumée,  
Pour un régiment mort leur ramène une armée !

Deux mille hommes ainsi luttaient un contre vingt.  
Les Allemands pliaient ; mais alors il en vint



Du mont, de la forêt, du coteau, de la plaine,  
Contre les cuirassiers, cette muraille humaine !  
Hélas ! nous n'aurons pas Magenta sur le Rhin !  
L'illustre Mac-Mahon, calme et rongéant son frein,  
Lutte encor, pour sauver la victoire perdue...  
Il sent que par lui seul la France est défendue,  
Et dans un furieux et formidable effort,  
Il fait charger la charge horrible de la mort !  
Une heure ! Juste Dieu ! Si l'on gagnait une heure !  
Le drapeau frissonnant, qui recule et qui pleure,  
Verrait fuir devant lui les sombres Allemands  
Et flotterait parmi les escadrons fumants !

Oh ! le terrible effort ! Dans cette plaine immense,  
Jusqu'au soir le combat inégal recommence  
Contre cent bataillons qui n'ont pas combattu...

Roi Guillaume ! Voilà nos soldats ! Qu'en dis-tu ?

Neufchâteau (Vosges), 7 septembre 1870.

## IV

### LA RENCONTRE

Déjà depuis deux jours nous campions dans la Meuse.  
Quels désastres ! Avec ses grands cris de clameuse,  
La guerre a dévasté, pillé, brûlé, détruit !  
Et maintenant, un noir silence ; plus de bruit,  
Plus de tumulte, après les hurlements de rage...  
Rien que ce calme lourd qui succède à l'orage !

Nous allions tristement dans un petit chemin.  
Le chassepot glissait très léger dans ma main,  
Car, devant ce tableau de misère effroyable,  
J'aurais, sans balancer, donné mon âme au diable  
Pour en exterminer autant que je pourrais,  
Fallût-il à mon tour y succomber après !  
Je sentais dans mon cœur bouillir l'ardente haine !

Du sommet des coteaux au milieu de la plaine,  
A travers les chemins défoncés par les eaux,  
A travers la forêt où pleuraient les oiseaux,  
A travers les champs bruns délaissés du hersage,  
Partout les Allemands marquaient leur dur passage !  
Au loin, à l'horizon triste et silencieux,  
Je voyais la ruine apparaître à mes yeux ;  
Par l'épaisse colonne où montait la fumée  
Les villages disaient : « Là campa leur armée ! »  
Plus loin, un paysan dont la maison brûla  
Disait que ces maudits avaient passé par là !

Une angoisse pesante assombrissait nos âmes ;  
Quand nous vîmes soudain une troupe de femmes  
Et d'hommes, inclinant leur front triste et honteux,  
Qui s'en venaient vers nous, en poussant devant eux  
Un vieux cheval poussif traînant une voiture.  
C'étaient des paysans fuyant à l'aventure.

« — Vous venez nous défendre ? A quoi bon maintenant ! »

Me dit un vieillard, qui marchait en se traînant.

« — N'importe, bien merci, monsieur, pour tous les nôtres,

Car vous empêcherez qu'on tourmente les autres. —  
Nous, l'on nous a volé nos bœufs et nos moutons.  
Regardez, voilà tout ce que nous emportons :  
Quelques meubles, du linge, et cette pauvre bête  
Qui fait comme son maître en fuyant la tempête... »

Ce vieillard me serrait le cœur à l'écouter ;  
A peine semblait-il avoir l'air d'exister.  
Il tenait par la main une petite fille  
De trois ans, à la mine éveillée et gentille,  
Qui serrait sur son cœur, avec des soins touchants,  
Un tout mince bouquet de fleurettes des champs.

« — Les Allemands sont là, monsieur, dans le village.  
Méfiant, nous allions commencer l'emballage,  
Quand un gas de chez nous vint et dit :

« — Les voilà ! »

« — Trop tard ! Oh ! voyez-vous, en entendant cela  
Je pris peur, car j'avais la petite et sa mère... »

Comme pour en chasser une pensée amère,  
Il passa sur son front une main qui tremblait.  
Puis il reprit très bas, comme s'il se parlait  
A lui-même, en hochant sa tête défaillante :

« — Pauvre femme ! elle était si bonne et si vaillante !  
Rien qu'à voir ses grands yeux dont le regard rêvait,  
On devinait le cœur excellent qu'elle avait ! »

Tel qu'un homme qui souffre et qui se désespère,  
Il me serra le bras fortement :

« — Moi ! son père !

Oh ! si je vous disais ce que j'ai vu ! J'étais  
Attaché contre l'arbre où je me débattais,  
Sueur au front devant cette mortelle offense,  
Et je ne pouvais pas courir à sa défense !  
Je lui criais : « Ma fille !... Oh ! ma fille !... » Eux riaient.  
Je voulus m'élancer... des cordes me liaient. ...  
Impossible ! Il fallait regarder cette honte !  
Ah ! dans l'éternité ce quart d'heure-là compte !  
Il compte, et j'ai bien dû gagner mon paradis...  
Voir son enfant, sa fille, aux mains de ces bandits  
Et se sentir captif aussitôt que l'on bouge !  
Un moment je fermai les yeux... je voyais rouge !  
Je n'étais plus qu'un chien qui menace et qui mord !  
Tout à coup j'essayai de me donner la mort  
En me cassant le front contre un arbre impassible...  
Et ce dernier bonheur ne m'était plus possible !...

« Après ? Ils l'ont tuée ! Oh ! c'est juste, en effet,  
Eût-elle encor vécu, c'est moi qui l'aurais fait !... »

« Alors, je la clouai dans une vieille bière,  
Et, choisissant moi-même un coin au cimetière,  
Près de l'église, sous un arbre tout en fleurs,  
Je l'enterrai, très calme et sans verser de pleurs,  
Car j'étais tout en Dieu, son vengeur et le nôtre !...  
Puis, voyant que l'enfant jouait avec une autre,  
Je lui montrai la tombe, et sur la croix de fer  
Je lui fis à genoux réciter son *Pater*.  
Quand elle s'endormit dans le fond de la grange,  
Je retournai tout seul prier près de mon ange,  
Et j'ai veillé la nuit tout entière à genoux  
Ma morte de vingt ans qui succombait pour nous !... »

. . . . .

Il partit, emportant dans ses bras la petite.  
Et moi, suivant des yeux cette race proscrite,  
Ce vieillard que le ciel m'avait fait rencontrer,

Je m'assis sur la route et me mis à pleurer.

L'Abbaye (Meuse), 2 septembre 1870.



## V

### SOUVENIRS

Quand nous étions enfants tous deux, mon frère et moi,  
Au mois d'août, nous allions, plus triomphants qu'un roi  
Au château du grand-père, au fond de la montagne,  
En Bourgogne, au milieu de la belle campagne  
Toute chaude, et dorée aux feux de ce soleil  
Qui fait le blé plus jaune et le vin plus vermeil.  
C'est là que se passaient nos joyeuses vacances.  
Il me semble avoir eu souvent plusieurs enfances,  
Tant les souvenirs dans mon cœur sont pressés.  
Dire que ces jours-là sont à jamais passés !  
Figurez-vous la route, aride à la montée,  
Avec sa haie en fleur au bord d'un champ plantée,  
Et, tout en haut, après un talus fort glissant



La Croix blanche, au soleil d'été resplendissant,  
A côté, le grand bois que la chaleur embrase,  
En bas, dans le vallon, la rivière qui jase,  
Et tout près, le château dans son beau parc ombreux...

Lorsque j'arrivais là, comme j'étais heureux !  
Oh ! la belle et joyeuse et longue promenade !  
Pour moi seul, les oiseaux chantaient leur sérénade,  
Quand, la nuit, les parfums aimés du temps jadis  
Montaient des cyclamens, des rosiers et des lys...

Le bonheur que j'avais ne peut pas se décrire,  
Et personne n'aurait le courage d'en rire.  
Chacun a dans son cœur un endroit préféré,  
Et s'est dit : « Si je peux, c'est là que je vivrai ! »  
Eh bien, pour moi, c'est là que j'aurais voulu vivre !  
Vous savez, on connaît le chemin qu'on va suivre,  
On connaît les buissons sur le sol endormis,  
Et même des brins d'herbe on s'est fait des amis ;  
On sait juste l'endroit où l'aubépine pousse,  
L'endroit où l'on aura le meilleur lit de mousse,  
Pour rêver doucement sans craindre la chaleur,  
Et pouvoir aux oiseaux raconter sa douleur.

Tenez ! je gagerais, en fermant la paupière,  
Aller tout seul, la nuit, m'asseoir sur une pierre  
Que je revois d'ici, derrière le parvis  
De l'église, à côté d'un champ de chènevis,  
Où j'ai conté jadis bien des vers à la lune  
Qui ne trouvait jamais ma visite importune !

Eh, bien ! quand on m'a dit :

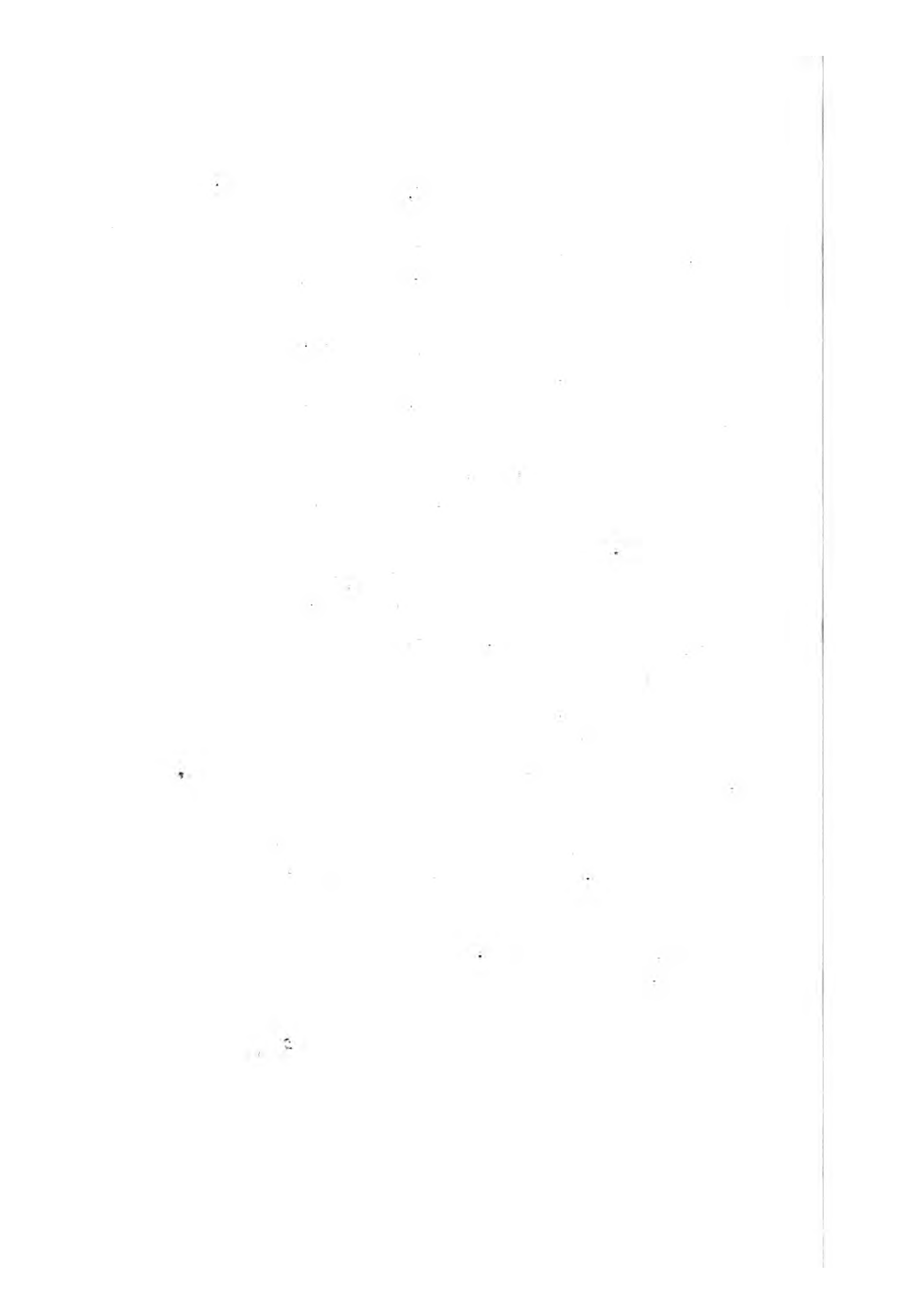
« Les Allemands sont là ! »

J'ai pleuré...

Je voyais les bandits d'Attila,  
Ces brutes, qui criaient en demandant à boire ;  
Tout ce que je gardais au fond de ma mémoire,  
Souvenir d'un passé qui fait battre mon cœur,  
Je voyais tout cela sali par le vainqueur !  
Tout ce que j'aimais tant, ma seconde patrie,  
Par ces vils Allemands, désolée et flétrie...

Quand retrouverons-nous ces beaux jours d'autrefois,  
O ma chère campagne, ô mes champs, ô mes bois !

Louveciennes, 2 août 1870.



## VI

### BISMARCK

Un mélange de Hun, de dogue et d'Allemand ;  
L'œil orgueilleux et dur regarde arrogamment ;  
La moustache est épaisse et rude comme celle  
D'un sanglier poilu qu'une meute harcèle ;  
A travers tout cela, brille le fauve éclair  
Du génie, un génie effroyablement clair.  
Et cet homme va droit à sa large conquête,  
Comme un halluciné qui porte haut la tête !

Or, prenez Lacenaire, et faites-le puissant ;  
Qu'il ait l'amour du règne et non l'amour du sang ;  
Donnez-lui cent trésors, tout un peuple, une armée ;  
Pour maître, un vieux soudard qu'on grise de fumée,  
Ou du sang rouge encor de soldats égorgés ;

Pour princes et pour rois, des valets enragés  
Dont le moindre a dix fois mérité l'étrivière,  
Bade, Saxe, Oldembourg, Wurtemberg ou Bavière;  
Comparez Lacenaire et Bismarck, ces maudits,  
Quelle est la différence entre les deux bandits?  
Tous deux sont admirés par la foule crédule :  
Le second vole un trône, et l'autre une pendule;  
L'un pille, l'autre tue; et, le coup fait, tous deux  
Retournent au logis, joyeux, sanglants, hideux,  
Et se disent, voyant la tâche terminée :  
« — Comme Titus, je suis content de ma journée ! »

Le ciel lui donna tout : le génie et l'orgueil.  
En arrivant au monde, il trouva sur le seuil  
Un peuple que guidait un sombre polémarque;  
Et tout en haut, le Roi, taciturne monarque,  
Maniaque de sang, privé de garde-fou,  
Qu'il mène comme un chien avec la corde au cou.  
Eh bien ! cet homme-là pouvait laisser sur terre  
Le sillon lumineux que trace une œuvre austère;  
Il pouvait secouer la Prusse de ses bras,  
Lui frayer largement sa route pas à pas;  
Arracher aux tombeaux, où leur gloire est vivante,  
Heine, Goëthe, Schiller, et tous ceux que l'on vante;

Il pouvait élever son peuple par le cœur,  
Seule arme par qui l'homme est vraiment un vainqueur.  
Non! il a préféré lui donner une épée,  
Et lui dire :

« — Va-t'en! et qu'elle soit trempée  
De tout le sang humain qu'elle pourra verser!  
Ainsi que ton aïeul tu n'auras qu'à passer,  
Et l'herbe cessera de croître dans la plaine!  
Frappe, tue et détruis la nation humaine;  
Sois le peuple de forts qui jamais ne trembla :  
Étant fléau de Dieu, je descends d'Attila! »

Ce n'est pas froidement qu'on peut juger cet homme!

Non! dès qu'à mes côtés un étranger le nomme,  
Ce Vandale maudit, lâche et cruel vainqueur,  
Je sens bondir ma haine et sauter tout mon cœur!  
En lui s'est incarné le crime qui nous brise!  
Je revois ses soldats couchant dans une église!  
Je revois le départ de tous nos paysans,  
Lorsque fumait au loin l'abri de leurs vieux ans;  
Je revois cette enfant de sept ans qu'on fusille,  
Près de l'enterrement de cette pauvre fille  
Que les monstres ont fait mourir à petit feu!

Son nom, et je revois tout cela, juste Dieu!

Et pendant que les champs brûlent dans la campagne,  
Guillaume auprès de lui se soûle de champagne,  
Et joyeux, triomphant du mal qu'il a prescrit,  
Se signe, en invoquant le nom de Jésus-Christ!

Gondrecourt (Meuse), 4 septembre 1870.

## VII

### LA MORT DU TYRAN

C'est fini : cette tête auguste est condamnée,  
L'homme ne passera pas même la journée,  
Dit-on. La maladie a séché le cerveau.  
Demain le fossoyeur fermera le caveau  
Où pourrira le corps du César qui succombe.  
Ce ne sera qu'un mort de plus dans une tombe.  
Cet empereur est là, sur son lit chamarré.  
Par moments vers le ciel son regard effaré  
Se lève, invoquant Dieu qui ne veut pas répondre.  
On dirait qu'à cette heure, où tout va se confondre  
Devant cet œil hagard par le sang injecté,  
Ce roi qui tombe a peur devant l'Éternité :  
Le Tyran n'est plus rien : il ne reste qu'une âme.  
Comme un souffle de vent qui fait trembler la flamme



Des cierges allumés au pied du maître-autel,  
La mort souffle ce roi pour en faire un mortel!  
Ce moribond, qui va se changer en ancêtre,  
Se dresse tout à coup et demande le prêtre.  
Le hideux inconnu se penche à son chevet,  
Et, comme épouvanté du pouvoir qu'il avait,  
Il serre ses deux mains dans un élan suprême,  
Car il sent de son front glisser le diadème !  
Est-ce un rêve, ou son œil est-il encore vivant ?  
Un confesseur, debout, immobile et rêvant,  
Tel qu'un pilier gothique au seuil d'Aix-la-Chapelle,  
Est accouru vers cet empereur qui l'appelle :

« — Mon père, sauvez-moi, car j'ai beaucoup péché! »

Et le prêtre muet, courbant son front penché,  
Reste les bras croisés sur le cœur, pour absoudre  
Ce tyran sur qui Dieu laisse tomber sa foudre!

« — Mon père, j'ai péché; mon père, j'ai menti;  
Mon père, c'est en vain que Dieu m'eût averti...  
L'orgueil gonflait ma tête et mon âme... J'ai honte,  
Et mes crimes sont tels qu'à peine je les compte!  
Sans doute j'ai grandi le peuple que j'aimais...

Est-ce que Dieu pourra me pardonner jamais?  
Et j'ai tant combattu, haut et fier sur ma selle,  
Que j'entends de mon lit le monde qui chancelle! »

Et le prêtre lui dit :

« — Mon fils, je vous bénis. »

« — Mon père, je revois la crypte, à Saint-Denis,  
Où mes dragons, lâchant en riant leurs ceintures,  
Sous les sacrés arceaux épandaient leurs ordures!  
Des spectres et des morts errent sur mon chemin!  
Est-ce pour me maudire au nom du genre humain?  
Ou bien ces compagnons des sombres agonies  
Viennent-ils donc traîner mon corps aux Gémonies?...  
Mon père, devant Dieu je me jette à genoux... »

Et le prêtre lui dit :

« — Que Dieu soit avec vous! »

« — Que Dieu soit avec moi? Mon passé me consume!  
Quels souvenirs affreux ma conscience exhume,  
Et combien de deuils, pour quelques jours triomphants!  
Les pères massacrés, j'ai frappé les enfants  
Qui marchaient dans la vie insouciantes et calmes;

Et mon peuple acclamait en me tressant des palmes !  
Tous ces morts que j'ai faits m'entourent, je les vois...  
Ceux-là mêmes qui m'ont hissé sur le pavois  
Rôdent près de mon lit le front sévère et sombre,  
Et tous je les connais, et quand je les dénombre  
C'est comme s'ils suintaient le sang que j'ai versé...  
Grâce ! chassez d'ici les spectres du passé !  
J'ai peur du châtement cruel que je devine !  
Je meurs en invoquant la clémence divine.  
Si je vis, je prîrai le reste de mes jours ! »

Le prêtre dit :

« — Mon fils, Dieu pardonne toujours. »

« — Dieu pardonner ? Devant ce rêve qui m'accable !  
Prêtre, tu mens ! Ton Dieu n'est qu'un juge implacable !  
Prêtre, tu mens ! Je sens ton enfer qui m'attend,  
Et j'aime mieux encor mourir impénitent !  
Je vois le fils en deuil qui demande son père !  
Tiens ! cet enfant vivait souriant et prospère :  
Je l'ai pris pour aider à mes projets sans fin ;  
Il est mort, et sa mère, elle est morte de faim !  
Tiens ! cette jeune femme, elle était fiancée :  
J'ai jeté son amant à ma gloire insensée,

Ils sont morts tous les deux, morts en me maudissant.  
Et moi j'assouvissais ma luxure de sang!  
Prêtre! chasse d'ici ces anges des ténèbres! »

Et le prêtre, éloignant les visions funèbres,  
Dit encore une fois :

« — Mon fils, mourez en paix. »

« — Ah! Les spectres lancés sur moi par le Mauvais,  
Devant le nom de Dieu sont rentrés dans la tombe...  
Pourtant je sens un poids sous lequel je succombe,  
Qui m'écrase le cœur de son pesant fardeau  
Et jette sur mes yeux comme un large bandeau!  
Mon père! sur mon trône élargi par l'épée,  
J'ai menti pour grandir ma puissance usurpée!  
Devant les champs féconds que j'avais mis en feu,  
Mes grossiers hosannahs osaient invoquer Dieu!  
Mon père! pour en faire à moitié mon complice,  
J'avais embrigadé Jésus dans ma police!  
Je l'ai pris à témoin que j'allais en son nom,  
Et j'ai noirci l'hostie au souffle du canon!  
J'ai jonglé de la foi, j'ai vécu comme un reître!  
Non! ne refuse pas de me bénir, ô prêtre!  
Bénis-moi! Que je meure appuyé sur ton bras...

Tu recules? O ciel! Reste et tu deviendras  
Riche, archevêque, ayant lettre de vétérançe,  
Tout ce que tu voudras pour un peu d'espérance!  
Prends ma couronne, et si tu veux je te fais roi!  
Mais que je meure enfin sans mon horrible effroi! »

Le prêtre l'a béni!

César, l'heure est venue  
Où ton âme là-haut paraîtra toute nue!  
César, tu te crois sauf par un signe de croix :  
C'est assez pour un homme, et trop peu pour les rois!  
Ton nom vivra, marqué d'un stigmaté de haine,  
Dans l'épouvantement de la mémoire humaine!  
César, tu ne seras qu'un cadavre exécré  
Dans la tombe où demain ta gloire aura sombré!  
Meurs dans tes visions sombres et meurtrières!  
Meurs maudit! sans pardon, sans larmes, sans prières,  
Dans le ricanement horrible du damné...

Le prêtre t'a béni : Dieu n'a point pardonné!

Void (Meuse), 1<sup>er</sup> septembre 1870.

## VIII

### HISTOIRE QUOTIDIENNE

Les hideux Allemands ont pillé cette ferme,  
La brûlant, et prenant tout ce qu'elle renferme,  
Volant les bœufs, laissant comme un spectre debout,  
La misère toujours, et la honte partout!  
Ensuite, pour finir de façon très sommaire,  
Ils ont tué l'enfant et violé la mère.  
Alors, ils sont partis, en semant derrière eux  
La mort, dans ce vallon où tous vivaient heureux.

Cependant le fermier, de façon diligente,  
Dès l'aube était sorti pour une affaire urgente.  
Il avait embrassé sa femme et son bébé :  
Puis il était parti dans sa joie absorbé.  
C'est un brave homme : il n'a que deux amours dans l'âme,

Deux amours sains et forts : son enfant et sa femme.  
Aussi, pour arriver plus tôt à la maison,  
Il va vite, malgré le chaud de la saison.

« — Bonne Jeanne, dit-il, va-t-elle être contente  
Que je sois revenu si tôt avant l'attente!  
Et Paul! Je vois d'ici son gai bonheur d'enfant :  
Comme il va m'embrasser, le diable! en triomphant,  
Les yeux chauds et le teint vif comme une cerise,  
Afin de s'emparer plus tôt de la surprise :  
C'est plus beau que jamais il ne l'avait rêvé...  
Encore trois quarts d'heure et je suis arrivé. »

La surprise, c'était un grand polichinelle  
Lutinant une jeune et brune péronnelle.

Il arrive au sentier qui conduisait chez lui.

« — Ma parole, je suis tout patraque aujourd'hui,  
Se dit-il; mais vraiment je sens mon cœur qui saute...  
Je suis un fou! Les bois sont près, la grille est haute;  
A la ville on disait qu'ils étaient encor loin,...  
Puis ils ne viendraient pas rôder dans notre coin. »

Il accourt en hâtant le pas dans la bruine.  
Grand Dieu! tout est brûlé! Plus rien que la ruine!  
Il devine que les infâmes Allemands  
Sont venus et partis, laissant des murs fumants!  
Presque fou, l'œil hagard, il court dans les décombres :  
« — Jeanne! Paul! »

Rien.

Là-bas, il aperçoit deux ombres...

Ce sont eux...

Non!

Il court, appelant son enfant,

Sa femme...

Rien encor! rien qu'un air étouffant

Et des flammes usant leur rouge violence...

Rien que le désespoir, et rien que le silence!

Où sont-ils? Juste ciel! Partir pour un instant,

Revenir au logis heureux qui vous attend,

Et ne plus rien trouver!

Où sont-ils? Il appelle...

Mais rien ne lui répond. Peut-être à la chapelle?...

Vide. Dans le verger? Vide. Au bois, près d'ici?

Vide. Dans le jardin? Vide. Oh! cruel souci!

« — Voyons! voyons! dit-il, ils sont chez la voisine,



Ou bien ils ont été se cacher dans l'usine.  
Seuls, ils auront eu peur : ce n'est pas étonnant....  
Eh bien! Voilà-t-il pas que je ris, maintenant?  
Quand on tremble, l'esprit ne bat plus que d'une aile!...  
Que diable ai-je donc là? C'est le polichinelle!  
Pauvre petit! va-t-il être content demain!... »

Tout à coup il s'arrête au milieu du chemin,  
Et pousse un cri, ce cri de la brute blessée,  
Qui se sent tout à coup tordue et terrassée...  
Devant lui, dans le sang où s'imprimaient ses pas,  
La mère, morte, avait l'enfant mort dans ses bras!

Il tourna sur lui-même, et roula sur la pierre.

Quand il revint à lui, dans la nuit, sans lumière,  
Il prit ses deux amours qui dormaient toujours là,  
L'un sur l'autre, creusa leur tombe, et s'en alla.

Vandœuvre (Aube), 29 août 1870.

## IX

### DIEU JUSTE

J'ai vu les champs féconds qu'ils avaient mis en flammes ;  
J'ai vu fuir devant moi les enfants et les femmes,  
J'ai vu l'embrassement des fermes, des châteaux,  
Et le feu tournoyer au penchant des coteaux ;  
J'ai vu se dérouler le hideux paysage  
Qui fait monter le sang de fureur au visage,  
Et j'ai suivi pour route en m'avançant contre eux,  
Où le vol des corbeaux était le plus nombreux !

J'en jure devant Dieu, le Dieu vengeur et juste,  
J'étais un être simple au cœur fier et robuste !  
Mais quand j'ai vu partout des hordes d'opprimés  
Fuyant leurs champs détruits et leurs toits affamés ;  
Quand j'ai vu l'Allemand acculé dans son antre,

Et la mère hurlant près du fils qu'on éventre;  
Lorsque j'ai vu les champs dans la mort assoupis,  
Où nos haines croîtront comme d'ardents épis  
Moissonnés dans vingt ans par les fils nés du glaive.  
Ah! je suis bien tombé de mon sublime rêve,  
Et j'ai senti que l'homme était né pour tuer!  
Ma colère a grandi pour se perpétuer,  
Et mon fusil d'acier s'est armé de lui-même!...

Après, ayant fini l'œuvre juste et suprême,  
A genoux sous le ciel et sous l'immensité,  
J'ai fait bénir par Dieu mon front ensanglanté!

Tréveray, 2 septembre 1870 (Meuse).

## X

### APRÈS LE COMBAT

Ce village là-bas, c'est Frœschwiller.

La nuit

Est arrivée, avec le repos qui la suit,  
Couvrant d'ombres la plaine où fut ce grand carnage ;  
Et le vieux paysan, s'en allant au glanage,  
Ne trouverait, parmi tous ces champs désolés,  
Que des cadavres froids par le fer mutilés.

Les soldats, qu'ont frappés les trombes meurtrières,  
Sont tombés, en gardant leurs allures guerrières,  
Sans bouger de leur poste au suprême moment :  
Auprès d'un régiment un autre régiment,  
Auprès du général, l'officier impassible ;  
Et tous, fusil au poing, le rictus inflexible,

N'ayant pas à la mort hésité de s'offrir,  
Tels qu'ils avaient lutté se sont laissés mourir.

En avant, des canons encloués sur la terre,  
Et qui, presque tordus, s'étonnent de se taire;  
Plus loin des chevaux morts, dont le poitrail puissant  
Est sali par la boue ou rougi par le sang.

Avançons : le massacre en tous lieux se ressemble.

Ici, les fiers dragons au panache qui tremble;  
Là, des soldats de ligne et des turcos couchés  
Que méthodiquement la mort avait fauchés;  
Enfin les cuirassiers de la charge immortelle,  
Que la mitraille a vus paisibles devant elle!

Et sur ces morts qu'a faits la volonté d'un seul  
Le silence des nuits jeté comme un linceul...

Oh! qui pourra savoir, oh! qui pourra connaître  
Les bonheurs à venir qui pour eux devaient naître?  
Qui dira ce que Dieu gardait à ces héros  
Que l'on enterrera par larges tombereaux,  
Parce que deux tyrans ont réclamé leurs proies?

Qui dira ce que Dieu leur réservait de joies!  
Qui sait l'heureux destin qui les attendait tous?  
Pour celui-ci, l'enfant qu'on tient sur ses genoux,  
Et qui, pour un baiser, rend sa douce caresse;  
Pour celui-là, le saint amour de sa maîtresse,  
Pour cet autre qui dort sans pouvoir s'éveiller,  
La gloire, que sa mort n'a même su payer!...

Dijon, 25 août 1870.



## XI

### LA HONTE

Il est tard : le ciel est brumeux et déjà froid ;  
Aux lointains grisonnants, le soleil qui décroît  
De ses pâles rayons argente la montagne :  
Le vent souffle et tournoie à travers la campagne ;  
La fauvette a fini de charmer le buisson,  
Et, seul, le pivert grince une triste chanson.  
Vous voyez ce tableau d'ombres et de lumières :  
Dans le calme repos des paisibles chaumières,  
La forêt grise monte en haut d'un mamelon,  
Telle qu'un manteau brun jeté sur le vallon ;  
Là, le bruit tapageur du ruisseau qui s'emporte ;  
Et très loin, des maisons hautes de place forte,  
Qui se pressent autour du terrible arsenal,  
Debout comme un géant en ce jour automnal !



La place forte est Metz. Le jour le vingt octobre.

O trahison! ô honte! ô misérable opprobre!  
Un maréchal de France a jeté dans un coin,  
Comme un hochet usé dont on n'a plus besoin,  
Et bonne pour les jeux d'un valet qui brétaille,  
Son arme, vierge encor des feux de la bataille!  
En partant il a dit, héros de carnaval :

« — Messieurs, vous me suivez; nous montons à cheval,  
Et nous allons nous mettre en tête de l'armée! »

Mais que viennent les coups de fusil, la fumée  
Du canon, les obus, le râle des blessés  
Rageant d'avoir perdu leurs espoirs insensés,  
Bazaine, frissonnant devant cette tempête,  
Rentrera son épée et baissera la tête,  
Pendant que les soldats qu'il fuit avec terreur  
Tomberont tous au cri de : Vive l'empereur!

Quelqu'un vient et lui dit :

« — La bataille est perdue.

La ligne jusqu'au bout s'est en vain défendue :  
Ils étaient dix contre un!.. Que faire? »

« — Rendez-vous. »

« — Nous rendre! Nous offrir à ces honteux licous!  
Non pas! Chargeons encore, et si la moitié tombe,  
La moitié passera sur eux comme une trombe! »

« — Rendez-vous. »

« — Quoi! Nous rendre! Et l'honneur du drapeau?  
Et la honte d'aller ainsi qu'un vil troupeau,  
Nous, des soldats français, nous, quatre-vingt mille hommes,  
Solides, invaincus, armés comme nous sommes,  
Oublieux du passé, nous jeter à genoux...

« — Impossible! Nous rendre? Allons donc!... »

« — Rendez-vous. »

« — Nous rendre! Mais le monde est là qui nous regarde!  
Mais la France à ses fils a confié sa garde!  
Comme nous notre épée est vivante, elle aussi!  
Nous ne pouvons aller leur demander merci,  
Humilier devant ces Huns et ces Vandales,  
Qui sur nos fronts courbés essuïraient leurs sandales,  
Huit siècles de grandeur dont le monde est jaloux!  
Monsieur le maréchal, que faire? »

« — Rendez-vous. »

« — Monsieur le maréchal, sauvons au moins la honte !  
Nous avons des héros avec lesquels on compte.  
Les hussards, les dragons, la ligne, les chasseurs,  
Sont là, comme nos seuls et derniers défenseurs !  
Monsieur le maréchal, songez à la patrie !  
Monsieur le maréchal, notre mère meurtrie,  
Tordant ses bras maigris à force de souffrir,  
Nous dit dans un sanglot de vaincre ou de mourir !  
Monsieur le maréchal, vous devez à l'histoire  
Compte de nos soldats, de notre vieille gloire,  
De nos aïeux pensifs qui nous regardent tous !  
Vous seul pouvez sauver la France !... »

« — Rendez-vous. »

Et tous ces généraux, grands par leur renommée,  
Et Ladmirault, qu'avait illustré la Crimée,  
Lorsque l'aigle français, glorieux dans son vol,  
Planait sur Inkermann et sur Sébastopol ;  
Et Soleille, qui rage et qui toujours s'obstine,  
Et Changarnier, le vieux vainqueur de Constantine,  
Et Picard, soldat pur et désintéressé,  
Et Le Bœuf, qui d'un mot rachetant son passé  
Pouvait tout effacer des fautes anciennes,  
Et Bourbaki, l'homme aux vertus stoïciennes,

Gardèrent le silence et courbèrent le front!  
Et Canrobert lui-même a bu l'immonde affront,  
Canrobert, le doyen des maréchaux de France,  
Qui seul, pouvait de haut faire sa remontrance,  
Lui, le héros fameux et fier de Saint-Privat,  
Se tut, quand il aurait fallu qu'il se levât!

Sacredieu! pas un seul de tous ceux qu'on renomme,  
Pas un, n'osa casser la tête de cet homme!

Paris, 1<sup>er</sup> février 1871.



## XII

### LE SERGENT

C'était un vieux sergent des guerres d'Italie,  
Un de ceux que la mort pendant trente ans oublie,  
Et laisse tristement blanchir sous le galon.  
Un bisciaïen avait fracassé son talon,  
Et deux balles trouaient les os de sa mâchoire.  
Il mourait seul, tout seul, sans rien, même sans gloire!  
Ses lèvres remuaient, mais il ne parlait pas.

« — Eh bien ! comment est-il ? dis-je au major. »

« — Très bas.

Pauvre diable ! il n'a pas cinq minutes à vivre. »

Je regardai : son œil terne semblait me suivre ;  
Un frisson secouait son corps à demi nu.

Puis, soudain, comme au bruit d'un tambour inconnu,  
Ses yeux lourds et muets se gonflèrent de larmes :  
Il se mit lentement sur le lit, au port d'armes,  
Dans la nervosité de son suprême effort...  
D'une voix claire, il dit :

« — Présent! »

Il était mort.

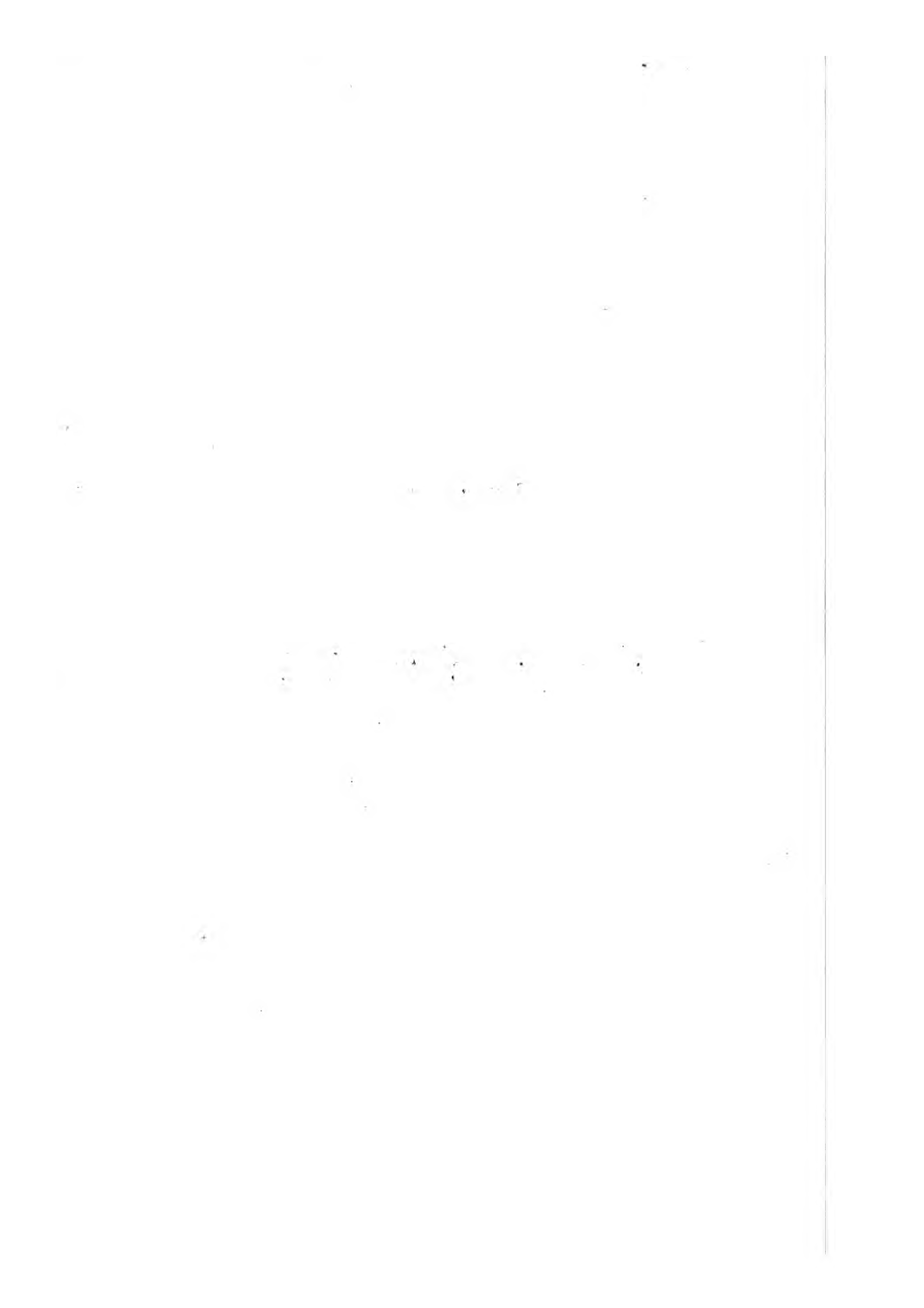
Auxonne (Côte-d'Or), 11 septembre 1870.

DEUXIÈME PARTIE



DANS PARIS ASSIÉGÉ





## XIII

### PHALSBURG

Contre un ils étaient venus mille!...  
Mais combien d'entre eux sont restés  
Sous tes murs, ô petite ville,  
Qu'Homère ou Dante auraient chantés?

Combien sont tombés sous tes balles,  
Et dorment l'éternel sommeil  
Près des murailles virginales,  
Qu'éclaboussa leur sang vermeil ?

Combien reverront leur patrie,  
Pour raconter à leurs enfants,  
Comment deux mois, toujours meurtrie,  
Toujours debout, tu te défends?

Tu n'étais qu'un, ils étaient mille,  
De flamme et de fer hérissés;  
Tu n'avais, ô petite ville,  
Que ton cœur, et ce fut assez!

Oh! tant que vivra notre France,  
Tant qu'elle ira vers l'avenir,  
Gardant des heures de souffrance  
L'impérissable souvenir;

Tant qu'elle pourra voir le monde,  
Gravitant docile à sa voix,  
Accepter la leçon féconde  
Qui jadis fit trembler les rois;

Tant que fière et jamais servile  
Elle vivra dans la clarté,  
Si longtemps, ô petite ville,  
Ton nom partout sera cité!

Les peuples poursuivront la route  
Où les ont poussés les destins,  
En écoutant comme on écoute  
L'enseignement des jours éteints;

Les générations humaines  
S'en iront lambeaux par lambeaux,  
Ainsi qu'un amas d'ombres vaines  
Promis à l'oubli des tombeaux,

Et toujours on lira de même,  
Pour se consoler du grand deuil,  
Cette Iliade sans poème  
Qui nous fit tressaillir d'orgueil!

. . . . .

Contre un ils étaient venus mille!  
Mais combien d'entre eux sont restés  
Sous tes murs, ô petite ville,  
Qu'Homère ou Dante auraient chantés!

Le 20 septembre 1870.



## XIV

### LE DÉPART DU BRETON

Les mobiles bretons ont pris rendez-vous là.

A l'appel de Paris, la Bretagne trembla,  
Et, déchirant son cœur qui sait briser les chaînes,  
Pêle-mêle, jeta des hommes et des chênes!  
Les mobiles s'en vont en bataillons serrés,  
A travers la bruyère et les genêts dorés.  
Ils n'ont jamais connu que la mère patrie :  
Quand le soleil, rosant l'or des Vierge Marie,  
Lançait un manteau pourpre à travers le ciel bleu,  
Ces hommes, grands et forts parce qu'ils croient en Dieu,  
Ne se demandaient pas, en leur rude ignorance,

Si l'horizon poudreux cachait une autre France.  
Où l'aïeul était mort ils vivaient à leur tour;  
Leur monde s'étendait dans les bois d'alentour,  
Et leur maison c'était la petite chaumière  
Que l'amour inondait de grands flots de lumière.

Un matin on a dit au jeune laboureur :

« — Pars! viens faire avec nous ton œuvre de fureur!  
Notre France a perdu sa grandeur éphémère;  
Quitte ta fiancée et ta vieille grand'mère,  
Et suis-nous. »

Le Breton ne s'étonna de rien,  
Mit la pelle à l'épaule et répondit :

« — C'est bien.

Merci d'avoir compté que j'aurais du courage.  
Je vais à la maison, auprès du pâturage,  
Pour faire mes adieux à ceux que j'aimais tant,  
Braves cœurs que je vais désoler en partant... »

Il s'éloigna, suivant un sentier dans la lande.

« — Pauvre Yanne! elle a mis sa plus belle guirlande.  
Je devais l'épouser à la fin de janvier,  
Et le destin m'emporte à grands coups d'épervier!

O ma Vierge d'Auray, faites que j'en revienne;  
Chacun a son aïeule ainsi que j'ai la mienne,  
Mais, vous le savez bien, je n'ai qu'un petit champ  
Pour nous deux : or, elle est, la pauvre, à son couchant;  
Comme je la nourris, le logis est prospère;  
J'étais son petit-fils, et suis presque son père!  
Après tout, mon bon Dieu, je serai satisfait,  
Car ce que vous ferez sera toujours bien fait. »

En arrivant, il vit Yanne toute seule  
Et travaillant, assise au foyer de l'aïeule;  
Il se mit à genoux au pied du grand fauteuil  
Où la vieille dormait dans ses habits de deuil.

« — Mère, je vais partir. »

Yanne devint blanche.

« — C'est aujourd'hui jeudi, je serai loin dimanche.  
Nous allons à Paris, qu'on veut prendre et brûler.  
Ma mère, écoute-moi : tu n'as pas à trembler,  
Tu peux dormir en paix puisque Dieu me protège;  
Et comme nous partons avec un grand cortège,  
Avant moins de deux mois nous aurons réussi.  
Alors, auprès de toi, tu me verras ici,



Te dire, ainsi qu'au jour prochain du mariage :  
Bénis-moi, je reviens du rude et long voyage. »

L'aïeule regarda le ciel et se leva,  
Mit les mains sur le front du jeune homme et dit : « — Va ! »

« — Ne pleure pas, Yanne, il faut que je m'en aille.  
Tu sais, je ne veux pas que la mère travaille :  
Il faut que son repos te soit cher et sacré. »

« — Pars, dit-elle, va-t'en, et moi je t'attendrai.  
Si tu ne reviens pas, je prîrai pour ton âme.  
En tous cas, au pays tu laisses une femme,  
Et tu la reverras, si tu dois la revoir :  
Pour moi, je t'attendrai; pour toi, fais ton devoir. »

Il s'est tenu parole, et lui comme les autres !  
Nous les avons vus hier luttant avec les nôtres.  
Les Allemands ont vu comment nous combattons,  
Et n'oublîront jamais les mobiles bretons !  
Quand le combat commence, à genoux sur la terre,  
Chacun d'eux dit tout bas un orémus austère,  
Et le pauvre curé d'un village inconnu,  
Qui du fond de sa lande avec eux est venu,

Béni au nom de Dieu, du Christ et de Marie,  
Ces paysans tombés pour sauver la Patrie,  
Avec ces deux guidons qui les mènent au feu,  
Le drapeau pour leur France, et la croix pour leur Dieu!

16 octobre 1870.



## XV

### L'AMI

*A Madame Harold Fitch.*

C'est à Louis-le-Grand que je l'avais connu.

Je le revois encor, la main sur son front nu,  
Avec ses cheveux noirs qui tombaient sur les tempes,  
Étudiant un livre à la clarté des lampes.  
C'était un travailleur très paisible et très doux,  
Et chacun s'était fait son ami parmi nous ;  
Mais nous étions liés un peu plus l'un et l'autre.  
Oh! quelle liaison charmante que la nôtre!  
Tous les deux nous étions de précoces rêveurs,  
De ceux pour qui l'étude a d'étranges saveurs :  
Son Dieu c'était Colomb, le mien c'était Shakespeare.  
Ainsi qu'un être ardent que son génie inspire,  
Il parlait d'un voyage à grands pas de géant,

Pour aller arracher un monde à son néant.  
Quels projets d'avenir nous avons faits ensemble!  
C'est bien loin, et pourtant quelquefois il me semble  
Que c'était hier encor qu'il bavardait ainsi...

L'implacable destin ne lui fit pas merci!  
Ami, je ne sais point la place où tu reposes...

Oh! les tristes tombeaux sans lilas et sans roses!

21 octobre 1870.

## XVI

### ÉPISODE

Certes, leur œuvre a bien mérité qu'on la vante!  
Qu'importe à ces bandits la rage ou l'épouvante?  
Qu'importe un monument qui s'écroule à moitié?  
Cela vaut tout au plus un geste de pitié!  
Eh! quoi! des soldats morts? des femmes égorgées?  
La Guerre a-t-elle pas des fureurs enragées!  
Ah! Paris veut lutter? Ah! Paris se défend?  
Bien! nous târons la femme et nous târons l'enfant!

Jamais mon souvenir de haine ne s'efface!  
Mon cœur saigne et le sang rejaillit à ma face!  
La mère avait trente ans : son fils en avait dix;  
Un de ces beaux enfants éveillés et hardis,  
Dont on pense : « — Ce gars arrivera sans faute... »

Eh bien ! je les ai vus étendus côte à côte,  
Ayant encor gardé ce sourire attristé  
De l'être humain qui meurt et voit l'éternité ;  
Je les ai vus, sanglant dessin que Dieu burine,  
Elle frappée au front et lui dans la poitrine !

Dieu juste ! Dieu puissant crucifié pour nous !  
Toi l'être doux et bon qu'on adore à genoux,  
Toi qui disais jadis par la voix des apôtres :  
« — Mes enfants, aimez-vous toujours les uns les autres... »  
En plein jour, en ce siècle, et les pieds dans le sang,  
Voilà ce que j'ai vu, Dieu juste, Dieu puissant !

Quoi qu'il puisse advenir de nous, ô pauvre France,  
Va ! tu peux à tes pleurs mêler de l'espérance,  
Car nous allons tous vivre, ardents à nous venger  
Du sang parisien dans le sang étranger !  
Si l'heure doit venir demain ou l'autre année,  
Si tu restes encor plus longtemps condamnée,  
Et si nous ne touchons au but que dans dix ans,  
Nous dirons à nos fils nos souvenirs cuisants !  
Ils apprendront à lire en lisant tes désastres !  
Et tout, l'homme, les fleurs, l'océan et les astres,  
Tout, depuis l'être humain qui respire et qui sent,

Jusqu'à la chose brute et l'objet impuissant,  
Tout devra préparer la tâche surhumaine,  
Afin de nous aider dans notre œuvre de haine!

Mais lorsque nous aurons assez longtemps vécu  
Pour rendre sa valeur à ton peuple vaincu,  
Pour punir l'Allemand, pour châtier ses crimes,  
Je n'aurai qu'à songer aux deux pauvres victimes...  
Car les deux innocents que j'ai vu massacrer  
M'ont appris à haïr pour m'avoir fait pleurer!

11 janvier 1871.





## XVII

### LA PREMIÈRE VICTOIRE

Oh! non, quand cinq cents ans notre front s'éleva  
Nous ne pouvions pas être un peuple qui s'en va!  
Comment! on aurait vu d'un coup tomber la France?  
Comment! plus de courage au cœur, plus d'espérance,  
Plus de foi dans le ciel et plus de force en nous?  
Allons! dresse ton front meurtri, France à genoux!  
Ta coupe d'amertume est maintenant finie :  
Toi qui jetas si loin l'éclat de ton génie,  
Suis toujours, à travers ton sol ensanglanté,  
Ce large chemin qui mène à la liberté!  
Songe qu'il faut lutter longtemps encor, peut-être,  
Avant de retrouver le pays de l'ancêtre,  
Car pour ceux qu'à ta voix tu verras accourir  
C'est le pays entier qu'il faut reconquérir!



Orléans est repris... c'est la première étape!

Marche!

Encor quelques jours et Paris leur échappe.  
Les Allemands verront, quand l'épée aura lui,  
Tous nos conscrits d'hier vétérans d'aujourd'hui!

Marche!

Nous avons tous une joie indicible!  
Puisqu'il n'est plus vaincu, ton peuple est invincible!  
Et ce premier succès qui nous enfièvre tant  
Fera que tes soldats mourront tous en chantant!

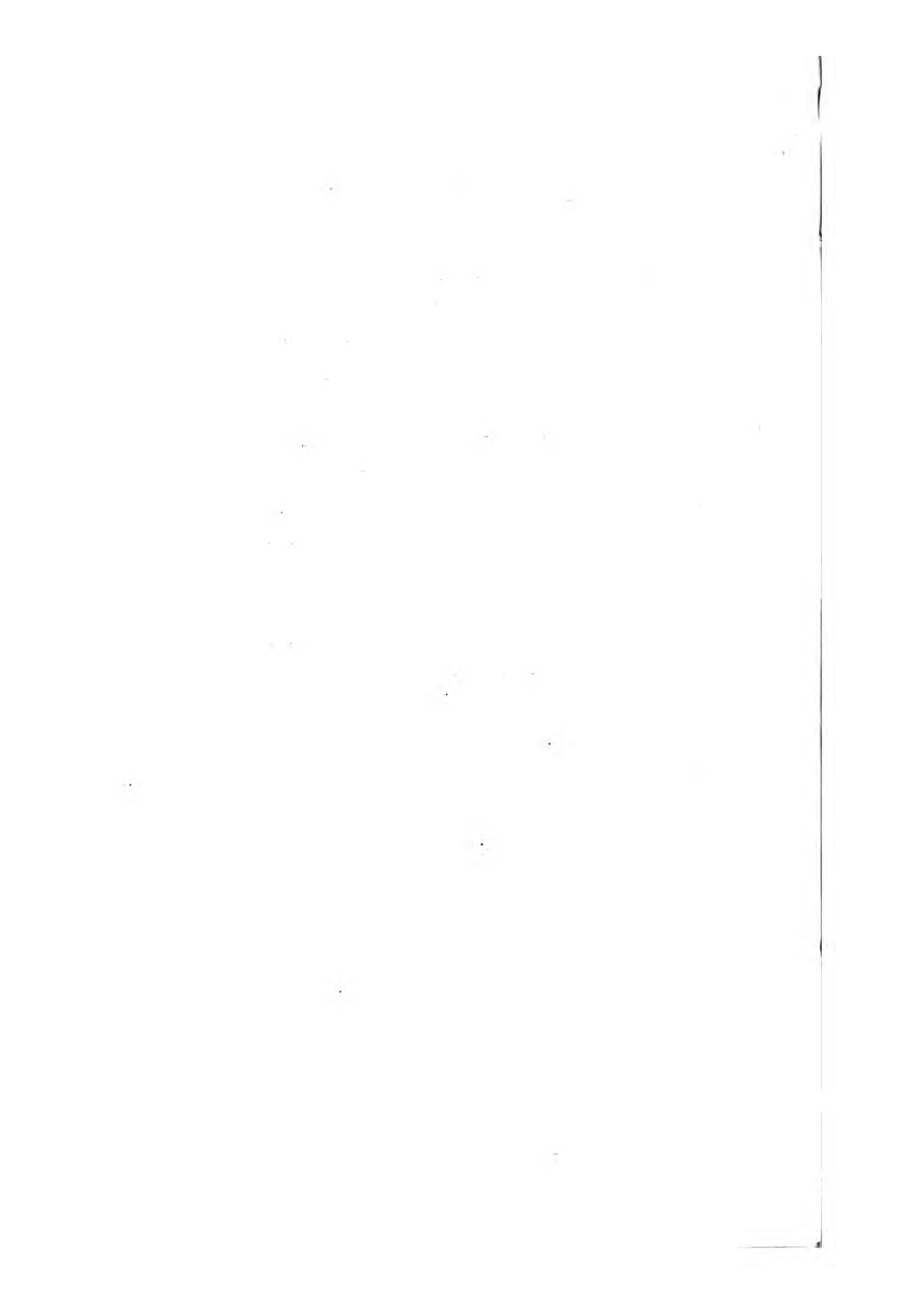
Marche!

Ils sont refoulés au delà de la Meuse;  
Et devant la rivière à la vague écumeuse,  
Aucun de nous n'a fui les coups à recevoir,  
Et chacun de tes fils a bien fait son devoir!  
Les dangers? à quoi bon! La mort? que nous importe!  
Si nos corps sont meurtris, notre âme est toujours forte!  
Et, pensant aux amis tombés sur le chemin,  
Nous envîrons leur sort, prêts à tomber demain!

Marche!

Va d'un coup d'aile à la sainte frontière!  
Quand tu seras debout, en armes, tout entière,  
Nous verrons qui des deux fera ce qu'il a dit :  
Du peuple qu'on admire ou du roi qu'on maudit!  
France, sois la terrible et large forteresse!  
Accomplis jusqu'au bout ton œuvre vengeresse!  
Après avoir lutté deux cents jours pour cela,  
Tu pourras étancher tout le sang qui coula!  
A Coulmiers, nous avons la victoire première :  
C'est l'aurore des jours tout remplis de lumière!  
Paris, Dijon, Nancy, ces cités de géants  
Nous doivent à leur tour d'imiter Orléans!  
Le moment est venu ! De la Meurthe à la Loire,  
France, nous te ferons des étapes de gloire!

15 novembre 1870.



## XVIII

### LE BOURGEOIS DE PARIS

— Chère femme, je viens te dire un gros mystère :  
Ce matin je me suis engagé volontaire.

— Tu pars? Voyons, voyons, je ne comprends pas bien...  
Tu pars?

— Oui.

— Quand?

— Demain. Je n'en disais rien.

Parce que je voulais reculer ta souffrance;

Mais...

— Et pourquoi pars-tu?

Pour défendre la France,

Pour remplir mon devoir au dernier rendez-vous.

Le moment est venu de nous dévouer tous !

Au-dessus de l'amour des enfants et des femmes,

Plane un grand mot qui fait vibrer toutes nos âmes,  
Un mot divin, depuis que nous sommes traqués,  
Et dont les esprits forts se sont longtemps moqués!

— Je ne te comprends pas...

— Écoute, ma chérie;

Je viens de découvrir que j'aimais ma patrie...  
Ma foi, c'est vrai, j'étais incrédule et railleur,  
J'ai mon pays vaincu qui m'a rendu meilleur.  
C'est pourquoi j'ai pleuré dans le fond de moi-même  
Comme si je perdais un des êtres que j'aime :  
Je dormais, pensant au plaisir quotidien ;  
Au réveil je me suis relevé citoyen !

— Des mots que tout cela, des phrases de poète !  
Quelque rhéteur bavard t'aura monté la tête !  
Ta patrie est ici ; c'est ton fils, c'est nous deux !  
Le reste ? Que me fait l'avenir hasardeux !  
A quoi bon réclamer une tâche plus grande  
Que celle que la loi du peuple te demande ?  
Quel remords te viendrait si nous mourions de faim ?  
Reste ! Tu dois rester !

— Oh ! c'est trop à la fin !

Et tu ne comprends pas! Que veux-tu que je dise,  
Alors? Mais c'est à nous, que l'Invasion brise,  
D'être une légion qui se lève en entier,  
Et comme le soldat de faire son métier.  
Tiens! écoute une voix qui parle haut à l'âme!  
Entends-tu le canon qui tonne? O pauvre femme!  
Pauvre mère! il en est qui tombent aujourd'hui,  
Qui, le pays mourant, se sont levés pour lui,  
Pour payer de leur sang ta défense et la nôtre!  
Et je n'oserais pas me battre comme un autre!  
Et je resterais, les bras croisés, sans rien voir,  
Quand il n'en est pas un qui n'ait fait son devoir!  
Car tu le veux ainsi, toi, l'une des meilleures,  
Car tu me vois remplir mon devoir, et tu pleures!  
Et tu ne m'as pas mis le fusil dans la main!  
Et quand, après cinq mois d'espoirs sans lendemain,  
Quand la France est debout, de colère enfiévrée,  
Je me lève à mon tour pour la cause sacrée  
Qui de chacun de nous devrait faire un martyr,  
Tu dis que je suis fou de songer à partir?  
Mais tu ne sens donc pas quel courant nous entraîne?  
Mais tu ne sens donc pas que l'heure est souveraine,  
Et qu'il faut à présent préparer l'avenir  
Où la France du moins pourra s'appartenir?



Toi, Française, au moment où la tempête monte,  
Tu te mets froidement du parti de la honte!  
Des mots, patriotisme, honneur? En vérité!  
C'est avec ces mots-là qu'on fait l'humanité!  
Et si je dois mourir en défendant ma cause,  
Je serai mort au moins pour un but grandiose!  
Mais tu baisses la tête, et tu comprends aussi...

— Oui! j'étais lâche! Tiens! va te battre!

— Merci!

31 décembre 1870.

## XIX

### CHATEAUDUN

Si j'étais roi, tyran superbe,  
Je donnerais tout mon trésor,  
Mon harem et l'eunuque imberbe  
Veillant sur un canapé d'or,  
Pour ajouter à mon histoire  
Un seul fleuron comme le tien,  
O ville morte dans ta gloire,  
Comme un gladiateur chrétien !

Si j'étais une cité fière,  
Paisible et vierge comme un lys,  
Je me donnerais tout entière  
Avec mes filles et mes fils ;

Si j'étais cité faible ou forté,  
Je donnerais tout mon passé,  
Pour t'imiter et tomber morte  
Dans le sang que j'aurais versé !

Je veux, du moins, que le poète,  
Par ton héroïsme exalté,  
Relève fièrement la tête,  
De son poème ensanglanté,  
Pour montrer ton nom à l'histoire  
Où tu trouveras ton soutien,  
O ville morte dans ta gloire,  
Comme un gladiateur chrétien !

28 octobre 1870.



Du chanvre où s'élevaient ses vieux créneaux celtiques ;  
Mais après, comme aux jours maudits de Roncevaux,  
Nous aurons des milliers de combattants nouveaux,  
De l'or, du pain, du plomb, et le fer qui terrasse  
Ceux qui pensent d'un coup frapper toute une race !

Quand Paris sera mort, il nous restera Tours !  
Où les Valois dressaient leurs châteaux aux cent tours,  
Huit siècles glorieux inclinés sur la Loire  
Refleteront d'un coup notre superbe histoire !

Tours brûlé, nous aurons Bordeaux vivante encor !  
Dans la vieille cité que brunit son ciel d'or,  
Et que la main de Dieu pour jamais a bénie,  
Nous irons enfouir la France et son génie !

Quand ils l'auront brûlée et pillée, elle aussi,  
Avant que nul de nous ait demandé merci,  
Nous lutterons encor notre lutte écrasante,  
Et Brest accueillera la France agonisante !

Lorsque Brest tombera, quand tout sera perdu,  
Quand Dieu de notre appel n'aura rien entendu,  
Quand nous sortirons morts de la fournaise immense,

Où le monde toujours finit et recommence,  
Oh! alors, n'ayant plus ni poudre, ni canon,  
N'ayant plus du passé qu'un regret, et qu'un nom  
De la plus grande encor des histoires humaines,  
Voulant finir pareille aux légions romaines,  
La France vaincue et dépecée en lambeaux,  
Ira dans l'Océan se chercher des tombeaux!

25 septembre 1870.



## XXI

### LES ÉTRENNES DE PARIS

Allons! pille, assassine, arrache, égorge encore,  
O Temps inassouvi dont la faux nous dévore!  
Entasse, dans tes jours plus longs qu'un siècle entier,  
Les ruines sans nom que fait le Hun altier!  
Va! va! poursuis ton vol au milieu de nos plaines,  
Où l'Invasion monte en tempêtes humaines!  
Fais couler, de Paris jusqu'aux eaux de Cherbourg,  
Le sang de Wœrth après le sang de Wissembourg!  
Fais tomber notre espoir, hélas! toujours crédule,  
De Sedan qu'on trahit à Metz qui capitule!  
Va toujours! viens cerner Paris entre ses forts;  
Fais-lui, comme ceinture, un vaste champ des morts  
Tombés pour son orgueil et pour sa délivrance;  
Enfin amasse tout, deuils, sanglots et souffrance,



Tu n'empêcheras point que nous, vaincus d'hier,  
Debout sous le grand ciel qui luit joyeux et clair,  
Nous ne venions, du fond de ta ville cernée,

Te souhaiter, ô France, une superbe année !

Écoute, nous avons une étrenne à t'offrir :  
Trois cent mille soldats qui sont prêts à mourir !  
Et nous avons souffert, va, les uns et les autres,  
Car la neige et la faim ont frappé bien des nôtres !  
Le froid est dur pendant les grand'gardes de nuit...  
Mais ta sainte pensée est là qui nous conduit !

C'est un beau jour de l'an dans la ville assiégée !  
L'Allemand, qui la croit de désespoir rongée,  
En proie aux factions des traîtres et des fous,  
Oh ! s'il pouvait nous voir unis, résolus, tous !  
Oh ! s'il pouvait la voir, notre armée aguerrie,  
Légions qu'enfanta l'appel de la patrie !  
Tous ces dormeurs d'hier réveillés à ton nom,  
Et qu'a déjà bronzés le souffle du canon !  
Et tout cela pour toi, France, mère adorée !  
Chacun a bien compris que l'heure était sacrée,  
Et qu'il fallait lutter jusqu'à la mort ici

Pour que l'on pût là-bas se relever aussi!

N'est-ce pas que l'étrenne est belle? — On te l'envoie!  
Sache que nous souffrons la misère avec joie;  
Sache que tous ont mis les douleurs en commun,  
Et que le désespoir cherche encore quelqu'un!  
Car pour tout oublier, larmes, craintes, chimères,  
Et tout le sang des fils, et tous les pleurs des mères,  
Et tous ceux qui partis ne sont pas revenus,  
Pour nous faire oublier ces tourments inconnus  
De la faim, du danger, du froid, de l'ignorance,  
Il suffit qu'on se dise un seul mot : Pour la France!

. . . . .

1<sup>er</sup> janvier 1871.



## XXII

### L'ORPHELIN

La mère est accoudée à la table de chêne ;  
A ses pieds, l'enfant tient son écheveau de laine,  
Et joue en souriant d'un sourire charmant.  
Un peintre esquisserait ce tableau-là gaîment :  
La mère est jeune, elle a la beauté qui rayonne  
Lorsque les yeux sont doux et lorsque l'âme est bonne.  
Elle souffre d'un long et cruel célibat,  
Car voici bien des jours que son mari se bat.  
Hier encore, elle a pu lire une chère lettre.  
Alors elle s'est dit : « Il reviendra peut-être !... »  
Il reviendra, c'est sûr, car mon cœur me l'a dit !... »

Hélas ! voyez le soir qui vient, un soir maudit !  
On remet à la mère une dépêche... Elle ouvre...

Pourquoi ce deuil ? pourquoi ce voile qui la couvre ?  
Elle dit à l'enfant qu'elle tient dans ses bras :

« — Ah ! quand tu seras grand, tu ne te battras pas ! »

Mère, tu comprends mal la tâche qui t'incombe :  
Parle au fils au berceau du père dans la tombe !  
Fais pendant quatorze ans bondir ce jeune cœur,  
Sans cesse, en répétant ce qu'a fait le vainqueur !  
Pour qu'il rêve à son tour une horrible victoire,  
Déroule devant lui notre sanglante histoire !  
Dans cette âme que Dieu fit naître pour aimer,  
C'est la haine à présent qu'il faut faire germer !  
Parle-lui du passé, parle-lui de la honte,  
Et qu'il veuille venger tout ce qu'on lui raconte !  
Puisse-t-il verser tant du sang des Prussiens,  
Qu'il efface à jamais leurs crimes anciens !  
La mère d'aujourd'hui doit s'inspirer de Rome...  
Ils l'ont fait orphelin ! A toi d'en faire un homme !

1<sup>er</sup> janvier 1871.

## XXIII

### DANS LA NUIT

Cette nuit, il pleuvait, et le vent était fort.  
Dans Arcueil qui dormait un silence de mort;  
Rien que l'eau qui tombait sur nos planches mal closes.  
Aux heures de grand'garde on revoit mille choses  
Passer et repasser comme des revenants,  
Devant les souvenirs sombres ou rayonnants,  
Espoirs bientôt déçus, illusions finies  
Qui peuplent le chevet de pâles insomnies.  
Et comme je songeais au passé tristement,  
En revoyant, du fond de mon isolement,  
L'ombre de mon bonheur, hélas! vite perdue,  
J'entendis le canon tonner dans l'étendue.

O martyrs ! ô soldats qui luttez avec nous !  
J'aurais voulu pouvoir me mettre à deux genoux,  
Et prier pour tous ceux que Dieu frappe avant l'heure...  
Qui de nous descendra dans la sombre demeure,  
A vingt ans, couronné de bonheur et d'espoir,  
Loin de ceux que jamais il ne pourra revoir,  
Parce que deux tyrans, bandits ivres de gloire,  
Ont voulu joindre encore une page à l'histoire !

En grand'garde, 19 novembre 1870.

## XXIV

### LE SERMENT D'ANNIBAL

Ce sont des assassins et non pas des vainqueurs.

Oh! tout ce qu'ils ont fait a révolté nos cœurs!  
A Saint-Cloud, à Villiers, à Versaille, à Joinville,  
Dans les champs, dans les bois, dans le bourg, dans la ville,  
Partout l'assassinat infâme du bandit  
Que d'un ricanement leur monarque applaudit!

Non! ce n'est pas assez pour nous, ô roi Guillaume,  
Qu'un jour l'histoire vienne et marque ton royaume  
Du stigmatte honteux chauffé pour le punir;  
Non! ce n'est pas assez pour nous de l'avenir!  
Quoi! nous attendrions dix-huit ou vingt années,  
Les générations s'en iraient entraînées



Vers la tombe éternelle où dorment les aïeux,  
Et le Temps poursuivrait son vol silencieux,  
Sur les jours écoulés jetant son aile énorme,  
En nous disant : « — Il faut que la vengeance dorme !... »

Des mots, des mots, des mots ! Nous exigeons des faits,  
Car il nous faut bien plus pour être satisfaits !  
Il ne nous suffit pas de compter sur l'histoire :  
Une telle vengeance est trop déclamatoire,  
Et le procès-verbal d'un froid historien  
Pour l'oubli du passé ne servirait à rien !

Sais-tu ce qu'il nous faut à nous, ô roi Guillaume ?  
C'est le drapeau français flottant sur ton royaume,  
Et pour vaincre il nous faut quelques jours seulement,  
Car la haine d'un peuple est forte immensément !  
Chaque homme fera lire à son fils notre histoire,  
Et lui dira : « — Choisis ! l'infamie ou la gloire ! »  
La femme n'aimera qu'un époux libre et fier ;  
Et les enfants, conçus dans ces unions d'hier,  
Naîtront le sang au cœur et la haine dans l'âme  
Pour ton peuple maudit et pour ton règne infâme !

Plus de futilités ! plus de plaisirs mesquins !

Ces choses ne vont pas aux cœurs républicains !  
Le fer ne servira qu'à forger des épées  
Que les larmes d'un peuple auront bientôt trempées !  
Le bronze, qui couvrait les murs que nous ormons,  
Le bronze enfantera des sujets de canons !  
Et fallût-il briser la colonne Vendôme,  
Pour toi nous en aurons assez, ô roi Guillaume !  
Nous voulons étouffer l'écho de Wissembourg  
Sous la voix du clairon et le bruit du tambour !  
Nous voulons effacer la trace des servages  
Qu'a mise à notre cou ta bande de sauvages,  
Et pour bien imiter ce que tu commandas,  
Nos soldats feront tous ce qu'ont fait tes soldats !

Mais tu verras alors quelle est la différence  
Du bandit de la Prusse au guerrier de la France !  
Nous n'irons pas brûler tes champs et tes maisons,  
Ni prendre au laboureur le pain de deux saisons !  
Nos aïeux chevaliers nous ont légué leurs âmes...  
Chez nous, on tient sacrés les enfants et les femmes !  
Chez nous, qui chevaliers avons toujours vécu,  
On n'assassine pas après avoir vaincu !

Ceux que le Panthéon voit couchés sous son dôme.

Ceux-là nous montreront la route, ô roi Guillaume!  
Et par les chauds étés ou par les blancs grésils,  
Quand nous pourrons enfin reprendre nos fusils,  
Du club à l'atelier, du manoir à la grange,  
Tu verras ce que c'est qu'un peuple qui se venge!

Mais alors, triomphants, nous étendrons la main,  
Et nous dirons au monde : « Assez de sang humain! »  
Les rois n'oseront plus peupler les catacombes  
Pour jeter un reflet de gloire sur leurs tombes!  
L'homme connaîtra l'homme au lieu de le briser :  
Et dans un gigantesque et superbe baiser,  
Sur le lit nuptial du passé qui chancelle,  
Le monde enfantera la paix universelle!

17 novembre 1870.

## XXV

### LE BOSSU

Ah! comme on le raillait, ce pauvre petit-être,  
Que tout disgracieux le ciel avait fait naître!  
Quand il était dehors les méchants en riaient...  
Lui, sentant dans ses yeux des larmes qui brillaient,  
Savait bien (Dieu souvent est trop injuste, en somme)  
Que ce corps de bouffon cachait l'âme d'un homme.

Or, le dix-neuf, voyant les soldats revenir  
Après avoir vaincu sans avoir pu tenir,  
Pensif, je regardais tous ces visages sombres.  
Déjà la nuit partout avait jeté ses ombres,  
Et comme on est plus triste à l'ombre qu'en plein jour,  
Je pleurais en dedans ce glorieux retour,  
Et tous mes compagnons tombés dans la bataille;  
Soudain, je vis l'un d'eux, haussant sa maigre taille,

Espérant par la foule être enfin aperçu...  
Et la foule disait : « Oh! le petit bossu! »  
Il était là, portant fièrement sur l'épaule,  
Comme un comédien qui va jouer son rôle,  
Le gros sac et la tente, ornements d'aujourd'hui,  
Et le grand chassepot deux fois plus long que lui!  
Il paraissait, hélas! brisé, le pauvre diable,  
D'un effort dont jamais on ne l'eût cru capable;  
Mais grandi par l'approche énorme du tombeau,  
Ce petit bossu-là me parut le plus beau!  
Au moins son camarade avait une maîtresse,  
Une femme, quelqu'un qui pour vous s'intéresse,  
Et qui paie en baisers ce qu'il gagne en honneur;  
Car la gloire a toujours sa monnaie en bonheur...  
Mais lui, qui l'attendra? mais lui, pauvre grotesque,  
Dont la taille en zigzag n'a rien de soldatesque,  
Qui lui dira : « Merci! » le soir, à son retour?  
Sa gloire, à lui, n'a pas sa monnaie en amour!

C'est que pour lui la France est la seule chérie,  
Et qu'il a tout gardé pour la sainte Patrie!  
Le sac lourd le faisait broncher à chaque pas...  
Eh bien! c'était le seul qui ne se plaignît pas!

22 janvier 1871.

## XXVI

### LE FRÈRE IGNORANTIN

Voici. Je fus atteint d'une balle à Villier.  
Vers le soir, l'ennemi commençait à plier,  
Car nous l'avions chargé comme en un jour de fête;  
Et chacun s'élançait, les officiers en tête,  
Avec le bataillon tout entier nous suivant,  
Derrière le drapeau qui marchait en avant.  
Or, un charmant garçon, un ami de collègue,  
Arrivé comme moi pour prendre part au siège,  
Fut tué d'une balle au front, en dirigeant  
Le régiment de marche, où j'étais son sergent.  
Oh ! alors, je sentis mon cœur sauter de rage !  
Je ne sais quoi soudain redoubla mon courage,  
Mais d'un bond, me tournant vers mes hommes, je dis :

« — Pour la France, chassons ces chiens et ces maudits! »

Puis je ne vis plus rien à travers la fumée.  
On se battait. Déjà reculait leur armée,  
Chargée en même temps par nous et les marins;  
Déjà nous les poussions, la baïonnette aux reins,  
Quand, au dernier moment de la lutte, sans doute,  
Je tombai brusquement en travers de la route.  
Lorsque j'ouvris les yeux, il faisait nuit; la nuit  
Sombre d'hiver où pas une étoile ne luit.  
J'avais froid; ma blessure avait glacé mon être...  
Quel horrible frisson qui lentement pénètre,  
Goutte à goutte, et vous laisse une morne stupeur!..  
Je sentis que la mort s'approchait, et j'eus peur!  
Ah! le plus malheureux alors m'eût fait envie,  
Tant le regret humain se cramponne à la vie!

Car on ne viendrait plus! Car on m'avait laissé!  
Et je gisais, sanglant, dans le fond d'un fossé,  
Et l'on avait passé près de moi sans me prendre!  
J'appelai... mais en vain! Qui donc eût pu m'entendre?  
A cette heure, chacun était si loin de là!  
La conscience alors par mon nom m'appela!  
Je me souvins du mal que j'avais fait, sans honte,

Et du terrible lot que j'avais à mon compte.  
Seul devant mon néant et mon éternité,  
Je me souvins du Dieu que j'avais insulté!  
Tout à coup j'aperçus une lumière blonde...

« — Enfin! » dit une voix très douce mais profonde.

Et je vis, à travers un rayon incertain,  
Que près de moi venait un frère ignorantin.  
Vous savez? Un de ceux qui passent dans la rue,  
Et qui font rire, avec une mine bourrue,  
Avec leur robe noire où luit un rabat blanc,  
Et que nous regardions d'un air très insolent;  
Un de ceux, l'esprit fort étant de la partie,  
Dont jadis nous disions :

« — Ça sent la sacristie! »

Il était à genoux et me pansait. Alors,  
Comme dans ses deux bras il soutenait mon corps,  
Je vis que sa main droite était enveloppée.

«— Qu'avez-vous? » demandai-je.

«— Oh! j'ai la main coupée,

Dit-il en rougissant; c'est avec mon couteau... »



Il mentait ; il avait des trous dans son manteau.

Il était demeuré debout dans la mêlée !  
Lorsque tourbillonnait la flamme échevelée,  
Cet homme, ce héros, ce prêtre, ce martyr,  
Avait consolé ceux que Dieu faisait partir !  
Il avait secouru les blessés sous les bombes !  
Devant la mort, cet homme avait fermé des tombes !  
Eh ! nous, si nous partions c'était pour nous venger  
C'était la grande voix du pays en danger  
Qui nous menait, le cœur gonflé par l'espérance,  
Pour forger un nouvel honneur à notre France !  
Si nous endurions tous la misère et la faim,  
C'est que nous nous battions pour quelque chose enfin !  
Mais toi, toi qui n'es pas un soldat, mais un prêtre,  
Toi qui ne peux rougir la croix de ton saint maître,  
Tu venais là, héros inconnu du devoir,  
Montrer le ciel aux fous qui n'ont pas su le voir !

25 janvier 1871.

## XXVII

### DEVANT UN BERCEAU

Je regardais l'enfant frêle comme un roseau.  
Le sommeil de l'enfant et celui de l'oiseau  
Qui, la tête sous l'aile, est perché sur la branche,  
Ont un rayonnement dont la lueur est blanche.  
Je demeurais pensif et doux à son côté ;  
Sa lèvre avait encore un reflet de gaieté.  
Elle devait penser à ses jeux de la veille.  
Moi, j'entendais au loin gronder à mon oreille  
Le bruit sourd du canon au Mont-Valérien.  
Marcelle qui dormait ne se doutait de rien.

Ah ! comme elle est heureuse ! Ah ! que je voudrais être  
Paisible et souriant comme ce petit être !  
Elle dort, ignorant nos temps désespérés,

Ne sachant rien des pleurs que nous avons pleurés;  
Elle dort, inclinant sa tête, qu'un beau rêve,  
Qui commencé joyeux joyeusement s'achève,  
Caresse doucement d'un vol mystérieux.

Et je la regardais des larmes dans les yeux.

Dans vingt ans, quand la France aura repris sa place.  
Quand le sang de la honte aura lavé la trace,  
Lisant dans le passé l'histoire de ce temps  
Où tant d'hommes luttaient sombres et haletants,  
Oh! la petite fille, alors, qui sera femme,  
Aura-t-elle gardé dans le fond de son âme  
Une place aux héros dont nul ne sait le nom,

Morts, quand elle dormait à l'écho du canon ?

28 novembre 1870.

## XXVIII

### RÊVES ET VISIONS

C'est la nuit.

    Tout Paris se bat sur les remparts.  
De temps en temps on voit des bataillons épars  
Filer au trot, traînant sur la route déserte  
Des canons accroupis montrant leur gueule ouverte.  
Au loin des reflets roux courent sur le ciel noir.  
L'assaut a commencé vers dix heures du soir :  
Pour terrasser d'un coup cette France biblique  
Qui se dresse en criant : « Vive la République ! »  
Il faut prendre Paris, la superbe cité,  
Qui, la première, a dit le mot de Liberté ;  
Il faut anéantir, par sa chute profonde,  
Ce cerveau bouillonnant qui fait penser le monde !

Tout donne, la landwehr, la garde et les uhlands,  
Les casques dans la nuit brillent étincelants,  
C'est le dernier assaut : s'ils sont vaincus encore,  
Paris ne verra plus, quand reviendra l'aurore  
Éclairant un amas de bataillons fauchés,  
Les enfants d'Attila contre ses murs couchés.

C'est la fin : il faut vaincre, ou la France est perdue.

Hélas ! l'armée en vain s'est longtemps défendue ;  
Comme toujours le nombre écrase nos héros ;  
Le soldat n'entend plus la voix des généraux :  
Devant eux, comme un flot que le vent leur amène,  
Monte, monte toujours une marée humaine.  
Deux bastions sont pris et repris vainement.  
N'importe ! il faut lutter avec acharnement ;  
Il faut lutter toujours, muet, sombre, insensible ;  
Mourir, s'il faut mourir ; vaincre, si c'est possible !

Quelle mêlée affreuse et quelle horrible nuit !  
Tout à coup un éclair de mitraille qui luit  
Montre Paris couché dans le sang jusqu'au ventre,  
Et prêt comme un lion à bondir de son antre...  
A travers cet éclair Paris se voit perdu ;

Et comme si l'appel pouvait être entendu,  
Dans cette sombre nuit où le combat se forme,  
Il se dresse d'un bond sur son séant énorme,  
Et pousse un long sanglot d'agonie et d'adieu  
Dont le sourd désespoir fait trembler jusqu'à Dieu!

Soudain, à ce cri, l'Arc de Triomphe frissonne.

Chaque héros couché se réveille et s'étonne.  
On les voit, se dressant livides et nombreux  
Devant ce désespoir, s'interroger entre eux.  
Que se passe-t-il donc? Quelle voix les invoque?  
Ces hommes étendus depuis la grande Époque,  
Et que superbement la gloire avait bercés,  
Voient le déchirement des poèmes passés!

Alors, tous, arme au poing, descendent de leurs marbres!  
Ainsi qu'un vent d'hiver effeuille les grands arbres,  
Ce cri va réveiller nos aïeux endormis,  
Et, de l'Arc de Triomphe, ils vont aux ennemis.  
La Grande Armée est là, marchant, clairons en tête!  
Comme aux jours où chantaient la gloire et la conquête,  
Comme aux jours de Fleurus, de Valmy, d'Iéna,  
La France, que jamais le ciel n'abandonna,

Pour donner à ses fils la suprême victoire,  
Émeut la pierre où Rude a sculpté son histoire!  
Hoche, Marceau, Kléber, commandent.

En avant,

Les vieux de Marengo portant panache au vent;  
Derrière, les soldats de Zurich et d'Arcole;  
Puis les sous-lieutenants qui sortent de l'École;  
Puis les vainqueurs d'hier qui deviendront demain  
Macdonald sur l'Adige, et Lannes sur le Mein;  
Plus loin, les cuirassiers aux rouges uniformes  
Dont la Prusse connaît les coups de sabre énormes;  
Enfin, la Grande Armée, et le grand Souvenir,  
Qu'à son rôle puissant la France a vu venir!  
Le lendemain matin la France était sauvée.

« — Mais d'où vient cette armée à notre aide arrivée,  
Disait-on au moment où nous étions perdus?  
Aussitôt, âme et cœur nous ont été rendus :  
Oh! quelle épouvantable et terrible besogne! »

Et comme nous venions des remparts de Boulogne,  
Je vis l'Arc de Triomphe à mes yeux se dresser :

Les héros souriants nous regardaient passer.

9 octobre 1870.

## XXIX

### LA HAINE

France, rappelle-toi !

Nous étions bien perdus.

Cent mille hommes livrés, massacrés ou vendus !

Tes soldats terrassés avaient plié la tête

Devant l'épouvantable et terrible défaite

Où la Honte, abattant tes drapeaux effarés,

Envoyait en exil tes fils déshonorés.

Ils jetaient, en marchant, leurs armes sur la terre

Aux pieds de ton vainqueur qui les regardait faire,

Et Guillaume passait, avec ses rois chrétiens,

La sinistre revue où défilaient les tiens !

*Væ victis!* Tes soldats marchaient entre deux haies !

Le blessé, de sa main, voulait cacher ses plaies ;

L'officier étreignait ses battements de cœur ;



Et près d'eux, l'Allemand, d'un sourire moqueur,  
Ou d'une injure par sa lèvre mâchonnée,  
Insultait les vaincus de la sombre Journée.

Oh! ces insultes-là nous nous en souviendrons!

C'est alors que la voix sonore des clairons,  
Pour lancer, eux aussi, leur outrage à ta face,  
Cet outrage haineux que jamais rien n'efface,  
Chanta la *Marseillaise* à tes héros vaincus,  
Pâles comme des morts qui se sont survécus!

France, rappelle-toi!

C'était dans la Champagne.

On aurait reconnu les uhlans d'Allemagne,  
Et leurs beaux officiers, des gants blancs à la main,  
Rien qu'au sang qui coulait tout le long du chemin!  
Or, comme il leur fallait de l'argent pour leurs filles,  
Comme ils avaient volé le pain de cent familles,  
Pour jouir de leur reste, ils ont lié les bras  
Aux hommes, aux blessés ne se défendant pas.  
Aux femmes, aux vieillards, même aux enfants! Ensuite  
Ils les ont brûlés tous pour se payer plus vite!  
Oui! tous martyrisés, tous jetés au bûcher!

Et Dieu, Dieu n'a rien fait qui pût les empêcher !  
Et le vent attisait cet incendie infâme,  
Et l'on pouvait entendre, à travers cette flamme,  
Tourbillonnant dans l'air en anneaux étouffants,  
Des hurlements de femme et des sanglots d'enfants !

France, rappelle-toi !

Le temps marche. O Dieu juste !

Gambetta seul a foi dans son œuvre robuste.  
La guerre des Titans, plus vieille de deux mois,  
Augmente encor la rage intense d'autrefois.  
Tout à coup on entend une rumeur étrange :  
La mort, pour eux trop lente, a besoin qu'on la change  
Contre un raffinement aigu de cruauté :  
Il faut punir Paris d'avoir trop résisté !  
Oh ! ces vingt-quatre jours de douleurs populaires,  
De cris, de désespoirs, de divines colères,  
Qui remplissaient les cœurs de rage et de dégoût,  
En voyant les obus assassinant partout !  
Ce crime-là grandit par le temps qui s'augmente !  
Et comme il faut pour eux que leur histoire mente,  
Pour nous, ne regardons que les faits accomplis,  
Et laissons retomber dans l'ombre des oublis  
Ce qui ne sera pas les tableaux de la honte,

Dont un jour nous aurons à leur demander compte!  
France, rappelle-toi!

Gloire au vieil empereur!

Le sceptre du grand Charle a payé sa fureur!  
Il triomphe, et l'on dit que Paris capitule!  
L'honneur français se voile en pleurant et recule.  
Chacun de nous restait muet et frémissant,  
Le front éclaboussé de colère et de sang!

Or les chefs allemands se tenaient à Versaille :  
L'un d'eux disait :

« — Messieurs, le chancelier travaille.  
Pensez donc ! c'est demain qu'on signera la paix ! »

Soudain paraît Bismarck, riant d'un rire épais.

« — Eh bien ? » demande-t-on partout. Pas de réponse.  
Les bras croisés, le front qui hardiment se fronce,  
Le ministre se tait devant l'anxiété  
De ces gens, dont notre or paîra la cruauté.

« — Eh bien ? » demande encor la foule violente.  
Il marche vers la porte, et d'une façon lente,  
Comme pour augmenter le trouble autour de lui,  
Il se retourne alors, et, prenant un appui  
Sur le mur, il leur crie en leur fermant la porte :

« — Hallali! Hallali, messieurs! la bête est morte! »  
France, rappelle-toi!

C'est la fin aujourd'hui.

Dans l'histoire pour nous des jours nouveaux ont lui.  
Eh bien! pleurons tout bas, prions, courbons la tête;  
Oui, nous sommes vaincus; oui, c'est bien la défaite;  
Oui, nous reconnaissons que nous ne pouvons rien  
Que nous venger plus tard si nous le voulons bien!  
Que chacun de nos jours ait pour but la revanche!  
Ecrivons l'avenir sur une page blanche!  
Gravons en lettre rouge à tous nos monuments  
L'histoire d'un passé lavé par nos serments,  
Et qu'on ne puisse pas détourner de notre âme  
Les crimes que chez nous commit le peuple infâme,  
Et tout le sang gaulois coulant sur nos drapeaux!  
Travaillons tous, obscurs, dans l'ombre et le repos!  
Que chaque jour fini qui vers le ciel remonte  
Évoque nos douleurs et rappelle leur honte!  
Chacun prendra sa part de ce travail vainqueur :  
Le peintre ses pinceaux et la femme son cœur;  
Le laboureur, le blé qu'il sème sous la brume;  
L'ouvrier, son outil qui rougit sous l'enclume.  
Le poète sera le chantre du passé  
Tant qu'il ne l'aura pas grandement effacé!

La France est à présent une vaste fournaise,  
Et tout ce que l'on jette à la fonte française,  
Nourrie incessamment par le souffle puissant  
Du vieux peuple gaulois qui renifle le sang,  
Doit en faire jaillir à la lumière humaine  
Une statue armée, ayant au cœur la haine,  
Contre ces Allemands qu'a grandis leur vieux roi!...

France, rappelle-toi! France, rappelle-toi!

29 février 1871.

## XXX

### LA CHANSON DES PAYS PERDUS

*A Mademoiselle Alice Melcy.*

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Qui sers à remplir la besace  
De ton effroyable oppresseur ;  
Sois calme et fière sous tes chaînes !  
Nourris-toi de tes seules haines,  
Comme toi, Lorraine, ô ma sœur !

O ma chère sœur de l'Alsace,  
On ne voit déjà plus la trace  
Du soufflet de ton offenseur ;  
On n'entend que ton cri sublime,  
Cri de martyr et de victime,  
Comme toi, Lorraine, ô ma sœur !

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Ils ont voulu dompter ta race  
Par la force et par la douceur...  
Résiste encor, sois-nous fidèle,  
Nos cœurs vers toi vont d'un coup d'aile,  
Comme à toi, Lorraine, ô ma sœur!

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Tu demeures l'amour tenace  
Du patriote et du penseur;  
Qu'importent les heures funestes?  
Le temps passe, mais toi tu restes,  
Comme toi, Lorraine, ô ma sœur!

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Tu résistes à la menace  
Ainsi qu'un hardi confesseur;  
Il proclamait sa foi chrétienne :  
Tel que lui que Dieu te soutienne,  
Comme toi, Lorraine, ô ma sœur!

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Le lourd Allemand qui t'enlace  
Croît bien être ton possesseur;

Pour nous, tu restes une vierge  
Pensive derrière son cierge,  
Comme toi, Lorraine, ô ma sœur!

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Viens enfin l'heure où l'on efface  
Le crime de ton ravisseur;  
Tu verras l'élan d'espérance  
Qui vers toi poussera la France,  
Comme à toi, Lorraine, ô ma sœur!

O ma chère sœur de l'Alsace,  
Si l'ennemi toujours vorace  
Redevient un envahisseur,  
Nous crêtons parmi nos ruines :  
« — Au revoir, nos deux sœurs divines,  
Elle et toi, Lorraine, ô ma sœur! »



1000

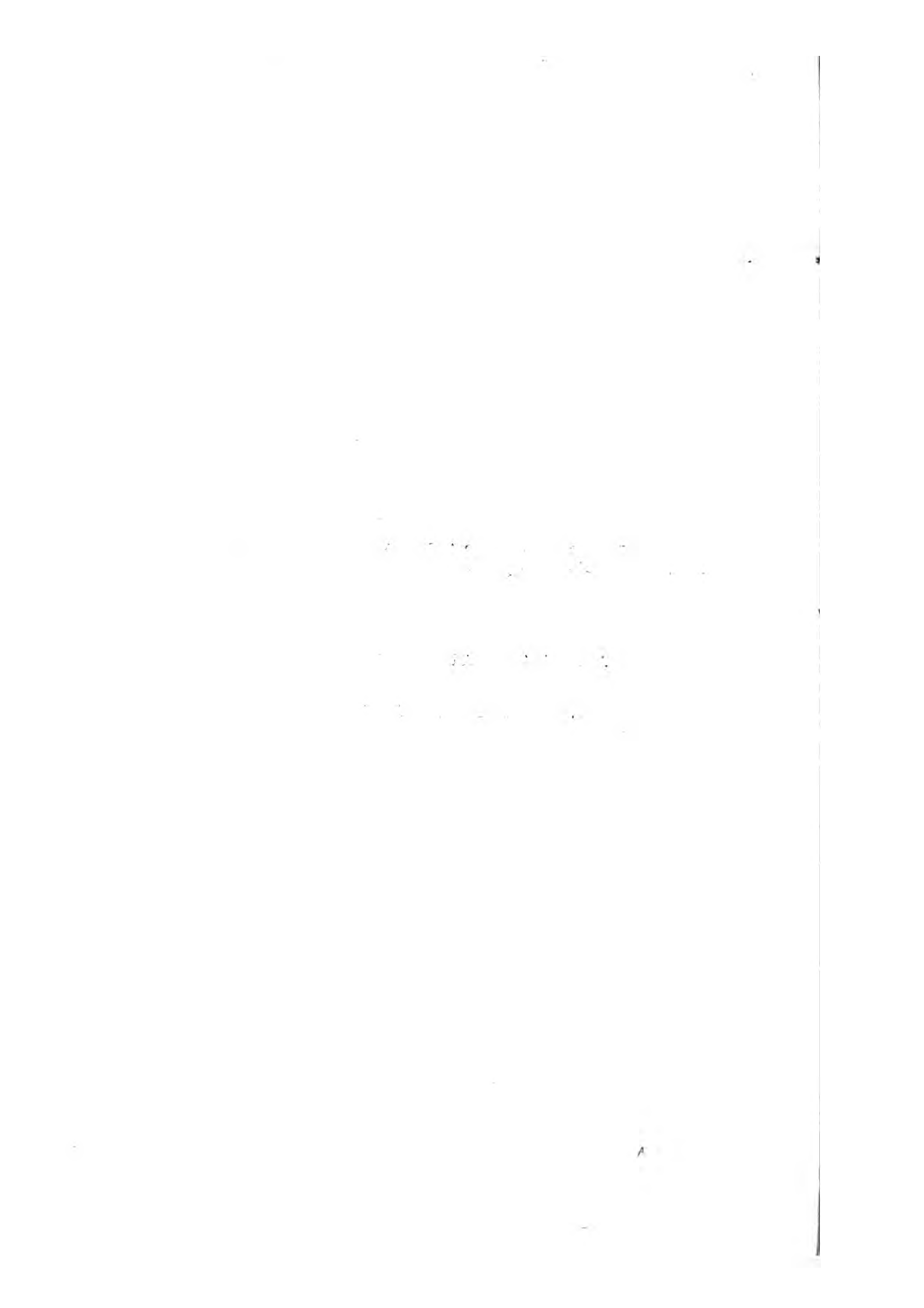


LES  
DIEUX QU'ON BRISE

A MADAME AUGUSTE DURAND.

*...Et quasi cursores vitæ lampada tradunt...*

LUCRÈCE.



## PRÉFACE

*A mon ami Albert Delpit.*

Le combat vous attire, il vous est familier,  
Vous avez droit de prendre une fière devise.  
Vous les avez servis en brave chevalier,  
Les dieux qu'on brise.

Quand des actes virils précèdent les beaux vers,  
On suit le vrai chemin, jamais on ne dévie;  
Vous mettez les vertus de vos livres divers  
Dans votre vie.

En suivant le devoir on arrive au bonheur,  
Et la gloire est conquise...  
Vous défendez le Christ, et la France, et l'honneur,  
Çes dieux qu'on brise!

D'un combat éternel vous n'aurez pas l'ennui;  
L'idole croulera pour peu qu'on la secoue,  
Car tous ces dieux menteurs qu'on encense aujourd'hui  
Sont faits de boue.

Les nôtres sont de flamme; ils prendront leur essor :  
Marchons à leurs clartés où l'espérance abonde.  
Fussions-nous les vaincus, ils survivraient encor  
A ce bas monde.

Donc livrez ce combat, vous serez le plus fort.  
Gardez dans votre ardeur la foi qui nous maîtrise,  
Et d'un fidèle amour servez jusqu'à la mort  
Les dieux qu'on brise.

VICTOR DE LAPRADE

Le Perrey, 11 août 1879.

## I

Le lieu de cette scène est une hôtellerie.

Don Quichotte, la main sur sa joue amaigrie,  
Est assis dans un coin, vers l'heure du dîner.  
Près de lui, les passants qui, las de cheminer,  
Sont venus demander du repos pour une heure.  
Le rire et les lazzis emplissent la demeure.  
Deux muletiers se sont étalés sur un banc,  
Lutinant une fille, au lourd chignon tombant,  
Qui se rend à Burgos pour être chambrière.  
Un licencié blême est placé par derrière;  
Et, dans le fond, se tient l'hôte, gras et content,  
Qui les regarde tous de son air important.  
Cependant chacun d'eux découvre sa pensée :  
Les muletiers gaîment content leur odyssée ;  
La fille espère bien trouver un amoureux ;  
Le licencié blême a pour but généreux  
D'être nommé vicaire auprès d'un vieux chanoine ;

Et l'hôte, caressant son gros ventre de moine,  
Exprime le désir de s'enrichir bientôt.

Don Quichotte restant sans prononcer un mot :  
« — A votre tour, Seigneur ! » lui dit-on à la ronde.

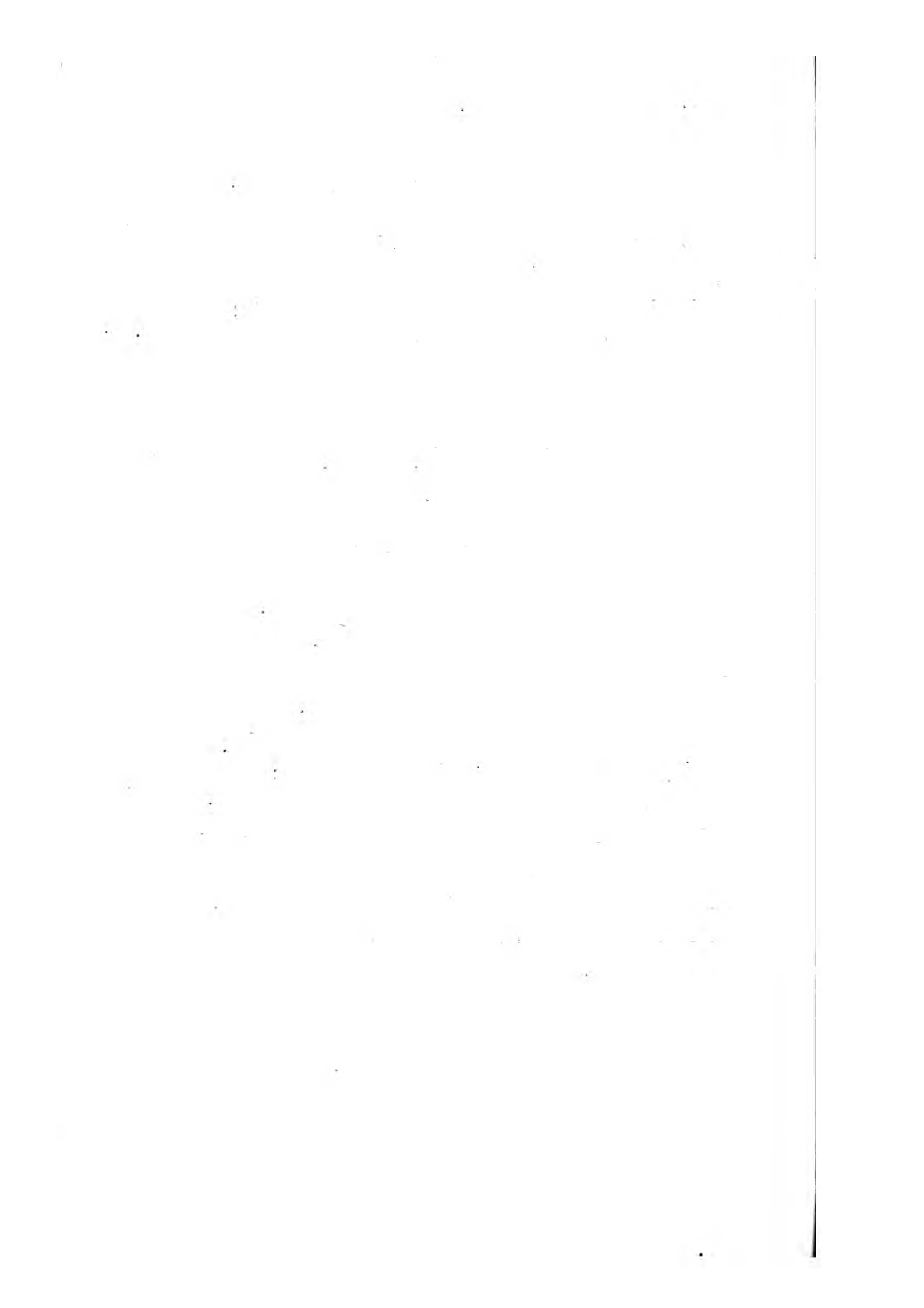
Il leur explique alors qu'il va de par le monde  
Pour protéger le faible et punir le méchant.  
Il a pris son épée, et, toujours chevauchant,  
Il erre, défendant Dieu, l'honneur et sa dame.  
Il parle, et son visage au fin profil s'enflamme,  
Et ses yeux noirs profonds, dans l'orbite enfoncés,  
S'illuminent encor de ses rêves passés !  
Il raconte combien sa Dulcinée est belle.  
Qu'importe qu'elle soit à son amour rebelle ?  
Il l'adore, et lui garde entier son noble cœur.  
Puis il dit les combats où son bras fut vainqueur,  
Et comment il a fait vœu de chevalerie :  
Car, s'il est à présent dans cette hôtellerie,  
C'est que le ciel est lourd et les chemins très longs  
Jusqu'à l'ancre maudit des enchanteurs félons !  
Il parle, et la stupeur a pris chaque convive...  
Don Quichotte, fort peu soucieux qu'on le suive,  
Continue à rêver tout haut sans se lasser.

Alors tous ces gens-là commencent à penser  
Que le preux chevalier est atteint de folie ;  
L'hôte, homme très prudent, tombe en mélancolie :  
Car, bien sûr, un chrétien, pour divaguer autant,  
Doit avoir dans sa poche un vide persistant!...

On te traite de fou, mon pauvre Don Quichotte!  
Quand tu t'en vas, piquant Rossinante qui trotte,  
Maigre, la lance au poing, armé du bouclier,  
Et suivi lourdement du poussif écuyer.  
Quand, l'œil plein de ton rêve où l'espoir étincelle,  
Fort d'un courage altier qui jamais ne chancelle,  
Du mont à la forêt, de la plaine au torrent,  
Tu traverses le monde en chevalier errant,  
On poursuit de lazzis ta longue face blême...  
Moi, pauvre grand héros, je t'admire et je t'aime!  
Va! laisse là ces gens qui ne t'ont pas compris :  
De tout temps, Don Quichotte est couvert de mépris!  
Fais ton œuvre, brave homme, et garde le silence ;  
Ou bien viens avec moi ; prends ton casque et ta lance,  
Et nous irons tous deux, — hélas! raillés souvent, —  
Combattre les félons... et les moulins à vent!

Mars 1876.





## II

### COMMENT NAQUIT LA POÉSIE

*A Madame Charles Buloz.*

Adam était assis à l'ombre d'un grand chêne.  
Le soleil déclinait, la nuit était prochaine ;  
Les animaux repus dormaient dans les halliers ;  
Et l'Homme, ayant fini ses travaux journaliers,  
Triste, rêveur, songeant aux choses inconnues,  
Regardait les oiseaux s'ébattre dans les nues.  
Or, comme il contemplait l'immensité des cieux,  
Adam sentit des pleurs qui coulaient de ses yeux.

« Mon Dieu, dit-il, pourquoi n'ai-je donc pas des ailes,  
Afin de traverser les plaines éternelles ?  
Avant de m'endormir du sommeil du tombeau,  
Je voudrais voir ton ciel si paisible et si beau ;  
Je voudrais m'élancer sur cette mer profonde

De nuages d'azur qui flottent sur le monde;  
Et mon cœur ulcéré se guérirait bientôt  
Si je pouvais enfin jeter l'ancre là-haut! »

A peine il achevait sa demande attristée,  
Dieu lui dit :

« Ta prière, Adam, est écoutée.

Tu souffres, tu voudrais des ailes à ton corps,  
Pour voler à travers ce monde du dehors,  
Où vivent les oiseaux sous le soleil de flamme?  
Homme, je donnerai des ailes à ton âme! »

Et, depuis, la Pensée, avec des ailes d'or,  
Dans le monde idéal prend souvent son essor,  
Au gré de la Douleur ou de la Fantaisie.

— Et c'est ainsi que Dieu créa la Poésie.

Épinay-sur-Seine, août 1877.

### III

#### L'AMOUR ET LA MORT

Lorsqu'il eut enfanté le monde,  
Dieu vit l'homme souffrir un jour,  
Et, saisi de pitié profonde,  
Il créa la Mort et l'Amour.

« Allez, consolez les misères,  
Soyez remède à tous les maux,  
Dit-il. J'ai fait de vous deux frères :  
L'amour et la Mort sont jumeaux. »

Et, marchant l'un auprès de l'autre,  
Ils allèrent en liberté,  
Accomplissant l'œuvre d'apôtre  
Qu'espérait d'eux l'humanité.

Pour guérir le monde où nous sommes,  
Faisant leur éternel chemin,  
Ils passaient à travers les hommes,  
Tenant leur carquois à la main,

D'où les flèches, avec finesse,  
Ne frappaient jamais au hasard,  
Donnant l'amour à la jeunesse,  
Apportant la mort au vieillard.

Or, par un soir d'été superbe,  
Se sentant fatigués tous deux,  
Séduits par la fraîcheur de l'herbe]  
Qui montait vivace autour d'eux,

Bercés par la brise qui pleure,  
Le front tourné vers l'orient,  
L'Amour et la Mort, pour une heure,  
S'endormirent en souriant.

Le temps fuyait. La lune blanche  
Éclairait leurs traits radieux;  
Un chêne avait courbé sa branche  
Pour en couvrir les jeunes dieux.

Tout à coup dans cette nuit, pleine  
De parfums âcres et charmeurs,  
Un lion rugit dans la plaine,  
A quelques pas des deux dormeurs.

Ils s'éveillent troublés, et vite,  
Ramassant leurs carquois, ils vont  
Éperdument prendre la fuite  
Dans les sentiers du bois profond...

Mais l'effroi les tient, leur main tremble.  
Les armes tombent de leurs doigts,  
Et voilà qu'ils mêlent ensemble  
Les flèches d'or des deux carquois !

Comment pouvoir les reconnaître ?  
Elles se ressemblaient si bien,  
Qu'en les regardant, chaque maître  
Ne sut pas distinguer son bien.

Lors, faisant chaque part égale,  
Ils les divisèrent entre eux...  
— C'était donc une loi fatale  
Que l'homme ne fût pas heureux :

Car, depuis, notre vie est faite  
Selon ~~les~~ caprices du sort,  
Et les flèches que l'Amour jette  
Donnent, hélas ! souvent ~~la~~ mort !

Chailly, mai 1876.

## IV

### LE PRESSENTIMENT DE L'ENFANT

L'autre matin, j'étais au Luxembourg, rêvant,  
Quand près de moi je vis une petite enfant  
Qui, lentement, traînait sa poupée en voiture.  
Ses cheveux blonds faisaient un cadre à sa figure ;  
Les boucles d'or sortaient à flots de son bonnet.  
Sans rire, gravement, l'enfant se promenait,  
Regardant son jouet avec indifférence.  
Son front était marqué du sceau de la souffrance ;  
Elle était très malade ; une toux, par instants,  
Déchirait sa poitrine ; et malgré le printemps,  
Malgré les gais rayons que le soleil apporte,  
Je sentis qu'avant peu la pauvre serait morte.  
Je voulus lui parler :

« Dis, t'amuses-tu bien ? »



Demandai-je.

L'enfant ne me répondit rien,  
Elle me regarda de son regard limpide;  
A peine, sur sa lèvre, un sourire rapide,  
Ce sourire indécis qui vous serre le cœur.  
Puis la bonne me dit, avec un ton moqueur :

« — Oh ! voyez-vous, Monsieur, c'est à n'y rien comprendre.  
Très souvent, elle a l'air de ne pas vous entendre;  
Jamais elle ne veut jouer ; et quelquefois,  
Lorsque je me promène avec elle, je vois  
Ses yeux levés au ciel ou baissés vers la terre.  
En somme, je lui crois un mauvais caractère. »

Un mauvais caractère ! Elle ne sent donc pas  
Que ce pauvre être est loin des choses d'ici-bas ?  
Dans le cœur de l'enfant qui mourra de bonne heure,  
Dieu met une pensée, à tout supérieure,  
Qui ne peut pas quitter son âme un seul moment :  
L'enfant qui va mourir a son pressentiment !  
Il regarde le ciel ? C'est parce qu'il devine  
Qu'il s'en ira bientôt dans sa splendeur divine :  
Avant de naître, au ciel n'a-t-il pas habité ?  
Depuis si peu de temps son âme l'a quitté

Qu'il s'en souvient assez pour en savoir la route!  
Il ne nous entend pas? C'est parce qu'il écoute  
De surhumaines voix qui parlent doucement!  
Il regarde la terre avec recueillement?  
C'est qu'il voit le berceau qu'à son corps froid Dieu garde...  
Avant de s'endormir, c'est son lit qu'il regarde...

Mai 1876.



## V

### ROUTE D'ORIENT

*Sur un dessin d'André Gill.*

La Mort, la sinistre écuyère,  
Enfourche son cheval hideux..  
Allez! cheval et cavalière,  
Vous vous entendez bien tous deux!

Dans la plaine que de cadavres!  
La mer Noire roule du sang :  
Car les grands fleuves dans ses havres  
Ont versé leur flot rougissant!

Route d'Orient! — La chaumière  
A perdu son aspect riant.  
La Mort, la sinistre écuyère,  
Galope... — Route d'Orient!

L'horizon embrasé qui fume  
Peint en rouge le ciel vengeur.  
L'incendie au lointain s'allume  
Dans une effroyable rougeur!

Et la Mort va, muette, fière,  
Pour gagner son but hasardeux...  
Allez! cheval et cavalière,  
Vous vous entendez bien tous deux!

La Douleur a trouvé sa forge  
Pour forger l'homme comme un fer!  
Les cris de femmes qu'on égorge  
A chaque instant traversent l'air!

Le Bachi-Bouzouk, à la selle  
Du cheval à tous crins lâché,  
Attache un enfant par l'aisselle  
Pour le vendre au prochain marché!

Et la Mort, sinistre écuyère,  
Passe comme le vent du nord,  
Pendant que sa monture altière  
Brise le dur frein qu'elle mord!

Elle tient la faux gigantesque  
Qui fauche à grands coups les humains ;  
A ses côtés la soldatesque  
S'épand à travers les chemins !

Le Mal a sa carrière pleine !  
Et le cadavre qui pourrit  
Demeure étendu dans la plaine  
Sous le soleil de mai qui rit !...

... La Mort, la sinistre écuyère,  
Enfourche son cheval hideux...  
Allez ! cheval et cavalière,  
Vous vous entendez bien tous deux !

Paris, 29 mai 1877.



## VI

### LA BANNIÈRE DE BELFORT <sup>1</sup>

Je t'ai bien reconnue, ô magique bannière,  
Lorsque tu t'inclinais sur ce noble cercueil :  
Lorsque la France était vaincue et prisonnière,  
C'était toi, le drapeau de la patrie en deuil!

Dans tes plis glorieux tu renfermes une âme,  
L'âme de notre honneur resté toujours vivant :  
Car, jusqu'au dernier jour de cet horrible drame,  
Nous vîmes tes couleurs se déployer au vent!

Belfort, toujours debout, par Denfert défendue ;  
Des murailles encor vierges de l'étranger ;  
A l'heure où toute gloire, hélas! était perdue,  
Un suprême succès qui semblait nous venger ;

1. On se rappelle que la ville de Belfort avait envoyé son drapeau pour la représenter aux funérailles de M. Thiers.



C'est ce que voulaient dire aux foules accourues  
Ces emblèmes fameux vénérés des vainqueurs,  
O drapeau de Belfort, qui passais dans les rues  
Salué par l'amour d'un million de cœurs!

Et certes l'on fit bien de te garder ta place  
Près des restes bénis par nous tous respectés,  
Car tu semblais pleurer, ombre de notre Alsace,  
Et des larmes coulaient de tes plis attristés!

Au désespoir muet de cette foule immense  
Qui venait saluer le grand citoyen mort;  
A ces tambours voilés qui battaient en cadence;  
A ce peuple pensif demeuré calme et fort;

A tous ces bataillons de nos légionnaires  
Inclinant leurs fusils et marchant le front bas;  
Aux canons qui jadis ont lancé des tonnerres,  
Et qui, muets, suivaient son grand cercueil au pas;

Au pompeux appareil de ces honneurs funèbres  
Dont s'entourait hier ce convoi glorieux,  
Au concours empressé de ces hommes célèbres  
Escortant le grand mort des larmes dans les yeux;

A ces fleurs, frais emblème, abondamment versées,  
Qui couvraient le drap noir de leur reflet changeant;  
A ces chevaux avec des crinières tressées  
Et caparaçonnés de lanières d'argent;

Aux discours éloquents qu'à cette heure dernière  
On est venu jeter sur la tombe du mort;  
A tout, — j'ai préféré ta présence, ô bannière,  
Car tu nous rappelais qu'il a sauvé Belfort!

J'ai préféré pour lui cet admirable hommage  
De pleurs silencieux versés par un drapeau,  
Car tu me semblais être une vivante image  
Du pays tout entier penché sur un tombeau!

Paris, 11 septembre 1877.



## VII

A \*\*\*

D'aucuns cherchent à lire en l'âme du poète :  
Dans la mienne c'est toi qu'on trouvera toujours,  
Car dans l'œuvre, mauvaise ou bonne, que j'ai faite  
Ta trace est bien vivante, ô mes chères amours!

Je n'étais qu'un jeune homme ardent, brûlé de fièvre  
Aussi fait pour le mal, hélas! que pour le bien,  
Et je sentais monter l'amertume à ma lèvre  
De mon cœur attristé qui n'espérait en rien.

Et j'étais amoureux pourtant des nobles choses!  
Mais l'esprit de mon temps, fait de doute et d'effroi,  
M'empêchait de courir aux luttes grandioses,  
Pour s'être appesanti trop lourdement sur moi!

La génération dont je suis, faible encore,  
Essayait à son tour de frayer son chemin...  
Je ne croyais à rien de tout ce que j'adore,  
Quand tu vins doucement me prendre par la main.

C'est toi qui m'as montré la route qu'il faut suivre :  
Car le but vers lequel je tente de marcher,  
Et que je toucherai, si Dieu me laisse vivre,  
C'est toi qui m'as appris, ô femme, à le chercher!

Quand le public, railleur ou bienveillant, écoute  
Le drame que ma plume avec fièvre écrivit,  
Qui, dans la salle ardente ou muette, se doute  
Qu'une part de ton âme en mon œuvre revit?

Le travail quelquefois m'écrase de sa chaîne :  
Ainsi le laboureur se lasse bien souvent  
A creuser le sillon de la moisson prochaine,  
Dont les épis seront balayés par le vent!

Alors tu m'apparais, fée aimée et charmante,  
Et le fardeau devient presque doux à porter,  
Car mon courage ancien me revient et s'augmente  
Du courage nouveau prêt à toujours lutter.

On s'étonne parfois de l'ardeur indomptable  
Que témoigne, dit-on, mon labeur obstiné :  
Comme si le penseur qui se sent redoutable  
Pouvait fuir un instant le but qu'il s'est donné!

Qui donc, si ce n'est toi, toujours me reconforte?  
Qui donc guérit le mal que les autres me font?  
Qui donc, pendant mes nuits de dur travail, apporte  
L'encouragement fier qui rehausse mon front?

Ce que j'ai fait de bien m'est venu de ton âme,  
Et de moi seul venait ce que j'ai fait de mal :  
De même le fondeur a besoin de la flamme  
Pour couler au creuset son ruisseau de métal.

Au soleil de midi quand j'ouvre ma fenêtre,  
Je vois l'air de ma chambre encor limpide et pur :  
Qu'un rayon de soleil brusquement y pénètre,  
En déchirant le pan de son manteau d'azur,

J'aperçois aussitôt mille grains de poussière  
Danser dans la lueur faite subitement...  
Ainsi pour moi, quand toi, ma terrestre lumière,  
Tu m'éclaires soudain de ton regard charmant!

Je distingue à l'instant, en mon œuvre, en moi-même,  
La poussière du mal qu'on ignore souvent...  
Et c'est pourquoi j'espère, et c'est pourquoi je t'aime,  
O chère créature! ô mon soleil vivant!

Avril 1876

## VIII

### CHANSON

#### I

« — Petit pioupiou,  
Soldat d'un sou,  
Qu'as-tu rapporté de Crimée ?  
C'était le temps où notre armée,  
Toujours sans trêve ni repos,  
Portait à travers la fumée,  
Troués de balles, nos drapeaux !  
Mais de ces vingt champs de victoire,  
Où l'aigle ardent prenait son vol,  
Qu'as-tu rapporté pour ta gloire ?

« — J'ai rapporté Sébastopol. »



## II

« — Petit pioupiou,  
Soldat d'un sou,  
Qu'as-tu rapporté d'Italie?  
C'était le temps de la folie,  
Nous nous battions comme des preux.  
A quoi bon? Comme on vous oublie,  
Quand viennent les jours malheureux!  
Mais de ces vingt champs de victoire,  
De nos frontières à l'Arno,  
Qu'as-tu rapporté pour ta gloire?

« — J'ai rapporté Solférino. »

## III

« — Petit pioupiou,  
Soldat d'un sou,  
Qu'as-tu rapporté d'Allemagne?  
C'était le temps où la campagne  
De notre sang pur s'arrosa :  
La Guerre, ayant pris pour compagne

La Déroute, nous écrasa.  
Mais de l'invasion infâme,  
Qui t'assombrissait l'avenir,  
Qu'as-tu rapporté dans ton âme ?

« — J'ai rapporté le souvenir. »

Mai 1876.



## IX

Va, puisque je t'aimais, je dois t'aimer encore,  
Car une passion ne meurt pas en un jour ;  
Puisque le soleil a son éternelle aurore,  
Le cœur peut bien avoir son éternel amour.

Je ne suis pas de ceux qui brisent leur idole,  
Reniant leurs serments pour n'y jamais penser,  
Et j'ai l'illusion que l'amour qui s'envole  
N'était qu'un sentiment fait pour bientôt passer.

Si je me trompe, ou si ma croyance est un songe,  
Ne désabuse pas ma jeune loyauté :  
Pour moi, la vérité vaut moins que le mensonge,  
Quand le mensonge est doux plus que la vérité!

Ne sais-tu pas qu'il est des souffrances bénies  
Que l'on conserve en soi comme un dernier bonheur,

Tant on peut éprouver d'ivresses infinies  
A les sentir toujours nous déchirer le cœur ?

Et ne va pas traiter ma raison de folie !  
C'est à moi que la part la meilleure revient,  
Car au repos trompeur goûté, quand on oublie,  
Je préfère l'amour qui souffre et se souvient !

Janvier 18...

## X

### LA PETITE REINE MERCÉDÈS

Ne la plaignez pas d'être morte,  
Celle qui vient de s'en aller :  
Plaint-on l'oiseau de s'envoler  
Quand l'oiseleur ouvre sa porte ?

Ici-bas elle aura passé  
A peu près comme une étrangère,  
Sa couronne était si légère  
Que son front n'en fut pas blessé !

Le bonheur seul lui fit escorte  
Dès son berceau qu'il a doré ;  
Elle n'aura jamais pleuré...  
Ne la plaignez pas d'être morte !

Qui sait ce qu'elle aurait souffert?  
Notre siècle, d'erreur profonde,  
A pour les reines de ce monde  
Un calice toujours offert;

Elle eût connu l'exil peut-être,  
Et les douleurs de l'abandon.  
Les peuples n'ont point de pardon  
Pour celui qu'ils ont fait leur maître!

Elle a fui l'abîme entr'ouvert  
Au paradis que Dieu lui donne,  
Et, vivant avec la couronne,  
Qui sait ce qu'elle aurait souffert?

Ne la plaignez pas d'être morte  
En plein rêve délicieux.  
Elle s'est éveillée aux cieux,  
Auprès de l'ange qui l'emporte;

Et la sublime floraison  
De son amour de jeune femme  
A parfumé toute son âme  
Sans connaître la trahison!

Elle était aimée... Ah! qu'importe  
Qu'elle s'en aille à dix-huit ans!  
Pas d'hiver après ce printemps...  
Ne la plaignez pas d'être morte!

Aix-les-Bains, juin 1878.





## XI

### GEORGE SAND

Le clair soleil de juin inonde la campagne;  
Les arbres sont courbés au vent de la montagne,  
L'abeille dans les fleurs va butinant son miel,  
Et l'alouette monte en chantant vers le ciel;  
Dans le creux du vallon, la rivière jaseuse  
Coule, tantôt rapide et tantôt paresseuse;  
Et dans ce paysage, éclatant de gaieté,  
Passe un simple convoi longuement escorté :  
Celui de George Sand dans la mort endormie...

La nature a songé qu'elle était ton amie,  
O poète, et t'a fait cortège à sa façon !  
L'alouette qui monte en disant sa chanson,  
C'est ton âme, envolée au ciel dans un nuage;

L'abeille, n'est-ce pas aussi la noble image  
Du labeur que ta mort aura seul terminé?  
Et l'arbre, devant toi doucement incliné  
Sous une brise, sœur des brises d'Ionie,  
N'est autre qu'un salut suprême à ton génie!

Je n'aurais pas compris qu'il en fût autrement :  
Le printemps te devait cet hommage charmant.  
Quelques-uns, je le sais, ont blâmé ta doctrine;  
Mais le génie humain est d'essence divine  
Qui, même en ses erreurs, mérite un tel salut.  
C'est pourquoi la nature éternelle voulut  
Célébrer à son tour son peintre et son poète .  
Pour ta tombe elle garde une parure prête,  
Où le lilas touffu, le muguet clairsemé,  
La violette, ainsi qu'un manteau parfumé,  
Embaumeront toujours la pierre qui te nomme,  
O femme! ô cher poète! ô penseur! — ô grand homme!

Chailly, 7 juin 1876.

## XII

### LE PREMIER DIAMANT

*A Armand Silvestre.*

Quand Ève, la première mère,  
Vit Abel, son fils préféré,  
Couché près d'elle sur la terre,  
Livide et le flanc déchiré,

Prise d'un désespoir sans borne,  
Sa douleur attesta les cieux,  
Qui, devant son angoisse morne,  
Mirent des larmes dans ses yeux.

Mais ces larmes silencieuses  
Ne coulèrent pas vainement,  
Car de ces gouttes précieuses  
Dieu fit le premier diamant.

Et c'est pourquoi, dans la nature,  
Le diamant peut seul user  
Même la pierre la plus dure,  
Qu'on s'efforce en vain de briser;

De même, il est des cœurs de pierre,  
Insensibles comme un rocher,  
Et que les larmes d'une mère  
Parviennent seules à toucher!

Août 1876.

## XIII

### RENOUVEAU

Il fait bien froid, la neige tombe;  
Les arbres ont le cœur glacé;  
Le sol est blanc comme une tombe  
Où nul mot d'adieu n'est tracé.

On dirait que sous la froidure  
Rien ne vivra plus désormais.  
Le ciel assombrit la nature,  
Qui semble morte pour jamais.

Mais que vienne avril qui rayonne,  
Tout renaît avec le printemps  
Dans la nature, qui s'étonne  
D'avoir sommeillé si longtemps.

De même est le cœur de la femme :  
Elle souffre, elle veut mourir ;  
La neige tombe dans son âme,  
L'hiver d'amour la fait souffrir.

Comme se calme sa torture  
Dès que luit le premier beau jour !  
Au printemps renaît la nature,  
La femme renaît à l'amour ;

Car il faut leur donner sans cesse,  
Pour avoir un destin pareil,  
A l'une un rayon de tendresse,  
A l'autre un rayon de soleil !

Janvier 1876.

## XIV

### RÉPONSE A RICHARD WAGNER

Les Français... nation de singes et de tigres.

RICHARD WAGNER.

Lorsque, brisés par la défaite,  
Les Français inclinaient la tête  
Devant leurs sillons envahis;  
Quand nos soldats, pensifs et sombres,  
Voulaient frayer, dans les décombres,  
La voie au salut du pays;

Quand la neige, à travers les plaines,  
Couvrait nos terres toujours pleines  
De héros morts en combattant;



Quand Paris, ville du génie,  
Se tordait dans son agonie,  
Mais sans se plaindre un seul instant;

Quand les mères, ces délaissées,  
Versaient les larmes amassées  
Par l'angoisse de leurs douleurs;  
Quand déjà l'Europe, alarmée  
Que l'on pût vaincre notre armée,  
Se taisait devant nos malheurs;

Quand tous enfin faisaient silence,  
Ignorant encor si la France  
N'allait pas descendre au cercueil,  
-- Toi seul nous jetas au visage  
L'injure où revivait la rage  
Que dix ans couva ton orgueil!

Que ton œuvre soit faible ou forte,  
Applaudie ou non, peu m'importe :  
J'entends la mettre de côté.  
Je ne sais qu'une seule chose :  
Elle n'est pas si grandiose  
Qu'elle efface ta lâcheté!

Dans la chambre où l'homme agonise,  
Quand déjà la vie indécise  
Lutte contre la mort qui vient,  
Tous se taisent, et c'est à peine  
Si, prise de pitié, la haine  
Reste insensible et se souvient...

Eh bien! toi, tu te mis à rire,  
Et l'on vit ton grossier délire  
De loin injurier la mort.  
Aujourd'hui tu crois qu'on oublie?  
Nous n'oublirons pas ta folie,  
Quel que puisse être ton remord!

Pourtant, j'aurais tû ma colère,  
Estimant qu'on pouvait te faire  
L'aumône d'un dernier succès,  
Si je n'avais vu, — chose étrange! —  
Des Français chanter ta louange,  
A toi, l'insulteur des Français!

J'ai dit. Et mon cri de poète  
Ira t'atteindre dans ta fête,  
Comme un écho du grand Paris...

Car de si peu qu'il se souviene,  
Sache bien que pour toi sa haine  
N'est rien auprès de son mépris!

20 août 1876.

## XV

### EN REGARDANT PAUL

#### I

Quand je vois mon fils triste et grave,  
La rêverie en son œil bleu,  
Je me demande ce que grave  
En son cerveau la main de Dieu.

Pendant les studieuses veilles,  
Qui sait les songes de l'enfant,  
Quand son esprit s'en va, rêvant  
A l'avenir plein de merveilles?

L'un voit passer devant ses yeux  
Tous les bataillons d'une armée,  
Derrière un drapeau glorieux  
Qui frissonne dans la fumée!

L'autre, au regard doux et profond,  
Cause tout bas avec Shakespeare,  
Et c'est Hamlet qui lui répond  
De son mystérieux sourire...

Que te garde le ciel jaloux?  
Quelle sera ta destinée?  
Où t'en iras-tu loin de nous,  
Mon fils, dans ta vingtième année?

Seras-tu voyageur? Trop tard!  
Quel est le monde qu'on ignore?  
Quand viendrait l'heure du départ,  
Qu'irais-tu découvrir encore?

L'homme a fait sa route partout,  
Partout il a laissé sa marque :  
N'a-t-il pas franchi d'un seul coup  
L'immense mer sur une barque?

N'a-t-il pas de son pied hardi  
Gravi les pics inaccessibles?  
N'a-t-il pas, du nord au midi,  
Vaincu les choses invincibles?

Seras-tu tribun? A ta voix  
Verras-tu la foule assemblée,  
Quand tu viendras, dans la mêlée,  
Défendre le peuple et ses droits?

Tiendras-tu ce pinceau d'un maître,  
Qui fait un artiste immortel?  
Pourquoi Dieu ne ferait-il naître  
Pour nous un autre Raphaël?

## II

Je l'ignore, et ne peux rien faire  
Pour cet immuable avenir.  
Mais c'est le devoir de ton père  
De t'enseigner le souvenir.

Que tu sois voyageur, poète,  
Peintre, marin, prêtre ou tribun,  
Que tu doives marcher en tête,  
Ou bien obéir à quelqu'un;

Que tu sois heureux en ce monde,  
Ou dans le malheur prisonnier;  
Que ta moisson reste inféconde,  
Ou qu'elle emplisse ton grenier;

Quel que soit le chef qui commande,  
Républicain ou fils de roi,  
Pour que ta force soit plus grande,  
Souviens-toi, mon fils, souviens-toi!

Souviens-toi des anniversaires  
Où nous pleurons nos morts sacrés !  
Ce sont des douleurs nécessaires  
Qu'à votre tour vous souffrirez.

Souviens-toi de Metz, cette vierge  
Qu'on vendit pieds et poings liés ;  
De ton pays pris pour auberge  
Par les Allemands alliés !

Je ne veux pas que tu l'oublies,  
Cette parole, quand demain  
Tu liras partout les folies  
Des apôtres du genre humain !

Ton seul genre humain, c'est la France !  
Qu'elle te soit le monde entier :  
C'est ta mère, et dans la souffrance  
Elle courbe son front altier !

La meilleure carrière est celle  
Où tu la serviras le mieux :  
Vis pour elle, grandis pour elle,  
Ainsi que firent tes aïeux !



Et quand un jour, vainqueurs sublimes,  
Secouant le sort endormi,  
Vous irez aux cités victimes,  
Pleurant sur le sol ennemi,

Tu seras soldat de la France!  
Ce sont là des jours bien vécus!...  
Enfants, vous êtes l'espérance  
De vos pères qu'on a vaincus!

Arcachon, septembre 1876.

## XVI

### A QUELQUES-UNS

... Quoi! vous venez déjà profaner cette tombe?  
Le lendemain du jour où cet homme succombe,  
L'injure arrive, avec son cortège infamant!  
Faut-il croire, devant un tel déchaînement,  
Que la tombe où tu dors, ô créature humaine,  
Avant même les fleurs fait pousser de la haine?

Juillet 1877



## XVII

### LE PAPILLON

Quand, las de sa course éternelle,  
Le papillon s'est endormi,  
L'enfant croit, en prenant son aile,  
Captiver ce bel ennemi;

Mais las! le papillon se lève,  
Et l'enfant chagrin s'aperçoit  
Qu'il ne lui reste, de son rêve,  
Que de la poussière à son doigt.

C'est bien la ressemblante image  
De l'homme créé pour souffrir :  
Il a pour papillon volage  
Le bonheur qu'il veut conquérir;

Il y touche ;... sa joie est brève,  
Et, vaincu par le sort moqueur,  
L'homme ne garde de son rêve  
Que la poussière du bonheur !

Septembre 1877.

## XVIII

### PORTRAIT DE VILLE

*Au poète Émile Pouillon.*

Montauban : vieille ville avec de larges rues.  
On n'y retrouve point les haines disparues :  
Le catholique y frôle en paix le huguenot.  
Comme on voit des flots verts émerger un îlot,  
J'ai vu surgir, du fond des muettes vallées,  
La masse des maisons gaîment bariolées  
De tes mille couleurs, ô magique arc-en-ciel !  
Près de l'hôtel de ville à l'aspect solennel,  
Une villa coquette avec l'allure ancienne,  
Ayant ses murs étroits peints en terre de Sienne,  
Et ses volets d'un vert éclatant et criard.  
Là, sous l'immense pont jeté comme au hasard,  
Le Tarn, qui lisse en paix sa longue barbe jaune ;  
Au milieu, l'île mince et feuillue, où le faune

Aurait aimé le soir à prendre ses ébats ;  
Puis, plus loin, dans le fond du coteau, tout en bas,  
Un fouillis de maisons par le soleil dorées,  
Presque l'une sur l'autre, et comme enchevêtrées  
Pour marier leurs tons d'opale et de rubis ;  
Sur le *Cours*, des troupeaux qui passent, des brebis,  
Des vaches, des chevaux, des bœufs. Chaque semaine  
Arrive le *pagès*, que le marché ramène,  
Poussant sa carriole avec un air joyeux.  
Ici, la place des Arcades, où les yeux  
Croient découvrir soudain une cité moresque.  
L'esprit ne peut rêver rien de plus pittoresque  
Que ces doubles arceaux en ogive, cachant  
Entre leurs piliers gris l'échoppe d'un marchand,  
Ou l'établi d'un pitre ayant pour patrimoine  
Un tableau retraçant l'exploit de Papavoine !  
Encore quelques pas, nous sommes au faubourg.  
C'est dimanche ; le ciel est bleu ; le soleil lourd  
Plaque sur les pavés son ombre violette ;  
Vêpres sonnent ; je rentre et je prends ma palette,  
Pour broyer les couleurs dont mon pinceau hardi  
Tentera ton portrait, ô ville du Midi !

Montauban, 15 juin 1878.

## XIX

### LE VAISSEAU

C'est un vaisseau battu par l'orage implacable.  
Les ancres de salut se brisent sur leur câble,  
Le grand mât écrasé se couche sur le pont.  
Le capitaine appelle, et nul ne lui répond :  
Le fracas du tonnerre étouffe ses paroles ;  
Et, dans le désespoir de leurs angoisses folles,  
Les matelots errants ne voient de tous côtés  
Que la mer et le ciel, ces deux immensités !  
Tout à coup, au milieu du déchirement sombre  
D'un éclair, qui flamboie en ensanglantant l'ombre,  
Le capitaine, au loin, voit le port qui l'attend.  
« Terre ! terre ! » dit-il. Et ce cri qu'on entend  
Ranime l'espérance et le besoin de vivre.  
Le pilote a compris quel chemin il faut suivre,



Il court au gouvernail, naguère abandonné,  
Et chaque matelot, calme, discipliné,  
Muet, contemple l'homme auquel le ciel confie  
Le labeur effrayant qui peut sauver sa vie.  
Mais soudain une vague écrasante s'abat;  
On n'entend que les cris du terrible combat  
Que livrent à la mort les hommes qu'elle entraîne;  
Et quand le flot vainqueur, roulant sa proie humaine,  
Redescend lentement à l'abîme affamé,  
Le pilote est de ceux sur qui tout s'est fermé.  
C'est la fin. Le vaisseau, que nulle main ne guide,  
Tel qu'un cheval fougueux qui ne sent plus la bride,  
S'emporte, et devant lui court par bonds effarés.  
On dirait qu'il a peur des cris désespérés  
Des matelots, devant la mer qui veut sa dîme;  
Puis il touche aux rochers, tourbillonne et s'abîme.

Ainsi vont à la mort, leur éternel enjeu,  
Les vaisseaux sans pilote et les peuples sans Dieu!

## XX

### LA CHANSON DU FER

Le Fer est posé sur l'enclume,  
Et, prêt au labeur journalier,  
Déjà le forgeron allume  
Le feu rouge de l'atelier;  
Puis, joyeux, l'ouvrier commence  
La chanson qu'il dit en cadence,  
Au bruit du marteau régulier :

« — O Fer! tu possèdes une âme,  
Car j'entends souvent ton sanglot!  
Quand tu sortiras de la flamme,  
Ici-bas, quel sera ton lot?... »  
— Forgeron! que ma voix réponde!  
Tu forges le malheur du monde...  
La guerre éclatera bientôt.

« — O Fer! une moisson parue  
D'un pays solde la rançon :  
Te mettra-t-on à la charrue  
Comme soc ou comme étançon?... »  
— Forgeron! l'erreur est vulgaire.  
Tu forges la faux de la guerre,  
Qui détruira toute moisson.

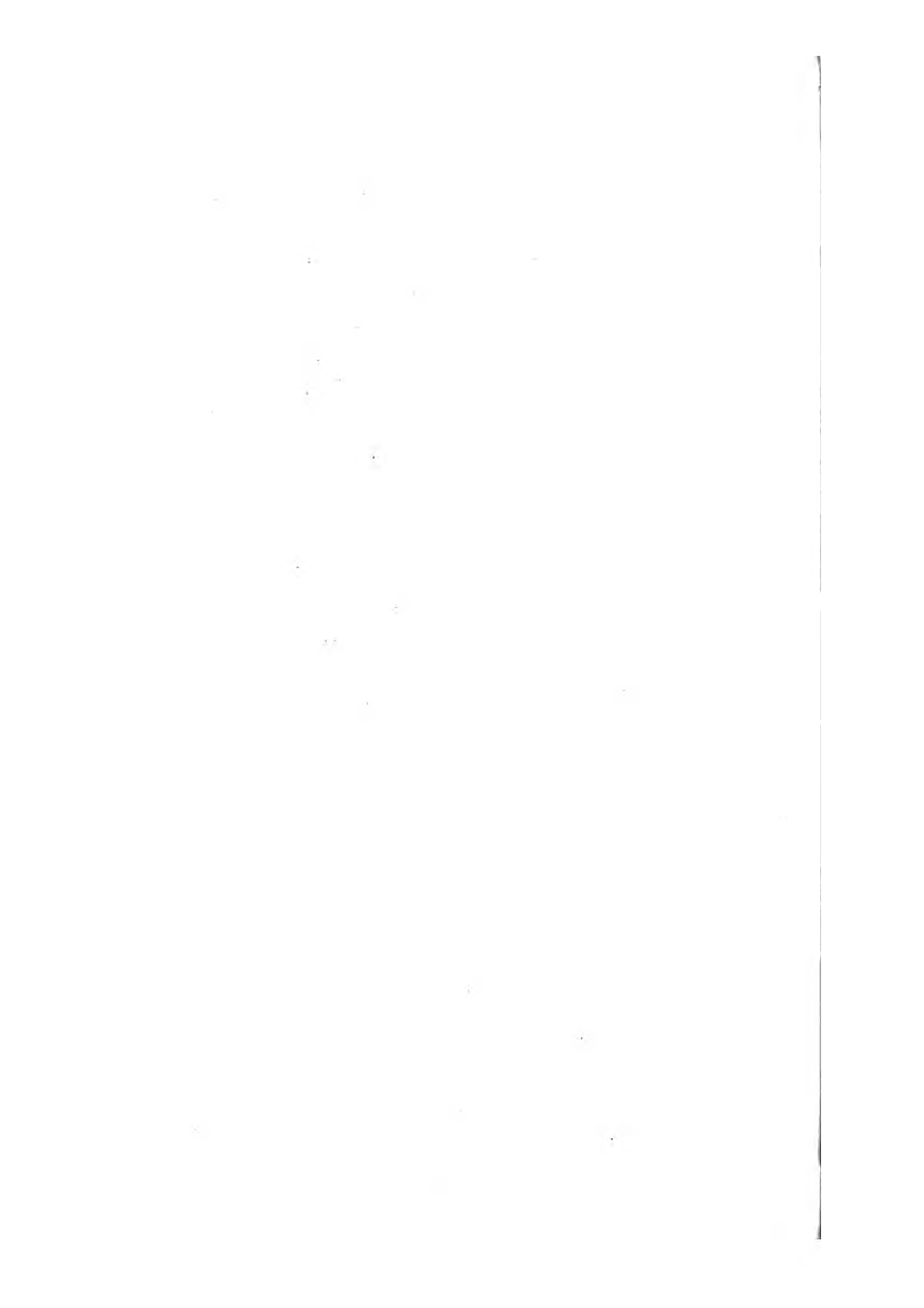
« — O Fer! seras-tu la croix sainte,  
Où Dieu saigne éternellement,  
Que les mères, folles de crainte,  
N'implorent jamais vainement? »  
— Forgeron! pourquoi ces chimères?  
Tu forges les larmes des mères  
Qui prîront le ciel inclément.

« — O Fer! sois clocher de village!  
Le temps est clair, l'air embaumé...  
Tu chanteras dans un nuage  
Le doux retour du mois de mai! »  
— Forgeron! l'Europe frissonne!  
Tu forges le battant qui sonne  
Le long tocsin de l'opprimé.

« — O Fer! tu serviras sans doute  
Au savant qui trace un chemin,  
Pour faire une nouvelle route  
Ouvrte à tout le genre humain!... »  
— Forgeron! le hasard est maître.  
Tu forges un boulet, peut-être,  
Qui târa ce savant demain.

« — O Fer! dans sa bonté profonde,  
Dieu te garde un destin plus beau :  
Au nouveau-né qui vient au monde  
Tu pourras servir de berceau!... »  
— Forgeron! la bataille est proche;  
Hélas! tu forges la pioche  
Qui creusera plus d'un tombeau !

18 avril 1888.



## XXI

### LA MÈRE ET LA FILLE

*Chanson du Quercy.*

#### I

La mère et la fille,  
Faisant la moisson,  
Pécaïré!  
Dessous leur faucille  
Trouvent un garçon!

#### II

« Ça! prétend la mère,  
Il est à nous deux,  
Pécaïré!  
— Nenni, non, ma chère,  
Entier je le veux!

## III

— J'irai jusqu'à Rome,  
Chez un juge sûr,  
Pécaïré!  
Qu'il dise à qui l'homme,  
A qui le blé mûr! »

## IV

On donna l'affaire  
A deux avocats,  
Pécaïré!  
Eut le blé la mère,  
La fille eut le gas.

## V

« Juge sans cervelle,  
Maudit jugement,  
Pécaïré!  
Que fera la belle  
D'un nouvel amant? »

VI

« Beauté qui s'éveille  
En aura toujours,  
Pécaïré!  
Pour moi, qui suis vieille,  
Adieu les amours! »

Bruniquel, 7 juin 1878.





XXII

A JULES SANDEAU



*Après la mort de son fils.*

Ainsi, trente ans de pure gloire,  
Qui protégeront ta mémoire  
Contre l'assaut du temps vainqueur,  
N'ont pu de même te défendre  
Contre la mort qui venait prendre  
La meilleure part de ton cœur?

Que dirai-je, pauvre poète?  
Tu pleures, tu courbes la tête,  
Brisé par l'effroyable deuil...  
Ta douleur devenait la mienne,  
Quand je t'ai vu, l'autre semaine,  
Chancelant près de ce cercueil!

Quoi! forts de leur grandeur passée,  
Tes livres, fils de ta pensée,  
Vivent et jamais ne mourront;  
Mais ton enfant, — quelle ironie! —  
Moins vivace que ton génie,  
Meurt la jeunesse sur le front!

Pourtant ton œuvre est sans souillure,  
Et jamais une page impure  
Ne mérita ce châtement.  
Veux-tu savoir quel est ton crime,  
Pourquoi tu deviens la victime  
Du sort qui frappe aveuglément?

Apprends-le donc... J'ai la croyance  
Que Dieu choisit pour la souffrance  
Ceux qu'il choisit pour le talent,  
Comme s'il voulait faire en sorte  
Que l'épreuve que l'on supporte  
Haussât le cœur en le brûlant!

De même que la foudre injuste,  
Pardonnant toujours à l'arbuste,  
N'épargne le chêne jamais;

De même que l'énorme trombe,  
Quand il lui faut une hécatombe,  
Ne ravage que les sommets,

En voyant ton front qui dépasse,  
L'âpre destin, que rien ne lasse,  
Voulut t'écraser sous sa loi ;  
Et, cherchant ce qu'il pouvait faire,  
Il comprit que c'était le père  
Qu'il atteindrait le mieux en toi.

Tu l'adorais tant, ce jeune homme !  
Et comme il t'admirait ! et comme  
L'un de l'autre vous étiez fiers !  
Lui de ton œuvre glorieuse,  
Toi de la course audacieuse  
Qu'il faisait par delà les mers !

« Mon fils, l'officier de marine !... »  
Tu le disais, et ta poitrine  
Se gonflait de joie et d'orgueil...  
Las ! que reste-t-il à cette heure ?  
Il reste une mère qui pleure,  
Une tombe — et le père en deuil !

Ah! n'attends pas que je te dise,  
Devant le sanglot qui te brise,  
Un seul mot pour te consoler;  
Mais pense à Dieu, le Dieu qui t'aime,  
Car il te bénit alors même  
Que sa main semble t'accabler.

Incline-toi sous la tempête :  
Dans la souffrance, le poète  
Ne se console qu'à prier.  
Telle est la volonté divine...  
Toujours les couronnes d'épine  
Près des couronnes de laurier!

Mars 1877.

## XXIII

### BALLADE

Le roi Loys, seigneur de France,  
Dit à sa fille, qui pleurait :  
« — Berthe, quelle est donc la souffrance  
Qui vous fait gémir en secret?...  
— J'aime Albéric le capitaine;  
J'ai sa foi, comme il a la mienne...  
— Ma fille il faut changer d'amour,  
Ou vous entrez dans la tour. »

Elle entra dans la tour sur l'heure  
Plutôt que de trahir sa foi.  
« Mon bon Dieu! faites que je meure,  
Songeait Berthe, ou touchez le roi! »  
Elle souffrait, toujours fidèle,

Las! et se disait que, loin d'elle,  
Albéric regardait la tour  
En versant des larmes d'amour.

Elle y resta longues années,  
Sans vouloir entendre raison.  
Oh! les bien pénibles journées  
Qu'elle vécut dans sa prison!  
Elle était seule, la pauvrete,  
Et n'avait jamais d'autre fête,  
Pour se consoler de la tour,  
Que de penser à son amour!

Elle voyait, toujours captive,  
De jeunes couples enlacés,  
Et les suivait encor, pensive,  
Quand ils étaient déjà passés.  
Souvent une chanson lointaine,  
Joyeuse, arrivait de la plaine  
Et parvenait jusqu'à la tour...  
Chanson où l'on parlait d'amour!

Le temps fuyait, fuyait, bien sombre.  
Seule dans son cachot étroit,

Berthe endurait des maux sans nombre,  
Souffrant de la faim et du froid.  
Son beau visage était tout pâle  
Lorsque la bise glaciale,  
En soufflant à travers la tour,  
Gelait la martyre d'amour !

Enfin, un soir, le roi son père  
La fit paraître devant lui :  
« — Sans doute vous serez moins fière,  
Ma fille Berthe, ce jourd'hui...  
Oubliez votre capitaine,  
Et dès demain je vous fais reine...  
— J'aime mieux rentrer dans la tour,  
Monsieur, que de changer d'amour ! »

Château du Léry, septembre 1876.





## XXIV

### LE LABOUREUR

C'est par un chaud matin de printemps. La nature,  
Joyeuse, a revêtu son manteau de verdure.  
Tout resplendit. Au loin, à l'horizon changeant,  
Le chemin se déroule en un long fil d'argent.  
Quelles gaîtés avril cache dans la campagne!  
Sur un buisson en fleur la fauvette accompagne  
De sa chanson le bruit frais du ruisseau qui fuit;  
La goutte de rosée au grand soleil reluit,  
Et c'est comme une perle à la pointe des branches;  
Plus loin, dans un filet tressé de mailles blanches,  
Que les fils de la vierge étendent sous le bois,  
Se débat follement une mouche aux abois,  
Pendant qu'un lièvre roux, très épouvanté, rôde,  
L'oreille droite, au fond du taillis d'émeraude.

Pourtant le laboureur trace son dur sillon.  
Que lui fait le soleil et son joyeux rayon ?  
Que lui fait la nature et son cadre splendide ?  
Il prépare, tirant son cheval par la bride,  
Le blé noir que cent fois lui rendra la moisson.  
Ah ! certe, il aimerait écouter la chanson  
De la fauvette, ou bien la douce jaserie  
Du ruisseau ; son regard à travers la prairie  
Se plairait à jouir du radieux matin.  
Mais sa tâche l'attend ! Qu'importe le satin  
De la mousse, pour lui, l'esclave volontaire ?  
Il se dit, en creusant le sillon dans la terre :

« Tout à l'heure j'aurai terminé mon travail :  
Quand mes jeunes chevaux, fumant jusqu'au poitrail,  
Seront las, je viendrai, pour retrouver haleine,  
Jouir de ce tableau merveilleux de la plaine... »

Le laboureur travaille encore ; le soir vient,  
Le sillon est creusé : joyeux, il se souvient  
Et regarde... La nuit s'est partout épandue ;  
La chanson de l'oiseau qu'il avait entendue  
A cessé ; le ruisseau jase seul en courant ;  
Le bois sombre a perdu son reflet transparent,

La campagne a vêtu son linceul d'ombre épaisse,  
Et l'horizon noirci dans le brouillard s'abaisse :  
Le paysan, courbé sous son âpre devoir,  
A peiné tout le jour sans qu'il ait pu rien voir !

Ainsi pour l'homme, ainsi pour l'existence humaine.  
Dix ans, trente ans, on porte une pesante chaîne ;  
On se dit : « Je pourrai jouir de tout demain. »  
Et courageusement on poursuit son chemin...  
Mais, lorsque l'on pourrait réaliser son rêve,  
L'inévitable mort paraît, qui nous enlève,  
Et l'homme s'aperçoit, quand le soir est venu,  
Qu'il a vécu longtemps sans avoir rien connu !

Mai 1877.



## XXV

### COUCHER DE SOLEIL

Je m'étends dans un flot jaunissant d'herbe épaisse,  
Et je regarde :

L'air est doux, le soleil baisse,  
Drapant d'un manteau d'or l'horizon alangui;  
Devant moi, la forêt de chênes où le gui  
Enlace allégrement ses anneaux verts aux branches;  
Dans l'air volent des brins soyeux de plumes blanches :  
C'est que la tourterelle a regagné son nid.  
Dans le champ, le travail du laboureur finit;  
Il reprend doucement le chemin de la ferme,  
Suivi d'un bœuf rêveur, au flanc solide et ferme,  
Dont le regard luisant a l'air de réfléchir.  
La brise, qui se met brusquement à fraîchir,  
Baise en passant les blés qui se pâment pour elle.

Dans un nid, deux bouvreuils se font une querelle.  
Sur l'étang, où le ciel reflétait sa blancheur,  
L'eau s'est ridée au vol d'un bleu martin-pêcheur.  
Le temps fuit; le soleil baisse encore, et recule :  
Dans un grand clair-obscur s'épand le crépuscule;  
Je vois tout confondu, le champ et la forêt;  
L'horizon rétréci s'efface et disparaît;  
La sauterelle chante, en un sillon blottie;  
Mon ami le grillon se met de la partie,  
Et leurs cris alternés ont un accent plaintif.  
C'est alors que d'en haut tombe un rayon craintif :  
La lune, tout d'abord effarée et timide,  
Couchée à demi nue en sa vapeur humide  
Sur le lit que lui fait l'immense firmament.  
Le soleil est pour elle un si jaloux amant,  
Qu'avant son long sommeil elle n'ose paraître;  
Et, comme une sultane en l'absence du maître,  
Qui dévêt sa tunique et son collier d'émail  
Pour montrer son corps blanc aux filles du sérail,  
La lune, défaisant lentement tous ses voiles,  
Se livre frissonnante aux baisers des étoiles!

Capdeville, 5 juin 1878.

## XXVI

### SAUVETEURS DE FRANCE!

A l'heure où Paris joyeux chante,  
Lorsque dans la cité géante  
Les lueurs de la nuit naîtront,  
— Ainsi qu'une femme parée,  
S'habillant pour une soirée,  
Met des diamants à son front; —

A l'heure, en ivresse féconde,  
Où tous les heureux de ce monde  
Se jettent en pleine gaîté,  
Combien là-bas, loin de ces joies,  
O grand Paris! où tu te noies,  
Souffrent leur dure adversité!



Chaque jour tu te passionnes  
Pour des héros à qui tu donnes  
Une heure de célébrité,  
Et tu ne penses pas aux autres,  
A ceux qui se font les apôtres  
De l'immortelle Charité!

Le ciel est sombre et sans étoiles;  
La nuit enveloppe de voiles  
La mer qui roule ses flots sourds.  
Où vont ces gens dans la tempête,  
Pendant que commence ta fête,  
O grand Paris, de tous les jours?

Alerte, le canot s'élance!  
Secoués sur l'abîme immense,  
Des hommes vont bientôt mourir :  
Et, méprisant le flot qui gronde,  
Des héros dans la nuit profonde  
A la même mort vont s'offrir!

L'ouragan redouble de rage,  
Et le canot de sauvetage  
Disparaît presque sous les flots.

Ceux qui regardent de la côte  
Confondent, tant la vague est haute,  
Le gouffre avec les matelots.

Ils vont sombrer : la mer se creuse,  
Et dans sa profondeur affreuse  
Semble prête à les engloutir....  
Puis soudain, comme dans un rêve,  
Le canot hardi se relève  
Au moment de s'anéantir.

En avant! le devoir les presse!  
Aux flancs du navire en détresse  
Ils vont jeter leurs crocs de fer...  
Un cri retentit dans l'espace....  
Qu'est-ce donc? C'est la mort qui passe,  
En hurlant : « Un homme à la mer ! »

Un homme à la mer! c'est-à-dire  
Cet épouvantable martyr  
De succomber sans un adieu,  
Et d'être, à son heure suprême,  
Éloigné de ceux que l'on aime,  
Sans pouvoir même prier Dieu!

Personne près de soi, personne  
Qui vous embrasse et qui vous donne  
Le baiser de l'éternité !  
On disparaît dans le silence,  
Et, quand au Ciel l'âme s'élance,  
Rien que l'ombre — et l'immensité !

Ceux qui survivent font leur œuvre ;  
Le chef commande la manœuvre,  
Calme, tranquille, le front haut.  
Il faut combattre sans relâche,  
Car ils n'en ont pas moins leur tâche,  
Pour un bras qui leur fait défaut !

Qu'importe à ces gens la tempête ?  
Ils ne courbent jamais la tête  
Devant cette mort sans secours.  
Le poste est là : qui fuit, déserte,  
Et la mer est toujours ouverte,  
Prête à se refermer toujours !

Est-il donc une récompense  
Qu'on leur réserve et qui compense  
Ce devoir fait si noblement ?

Non! Pour un dont le nom surnage,  
Combien n'ont pas même une page  
Qui rappelle leur dévouement!

Alors, d'où vient tant d'héroïsme?  
Quand, hélas! le froid égoïsme  
Dans tous les cœurs est le plus fort,  
Pourquoi, par les temps où nous sommes,  
Voyez-vous ainsi tous ces hommes  
Être si grands devant la mort?

C'est que leur cœur fier et robuste  
A gardé la croyance auguste  
Qui grandit l'homme à son niveau.  
La religion, qu'on outrage,  
Donne seule tant de courage  
Et fait mépriser le tombeau.

L'époque où nous vivons est sombre.  
Malheur aux nations où sombre  
La foi superbe des aïeux!  
Malheur aux peuples où l'athée  
Dresse sa tête révoltée  
Pour lancer l'anathème aux cieux!

Malheur aux cités où l'Église  
Voit ses autels sacrés que brise  
L'insulteur que mon vers maudit!  
C'est la foi qui fait l'âme forte :  
Tout s'écroule quand elle est morte,  
Tout monte quand elle grandit!

Tels sont les hommes que je chante!  
La croyance en eux est vivante,  
Dont quelques-uns se font un jeu...  
Et, si vous les trouvez sublimes,  
Toujours héros, souvent victimes,  
C'est qu'ils espèrent tous en Dieu!

Mai 1877.

## XXVII

### SOUVENIR

*A mon cher Émile de La Grange.*

M'y voici revenu, dans ta chère retraite!  
Mes meilleurs souvenirs d'enfant et de poète  
Sont là, dans ce château rempli de mon passé.  
De ces jours d'autrefois pas un n'est effacé,  
Et je peux retrouver chaque chose à sa place.  
Voici bien le jardin, voici bien la terrasse  
Où nous avons parlé d'avenir si souvent,  
Les mêmes peupliers sont courbés par le vent,  
Comme jadis le bois aux épaisses feuillées,  
Plein des âcres senteurs de ses feuilles mouillées,  
Lance à travers les airs, du fond de ses berceaux,  
Les mêmes cris perçants de son peuple d'oiseaux;  
Là-bas, la Loire, ainsi qu'une nappe argentée,  
Si fière que Malherbe et Ronsard l'aient chantée,

Coulant les mêmes eaux que dore le matin...  
Chaque chose a gardé le calme du destin!...

C'est pourquoi tout sourit en me voyant paraître.  
Qui sait? la pierre même a son âme peut-être,  
Car pour moi dans chacune il gît un souvenir.  
Toujours se rappeler, c'est ne jamais finir...  
Je me rappelle tout aussi. L'œuvre chérie  
Où j'ai voulu grandir l'âme de ma patrie,  
C'est là que j'en rêvai les pages, l'œil en feu!  
— Se peut-il que ce soit déjà si loin, grand Dieu? —  
Je t'entends me donner, avec ton sens si ferme,  
Le conseil pénétrant qui de l'idée en germe  
Fait un livre élevé, robuste et généreux.  
Tiens, nous étions là-bas, sous ce grand arbre ombreux,  
Quand nous avons reçu la nouvelle impossible  
Que l'on avait vaincu notre France invincible!  
Ce sont les chers amis de mes temps d'autrefois,  
Ces oiseaux, ces prés verts, ces taillis et ces bois!  
Je retrouve partout une pensée ancienne.  
De même qu'en un gland Dieu contient tout un chêne,  
Quinze ans de souvenirs, dont le moindre est sacré,  
Sont tapis à la fois dans ce parc adoré!

Août 1876.

## XXVIII

### CHANSON BRETONNE

*A Madame la comtesse de Lariboisière.*

#### I

Mon ami vient de s'en aller,  
J'en ai le cœur tout en peine.  
Vint un gars, sous le grand chêne,  
Qui voulut me consoler;  
Mais je lui dis : « Celui que j'aime,  
Ce n'est pas toi !  
Hélas ! il est bien loin de moi,  
Celui que j'aime !...  
Je ne peux pas me consoler...  
Mon ami vient de s'en aller !



## II

Vint un seigneur pour m'emmener :  
Il comptait me faire dame,  
Et voulait, avec son âme,  
Des bijoux d'or me donner ;  
Mais je lui dis : « Seule veux être,  
Et pour toujours !  
Puisque sont mortes mes amours,  
Seule veux être!...  
Pourquoi vouloir me consoler ?  
Mon ami vient de s'en aller ! »

## III

Enfin vint madame la Mort :  
Elle n'eut rien à me dire ;  
Mais elle avait ce sourire  
Qui séduit l'homme et l'endort ;  
Et je lui dis : « O Mort tant belle,  
Ouvre les bras !  
Vers mon ami tu partiras,

O Mort tant belle!  
Car avec toi doit s'en aller  
Qui ne peut pas se consoler!... »

Montauban, 2 juin 1878.



## XXIX

H. R.

Le vingt janvier, — je me rappelle, —  
Quand on nous dit : « Regnault est mort ! »  
Seul peut-être, à cette nouvelle,  
J'enviai son malheureux sort.

Nous étions à la fin du siège :  
Tout espoir avait succombé...  
Oui, j'enviai ce lit de neige  
Où le soldat était tombé !

Dans l'église de noir tendue  
Tous avaient désiré venir  
Pleurer l'espérance perdue  
De ce maître de l'avenir.

Moi, songeur et caché dans l'ombre  
D'un pilier de Saint-Augustin,  
Je prévoyais qu'en ce temps sombre,  
Mourir, c'était l'heureux destin.

« Ah! mon pauvre cher grand artiste,  
Tu n'as pas souffert jusqu'au bout,  
Pensais-je. Le présent est triste,  
Mais au moins la France est debout!

« Reichshoffen, Sedan, les défaites  
De nos régiments écrasés,  
Les ruines qu'elles ont faites  
Sur tous nos triomphes passés;

« Metz vendu, Strasbourg prisonnière,  
L'hiver complice des vainqueurs,  
Ne sont point la douleur dernière  
Qui viendra déchirer nos cœurs!...

« Tu ne verras point, par la ville,  
Errer le front ensanglanté,  
La hideuse guerre civile,  
Sous un masque de liberté;

« Et succomber, l'un après l'autre,  
Le patriotisme et la foi,  
Dieux sans fidèle et sans apôtre,  
Qui bientôt mourront comme toi! »

. . . . .

Loin d'envier ta fin sublime,  
Je devais te plaindre, ô cher mort!  
Douter de la France est un crime!  
Lâche qui tombe au moindre effort!

Je devais comprendre et me dire  
Qu'en mourant tu mourais deux fois.  
Comme tous, j'aurais dû maudire  
Le jour affreux de l'affreux mois.

Français, tu n'as pas vu renaître  
Ton pays qu'on croyait perdu ;  
Artiste, tu n'as pu connaître,  
Tout le lustre qui t'était dû.

Tu n'as pas vu, plus belle encore,  
Ta gloire incessamment grandir,  
Ni poindre la nouvelle aurore  
Qui pour nos fils va resplendir !

Aujourd'hui que ceux de notre âge  
Prieront sur la tombe où tu dors,  
J'ai senti te devoir hommage,  
Car tu m'étais presque un remords;

Et si tu trouves, ô victime,  
Que l'œuvre est peu, venant de moi,  
C'est qu'il fallait être sublime  
Pour faire un chant digne de toi!

Août 1876.

## XXX

### LE GÉNÉRAL GRANT

Sur le fier pavillon qu'un vent des cieux secoue,  
Ah! sois maudit, malheureux qui mêlas  
Aux gouttes de lumière une tache de boue.

VICTOR HUGO, *l'Année terrible.*

Nous oublions trop vite.

Un peuple triomphant

Nous devait tout : c'était à moitié notre enfant...

— O plaines de la verte Amérique! O savanes,  
Forêts vierges que Dieu ferme aux regards profanes,  
Et si larges que l'homme, à qui tout doit céder,  
N'ose pas maintenant encor s'y hasarder!  
Fleuves qui sont des lacs, et lacs immenses comme  
L'Océan! Champs féconds où, sous la main de l'homme,



Ont poussé, tous les ans, plus superbes encor,  
Des gerbes de blés mûrs qui font des gerbes d'or!  
O villes qu'on croirait tout à coup découvertes,  
Et qui sortez du sol comme des moissons vertes!  
Dites tout ce qu'ont fait, au temps de Rochambeau,  
Ceux dont vous recouvrez l'inutile tombeau;  
Dites si votre gloire et si votre puissance,  
Si les mers vous prêtant serment d'obéissance,  
Si vos comptoirs semés partout à votre choix,  
Si votre or, vos trafics, vos légions, vos lois,  
N'ont pas eu pour engrais, à l'heure des semailles,  
Les corps de nos soldats tombés dans vos batailles!  
Eh bien! ce peuple fort, riche, heureux et puissant,  
Aurait pu, dédaigneux de sa dette de sang,  
A la France vaincue et roulant de son trône  
Envoyer sa pitié, du moins, comme une aumône!  
Car nous ne demandions ni troupes ni vaisseaux :  
Le Yankee aurait pu, sans rompre les faisceaux  
De ses fusils, aider la France moribonde  
Avec un mot jeté de l'autre bout du monde.  
C'était trop, paraît-il. Le Yankee a fait mieux,  
Et, de l'immensité des vagues et des cieux,  
Nous vîmes un matin échouer au rivage  
L'ignominieux cri de sa haine sauvage!

Or, le chef qu'ils avaient alors est parmi nous.  
Et nous lui faisons fête! et nous recevons tous,  
Le sourire à la lèvre et les deux mains tendues,  
Celui-là qui, voyant nos provinces perdues,  
Nos champs semés de morts en guise de moisson,  
Et nos fières cités qu'on mettait à rançon,  
A choisi cet instant, — honte que rien n'efface! —  
Pour venir nous cracher froidement à la face!

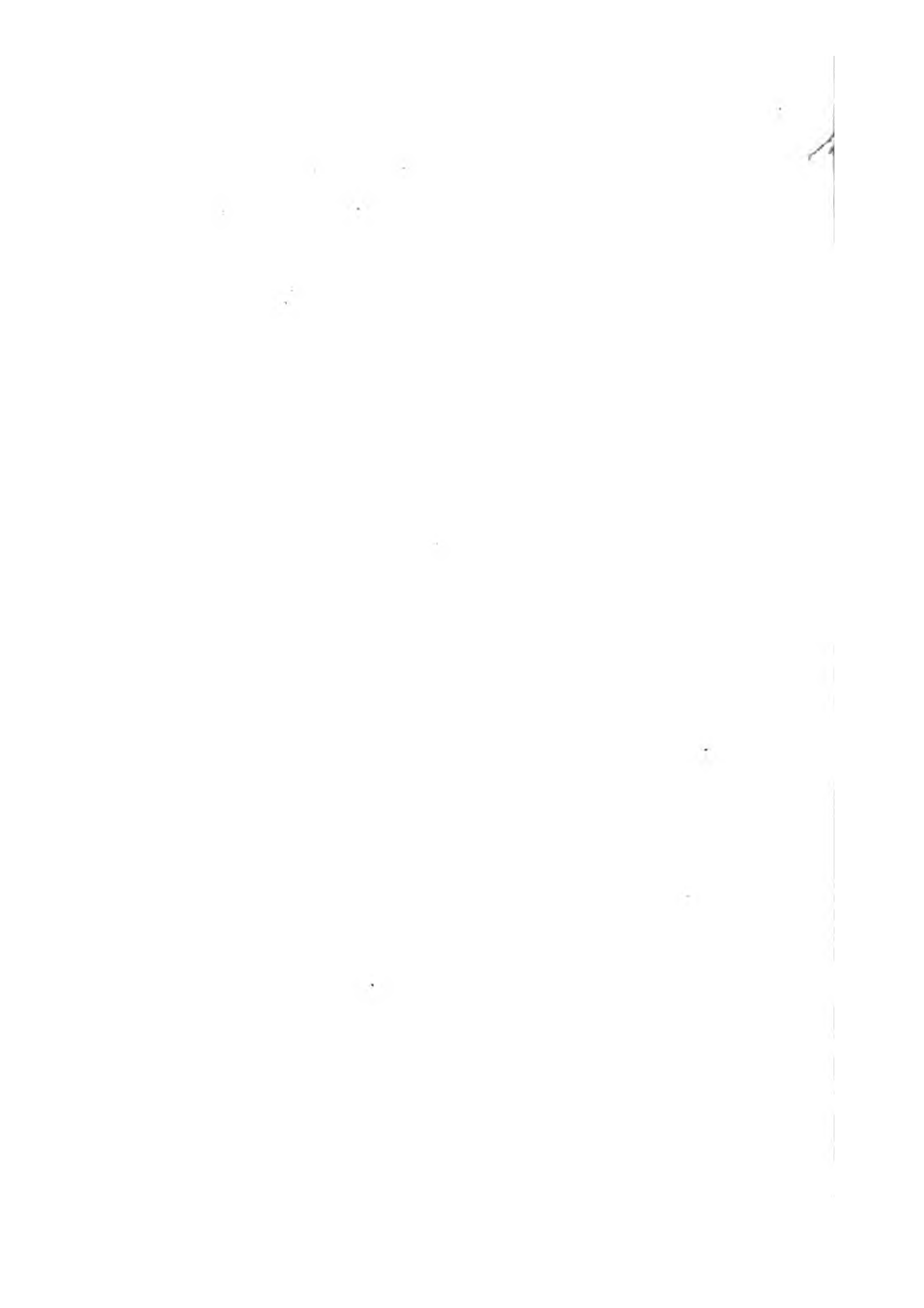
Avez-vous donc voulu saluer un héros?  
Vous vous trompez alors... Parmi vingt généraux,  
Monsieur Grant eut la rare et bizarre fortune  
De commander en chef à cette heure opportune  
Où le Sud, écrasé par cinq ans de combats,  
N'avait plus qu'à céder en mettant armes bas.  
C'est d'un hasard pareil que vient sa renommée :  
Ayant un million d'hommes dans son armée,  
Il eut l'honneur très grand de pouvoir battre enfin  
Quinze mille soldats à moitié morts de faim!  
Quant à ce qui s'est fait depuis, nul ne l'ignore,  
Et l'Europe étonnée entend vibrer encore  
Les échos indignés de ces procès honteux.  
Les tribunaux ont vu paraître devant eux,  
En huit ans, des amis, des féaux de cet homme.

Verrès écœura moins le prétoire de Rome.  
Ministres, généraux, juges, ambassadeurs,  
— O déclin effrayant des anciennes grandeurs! —  
Furent saisis volant comme pillards en guerre,  
Et cloués sur les bancs du malfaiteur vulgaire!  
Le Sud était pour eux comme une vache à lait;  
Lorsque l'on n'avait plus d'argent, on en volait;  
Quand on ne pouvait plus, les coffres étant vides,  
Sur les pays vaincus porter des mains avides,  
Ils vendaient la justice ou forgeaient des impôts,  
Prenant à l'un son champ, à l'autre ses troupeaux,  
Et tu dus bien souvent, devant la force injuste,  
O sainte Liberté, voiler ta face auguste!

On aurait pu celer toutes ces choses-là,  
Si jadis, quand le sort vainqueur nous accabla,  
La voyant qui râlait pantelante et meurtrie,  
Monsieur Grant n'avait pas insulté la patrie!  
Comme, après son départ, il pourrait se vanter  
Que Paris tout entier se plût à le fêter,  
Que la France abaissée a perdu la mémoire,  
Qu'il le sache, — ceci, c'est pour nous de l'histoire! —  
Il est un monument des choses du passé  
Qui restera debout et pour toujours dressé!

Bien large est l'Océan séparant les deux mondes :  
Il verserait sur nous toutes ses eaux profondes,  
Submergeant le pays de la Gironde au Rhin,  
Qu'il n'effacerait pas ce souvenir d'airain,  
Qu'il n'empêcherait pas, aussitôt qu'on le nomme,  
La haine des Français d'aller frapper cet homme !

Paris, 12 novembre 1877.



## XXXI

### LA LÉGENDE DE PROMÉTHÉE

Prométhée a fini sa tâche :  
Le ciseau qu'a guidé sa main,  
Sculptant et taillant sans relâche,  
Du marbre a fait un être humain.

L'ouvrier sublime regarde  
Cette statue au corps glacé,  
Et dans son œil ardent il garde  
Le reflet du labeur passé.

Son œuvre est-elle donc finie ?  
Ce marbre froid qu'il a vaincu  
Par un effort de son génie,  
Mourra donc sans avoir vécu ?

S'il pouvait lui donner une âme!  
Et le sculpteur audacieux,  
Pour ravir la divine flamme,  
Rêve d'escalader les cieux!

Mais les dieux, pour punir son crime,  
Le livrent aux becs des vautours,  
Qui rongent son cœur magnanime,  
Son cœur qui renaîtra toujours!

Ainsi pour l'artiste qui crée :  
Il a fini, dans la pâleur,  
Son œuvre divine et sacrée  
Qu'enfanta sa morne douleur;

Et, de même que Prométhée,  
Il songe, avec un sombre ennui,  
Que cette œuvre qu'il a tentée  
Ne restera pas après lui.

Il souffre, il rêve l'impossible  
Pour l'animer du feu divin...  
Hélas! le ciel est insensible  
Et se laisse implorer en vain;

Loin de rayonner sur le monde  
Avec son immortalité,  
Son œuvre demeure inféconde,  
Atteinte de stérilité;

Déjà son châtiment commence :  
Ainsi que le vautour vainqueur,  
La douleur de son impuissance  
Ronge éternellement son cœur!





## XXXII

### PREMIER JANVIER

Quoi que tu sois, nouvelle année,  
Je t'ai d'avance devinée :  
Le passé prédit l'avenir.  
Il est aisé de te connaître :  
Pour savoir ce que tu vas être,  
Il suffit de se souvenir !

Que le Dieu clément nous protège,  
Ou qu'un effroyable cortège  
De malheurs escorte tes pas ;  
Qu'il vienne la paix ou la guerre,  
Et les souffrances que naguère  
Le ciel ne nous marchandait pas ;

Que ton ciel soit morne ou flamboie,  
Qu'il soit de tristesse ou de joie,  
Le manteau qui va nous couvrir,  
Je lis ta sombre destinée :  
Quoi que tu sois, nouvelle année,  
Tu me feras encor souffrir !

O souffrance ! pâle déesse,  
Toi que l'on rencontre sans cesse  
A chaque carrefour humain,  
Tu vas donc revenir encore !  
Je revois ta cruelle aurore  
Que suit le cruel lendemain !

Ici-bas, il n'est rien d'immense ;  
Tout finit, — puisque tout commence :  
C'est l'arrêt du sort souverain.  
Le plongeur, sous les vagues bleues,  
Heurte du pied, à quelques lieues,  
Les terres du monde marin ;

L'amant hardi des hautes cimes,  
Quand il gravit les pics sublimes,  
Croît qu'il pourra toujours monter ;

Puis il trouve dans l'étendue  
Une pointe de roc perdue  
Où sa marche doit s'arrêter !

O douleur ! amante éternelle,  
Que tu nous meurtris de ton aile  
Et que ton baiser est amer !  
Car Dieu t'a faite, ô ma compagne,  
Bien plus haute que la montagne,  
Bien plus profonde que la mer !

Oui, tu tiens l'homme : il est ta proie.  
Le sommeil que le ciel envoie  
Est à peine un répit pour nous :  
Un instant il endort notre être ;  
Au réveil on te voit paraître,  
Spectre pâle, féroce et doux !

On veut te chasser, on s'indigne ;  
Lâche est celui qui se résigne  
Avant d'avoir bien résisté !  
Celui-ci demande à l'ivresse  
L'oubli de ta morne caresse...  
Tu t'enivres à son côté !

Celui-là croit que le voyage  
Éloignera ta blême image  
Et tûra son farouche ennui.  
Bientôt le voyage le lasse;  
Il revient... A la même place  
Il te retrouve auprès de lui!

Que ce soit dans la solitude,  
Dans le travail ou dans l'étude,  
Tu viens toujours nous y chercher;  
Il n'est pas d'heure, claire ou sombre,  
Où l'on ne puisse voir ton ombre  
Sur notre couche se pencher!

Que faire alors? Courber la tête.  
Heureux l'artiste ou le poète  
Qui par toi redevient plus fort...  
Heureusement la vie est brève,  
Car elle n'est qu'un mauvais rêve  
Dont on s'éveille au lit de mort!

1<sup>er</sup> janvier 1880.

## XXXIII

### L'AIGLE

L'aigle plane à travers l'immensité des cieux.  
Soudain, à l'horizon clair et silencieux,  
Le soleil monte, et l'aigle, étendu dans l'espace,  
Regarde le soleil paisiblement, en face.  
L'univers disparaît : il n'entend rien. D'en bas  
Arrivent des bruits sourds qu'il ne distingue pas ;  
Les pâtres, répandus, au hasard, dans la plaine,  
Lancent au roi de l'air leurs cris de fureur vaine ;  
Le fleuve suit son cours immuable en grondant ;  
La guerre vers le ciel jette son cri strident ;  
L'oiseau chante, le pré verdit, la fleur se penche...  
L'aigle seul, immobile en l'immensité blanche,  
Demeure, dans la nue où sa grandeur gîtait,  
Entre le sol qui parle et le ciel qui se tait,

Et, méprisant le monde et sa voix ridicule,  
Regarde fixement le soleil qui nous brûle.

Ainsi pour le penseur de la foule insulté :  
Le soleil qu'il contemple a nom : la Vérité,  
Et, comme l'aigle, il a sa vision profonde.  
Que lui font donc les cris de menace du monde ?  
La Vérité sublime à ses regards a lui,  
Et les vaines clameurs ne vont pas jusqu'à lui.

7 mai 1887.

## XXXIV

### LES LÈVRES ET LE CŒUR

De son premier baiser j'ai conservé la trace.  
Ma lèvre tremble encore à ce seul souvenir :  
Souvenir d'un instant qui jamais ne s'efface.  
Éternité d'une heure où rien ne doit finir.

Les lèvres et le cœur sont deux coupes divines,  
Où les êtres humains s'abreuvent à longs raits :  
La lèvre est le désir qui brûle nos poitrines ;  
Le cœur est le trésor où dorment nos secrets.

La lèvre est le baiser, le cœur est le sourire.  
L'un donne, l'autre garde. O mystère profond  
Que nul ne peut comprendre et que rien ne peut dire :  
C'est la lèvre qui parle, et le cœur qui répond.

Mars 1887.





## XXXV

### LE CIMETIÈRE

Le cimetière est loin derrière le village.  
Sans doute on désira qu'il fût loin du passage  
De tous ceux qui pourraient en troubler le repos.  
A peine, quelquefois, conduisant leurs troupeaux,  
Des bergers longent-ils son mur blanc plein de mousse.

Quel homme ne sent pas une impression douce  
Devant un cimetière égaré dans les champs,  
Au milieu d'un fouillis de buissons pleins de chants  
D'oiseaux? Qui ne s'est dit, devant ces hautes herbes  
Ayant l'odeur des foins qu'on a liés en gerbes :  
« C'est là que je voudrais dormir mon grand sommeil!... »  
Autour l'air est si pur et le ciel si vermeil!  
Et puis on voit la terre y fleurir de bonne heure;

Le lilas, le bluet et le muguet qui pleure  
Y jettent leurs senteurs exquisés dans les airs,  
Quand partout les jardins sont encore déserts,  
Comme si, les faisant l'une à l'autre asservie,  
Dieu voulait que la mort aidât toujours la vie!

Chailly, juillet 1876.

## XXXVI

### LA VIEILLESSE DE CORNEILLE <sup>1</sup>

*A Paul Déroulède.*

Corneille est accoudé la tête entre ses mains.  
Pourquoi pleures-tu donc, ô dernier des Romains ?  
Quelle est cette douleur profonde qui te brise ?  
Est-ce donc qu'à présent ton siècle te méprise,  
Et que lui, dont la main jadis te couronna,  
Pour fêter *Andromaque* ait oublié *Cinna* ?  
Ce n'est pas seulement le poète qui pleure !  
C'est le père qui souffre au fond de sa demeure,  
C'est le père écrasé sous l'affreux coup du sort,  
Parce que son enfant qu'il adorait — est mort.

Il était officier, et s'en allait naguère,

1. Cette pièce a été dite à la Comédie-Française, par M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt.

Joyeux et confiant, demander à la guerre  
D'ajouter aux lauriers que son père portait  
Les lauriers du combat où l'espoir le jetait.  
Et Corneille disait :

« — Il reviendra sans doute  
Invaincu ! Mes héros lui montreront la route !  
J'ai droit de le rêver illustre et triomphant :  
Il fera son devoir puisqu'il est mon enfant !  
Puis Horace et le Cid se connaissent en gloire :  
Il apprendra de l'un à gagner la victoire,  
Et l'autre lui crîra : « C'est là qu'il faut frapper !  
Mes fils, pas un de vous ne saurait me tromper,  
Et, puisqu'à vos hauts faits le monde s'émerveille,  
En échange, illustrez l'héritier de Corneille ! »

Vain espoir ! Les héros qu'il avait enfantés  
Meurtrent ce grand cœur qui les avait portés,  
Et Corneille reçut la nouvelle fatale.  
C'était l'heure où la vie hideusement brutale  
Frappait sur le vieillard de tous abandonné.  
Le théâtre où jadis il avait rayonné  
L'oubliait ; on disait : « Le bonhomme Corneille ! »  
La foule à ses beaux vers ne prêtait plus l'oreille ;  
Boileau d'une épigramme en plein cœur l'atteignait,

Et, s'ajoutant aux coups dont le vieillard saignait,  
Pour le meurtrir encor, la Pauvreté, semblable  
A ces pâles démons inventés par la Fable,  
Mettait ses doigts crochus sur le grand homme; enfin  
C'était l'heure où Corneille allait mourir de faim!  
Et voilà que soudain l'effroyable tempête  
Écrasait à la fois le père et le poète.  
Ce n'était pas assez des fils de son cerveau :  
Non! il fallait encor, par un malheur nouveau,  
Que le fils de sa chair, le dernier de sa race,  
Tombât comme le Cid et mourût comme Horace!

Eh bien! je crois pourtant que Dieu le consola.  
Quand jadis le Très-Haut près de lui rappela  
Son prophète, il permit à son élu Moïse  
De jeter un regard à la Terre promise!...  
Peut-être qu'à cette heure où Corneille pleurait  
Sous les coups du destin qui le désespérait,  
Peut-être Dieu, tirant l'avenir de ses voiles,  
Fit-il voir au poète un ciel peuplé d'étoiles.  
Tu vis alors ton nom, Corneille, rayonner,  
Et, tel qu'un aigle immense, avec orgueil planer,  
Si bien qu'un autre nom paraît effacé presque,  
Tant le tien a produit une ombre gigantesque!

Le fils où revivait ton cœur fier et puissant  
N'avait-il pas payé son amende de sang,  
Celle que tout soldat, quand la France est meurtrie,  
Doit, sans récriminer, verser pour sa patrie ?  
Eh bien ! toi ! tu devais ton tribut au malheur.  
On achète la gloire à force de douleur.  
L'outrage n'est jamais une chose qui tue,  
Et c'est le piédestal qui grandit la statue.

6 juin 1876.

## XXXVII

### SUR LA STATUE

« LE COURAGE MILITAIRE »

*A Paul Dubois.*

Quand Rome allait crouler, quand la ville éternelle  
Courbait sous Annibal son passé triomphant,  
Lorsque déjà la mort effleurait de son aile  
Ce peuple que la gloire avait pris pour enfant ;

Quand le légionnaire, insultant son histoire,  
Jetait le javelot trop pesant pour sa main ;  
Quand tous, peuple et soldat, doutant de la victoire,  
Reniaient leur croyance en l'avenir romain ;



Quand, enfin, on pensait que dans cette tempête  
Rome ne mourrait pas comme elle avait vécu,  
Fabius Cunctator seul, relevant la tête,  
Jura d'être un sauveur pour son pays vaincu !

Alors il remplaça les images lascives  
Par d'autres qui haussaient le cœur et la raison,  
Osant mettre, parmi les armes défensives,  
Les œuvres d'art, qui sont une mâle leçon !

N'as-tu pas fait de même, ô grand tailleur de pierre ?  
Et ton guerrier pensif, regardant au lointain,  
Ne nous donne-t-il pas l'image calme, fière,  
Songeuse, — d'un Français en face du Destin ?

Quand je l'ai vu, muet et tenant son épée,  
Impassible mais fort, tranquille mais puissant,  
Lisant à l'horizon la future épopée  
Que chaque nation écrit avec du sang,

J'ai compris ! J'ai compris que ta blanche statue  
N'était pas seulement un chef-d'œuvre nouveau...  
A côté du guerrier brutal qui meurt ou tue,  
Comme le tien est grand ! comme le tien est beau !

Il parle à nos regards de tout ce qu'il espère!  
Il contient la leçon du dictateur romain!  
Ce n'est pas le soldat d'une époque prospère :  
C'est le soldat vaincu qui songe au lendemain!

. Croule sur lui le ciel, il demeure immobile!  
Que fait à ce héros le succès d'un instant?  
On voit son âme luire en son regard tranquille :  
Les yeux sur l'avenir que Dieu garde, il attend!

Tu l'as fait calme, afin que tous nous soyons calmes.  
O Français d'aujourd'hui, quel long enseignement!  
Jamais les violents n'ont mérité les palmes  
Que l'homme au cœur plus doux gagne résolument!

Tu l'as fait jeune, afin de dire à la jeunesse :  
« C'est à toi maintenant, toi qui dates d'hier,  
Que le pays, quand Dieu voudra bien qu'il renaisse,  
Remettra son drapeau, ce lambeau de sa chair! »

Maître, partout déjà la clameur populaire  
T'aura porté l'hommage amplement mérité  
Que conquiert à l'artiste, en guise de salaire,  
Son œuvre de génie et de virilité...

Tu valais plus encore! — En ma langue appauvrie,  
C'est un autre salut que j'apporte à mon tour :  
Il te vient des amants ardents de la patrie,  
Que tu fais tressaillir d'espérance et d'amour.

16 mai 1876.

## XXXVIII

### NANON

*Autre chanson du Quercy.*

J'ai pris une quenouillette  
A la blanche toison,  
Bergère Nanette;  
Près de moi sur l'herbette  
S'assied un beau garçon,  
Bergère Nanette,  
Bergère Nanon!

Je vais sur la colline....  
Me suit mon compagnon,  
Bergère Nanine;  
Le pastour me lutine,

Et défait mon chignon,  
Bergère Nanine,  
Bergère Nanon!

« Un baiser, amiguette? »  
Comment répondre : « Non,  
Bergère Nanette? »  
En demoiselle honnête,  
J'ai trouvé ça mignon,  
Bergère Nanette,  
Bergère Nanon!

Ma mère fait la mine  
Et me prend le menton...  
« Bergère Nanine,  
Tu fais l'amour, mâtine!  
Prends garde à mon bâton! »  
Bergère Nanine,  
Bergère Nanon!

« — Ma mère, tu l'as faite,  
Jadis, à ta façon,  
Bergère Nanette!  
C'est pour moi qu'est la fête;

NANON.

253

Chacune a sa saison, »  
Bergère Nanette,  
Bergère Nanon !

7 juin 1878.



## XXXIX

### PORTRAIT

Dumas n'est qu'un enfant en parlant de la femme;  
Et s'il te connaissait, ô sphinx à l'œil profond,  
Il eût renoncé vite à lire dans ton âme,  
Car le bien ou le mal tour à tour s'y confond.

Quel secret est caché dans ton regard étrange?  
Comme celui d'Isis nul ne l'a découvert.  
Te vient-il d'un démon ou te vient-il d'un ange?  
Balzac n'eût pas compris l'éclat de ton œil vert.

Belle?... Certes, tu l'es : c'est de peu d'importance,  
Car bien d'autres le sont qu'on ne remarque pas.  
Ce n'est point ta beauté qui nous tient à distance,  
Mais c'est par ton esprit que tous tu nous trompas.



Le ciel a mis de tout dans ton cerveau bizarre.  
Tu peux tout, tu sais tout, sans avoir rien appris.  
Les divagations où ton esprit s'égaré  
N'ont pas toujours de sens, mais ont toujours du prix.

Parfois dans ton regard le génie étincelle ;  
On dit : « C'est un grand homme, écoutons jusqu'au bout. »  
Puis, soudain, tu descends tout en bas de l'échelle,  
Et l'on dit : « Ce n'était qu'une femme après tout. »

Tu peux, en même temps, sembler bonne ou méchante,  
Selon qu'on te verra bien ou mal, à ton gré :  
Tu résumes en toi l'antithèse vivante  
Que Leibnitz appelait l'Éternel ignoré.

On t'ignore!... Et, qui sait? tu t'ignores toi-même  
Peut-être. Quant à moi, ce que je sais fort bien,  
C'est que jamais un sot ne t'a dit : « Je vous aime... »  
Il faut être si fort pour ne redouter rien!

Je vis à tes côtés sans te connaître encore,  
Attiré, repoussé, puis séduit tour à tour.  
Si l'on ne te hait pas, il faut que l'on t'adore,  
Or ta haine est à craindre autant que ton amour...

Et si jamais quelqu'un curieux de ton âme  
 Levant le voile, sous lequel tu te drapas,  
 Venait me demander : « Quelle est donc cette femme ? »  
 Je dirais : « Je ne sais. Je ne la connais pas ! »

Juillet 1881.



## XL

### LES DEUX CONVOIS

L'aïeule est morte la première...  
O mère, la triste lumière,  
En ce jour de l'âpre saison!  
Le ciel était sombre, et la neige  
Tombait à flots sur le cortège  
Qui se pressait vers ta maison.

Perdre sa mère... quel martyre!  
On souffre tant qu'on veut maudire  
Dieu qui vous frappe injustement,  
Et sur cette tombe glacée,  
Où repose la trépassée,  
On pleure désespérément.

La neige, de plus en plus forte,  
Avait presque obstrué la porte  
Du cimetière où nous allions;  
Et je songeais, la peur dans l'âme,  
Qu'elle aurait froid, la pauvre femme,  
Sous ce manteau blanc sans rayons.

L'enfant, lui, mourut le deuxième.  
Lorsque l'on meurt, à ceux qu'on aime  
On semble montrer le chemin.  
Ce fut six mois après l'aïeule;  
Elle n'était pas morte seule,  
Et tenait l'enfant par la main.

Et de nouveau la mort altière  
Nous conduisait au cimetière  
Dont les sentiers étaient connus!  
Par quelle belle matinée,  
Bien peu pareille à la journée  
D'hiver, où nous étions venus!

Le printemps dorait la nature,  
Sur chaque tombe, la verdure  
Jetait un tapis clair et doux;

Et l'on voyait les pierres blanches,  
Presque couvertes par les branches  
Des saules pleurant avec nous.

O contraste, ô rêve éphémère !  
La neige était pour la grand'mère  
Et l'hiver de ses soixante ans...  
Mais l'enfant, fleur à demi née,  
Frappé dans sa deuxième année,  
S'en allait avec le printemps !

Juin 1876.



## XLI

### A LA POUPÉE DE MARIE HOCHON

Va-t'en, ma petite poupée,  
Trouver cette petite enfant ;  
Va, dans ta toilette drapée,  
Rafraîchir son mal échauffant.

Si tu la trouves dans la fièvre,  
Fais de ton mieux pour l'apaiser :  
Tout près vers elle tends ta lèvre,  
Elle y cueillera ton baiser ;

Si tu la trouves dans la veille,  
Empêche-la d'en trop gémir :  
Chante plutôt à son oreille  
Un vieux conte pour l'endormir.



Jadis, dans la forêt prochaine,  
Un bûcheron a découvert  
Le tronc superbe du vieux chêne  
Où tu cambrais ton corset vert.

Tu n'étais alors qu'une branche  
Que personne ne regardait ;  
Mais quelle charmante revanche,  
Dans l'avenir Dieu te gardait !

Dieu sait le sort de toute chose :  
L'insecte est pour lui papillon ;  
Dans le bouton il voit la rose,  
Et le soleil dans le rayon ;

Aussi, quand le fer t'a coupée  
Sur le chêne au front triomphant,  
C'est Dieu qui donnait sa poupée,  
D'avance, à la petite enfant !

Août 1880.



## AUTRE CHANSON

Elle est froide. Froide est la neige,  
Dont elle a l'éclat transparent.  
— O montagnard, voilà le piège  
Où ton pied maladroit se prend!

Elle est blonde. Blonde est la plaine  
Quand le soleil roux y descend.  
— O voyageur, la lande est pleine  
D'hommes qui guettent le passant!

Elle est pâle. Pâle est l'étoile  
Immobile en un ciel d'hiver.  
— O nautonier, cargue ta voile,  
Le brouillard gris couvre la mer.

Elle est cruelle. Je regarde  
Son sourire silencieux.  
— O poète, que Dieu te garde  
De l'éclat vert de ses grands yeux !

18...

## XLIII

### CANTILÈNE

C'est le ciel quand je te regarde,  
Car j'ai l'infini dans tes yeux ;  
Le Paradis que Dieu nous garde  
N'est pas aussi délicieux.

C'est le ciel lorsque je t'écoute.  
Car j'ai l'infini dans ta voix ;  
Ainsi qu'Œdipe sur la route,  
C'est le Sphinx cruel que je vois.

C'est le ciel lorsque je t'enlace,  
J'ai l'infini dans ton baiser ;  
Ta lèvre qui brûle et qui glace  
Est si rapide à me griser !

C'est le ciel lorsque je t'emporte,  
Car j'ai l'infini dans tes bras;  
J'en souffrirai, mais peu m'importe,  
Et c'est toi qui me guériras!

Mais je prends tristement la fuite,  
Et si ton regret vaut les miens,  
C'est l'enfer puisque je te quitte,  
L'enfer puisque je me souviens!

18...

## XLIV

### LE REPENTIR

*Récit d'un curé de campagne.*

#### I

Tous les journaux d'alors ont raconté le fait.  
Cet homme avait commis un horrible forfait.  
Pendant que la révolte infâme et sacrilège  
Imposait à Paris l'effroi d'un autre siège,  
Il avait fusillé trois soldats sans trembler.  
Puis, les deux derniers jours, on l'avait vu brûler  
Des maisons et piller une église.

Cet homme,  
Bien qu'il fût un bandit, m'intéressait, en somme,  
Sa mère étant du bourg dont je suis le curé.

Pauvre femme ! elle avait toujours désespéré  
De ce fils, qui s'était mal conduit avec elle.  
A vingt ans il avait secoué sa tutelle,  
Et quitté la maison pour aller à Paris,  
Où la sombre débauche au travail l'avait pris.  
Il avait cependant beaucoup d'intelligence,  
Et, bien que le logis fût presque à l'indigence,  
La mère s'épuisant, il put étudier.  
Mais l'homme ne grandit que pour tout oublier.  
Paris... foyer maudit que tant de haine attise !  
Sa lèvre y but le vin de l'âpre convoitise,  
Dont l'ivresse, féconde en rêves insensés,  
Enfante à son réveil les sombres déclassés !

Aussi fut-il seize ans sans écrire à sa mère,  
Qui, seule, à son foyer peuplé d'une chimère,  
Veuve de son époux, veuve de son enfant,  
Ayant perdu l'un, mort, pleurait l'autre, vivant.  
Or, un jour, je sortais du divin sacrifice,  
Quand on vint m'avertir, à la fin de l'office,  
Qu'une femme, pleurant et couverte de noir,  
A genoux sur le sol, demandait à me voir.

Quelques instants après, j'entrais au presbytère :

C'était elle.

Les pleurs, sur son visage austère,  
Coulaien<sup>t</sup> encor, creusant ces sillons de douleur  
Qui racontent l'angoisse et sentent le malheur.  
Elle les essuyait avec sa main fiévreuse :  
Je m'arrêtais devant cette douleur affreuse,  
Sachant bien de quel mal elle devait souffrir.  
Alors elle me dit :

« — Mon enfant va mourir ! »

Je ne répondais pas.

« — Vous allez me comprendre, »

Reprit-elle. « — Écoutez, ils veulent me le prendre ;  
On le condamne à mort, je ne le verrai plus ! »

Puis, d'un ton plus brisé :

« — Les récits que j'ai lus

Sont navrants ! Il paraît qu'il a commis des crimes ;  
Des prêtres, des soldats ont été ses victimes ;  
Il a tué, brûlé... c'est horrible, en effet !  
Je ne veux plus parler de tout ce qu'il a fait ;  
Ce n'est pas mon devoir, et puis cela me tue !...  
Savez-vous la pensée où mon âme abattue  
Retombe ? C'est que lui, mon fils ! comme un damné,  
Comme un maudit, pourrait mourir abandonné



Du Ciel, et sans avoir à ses côtés un prêtre!  
Il blasphème, criant de tels mots que, peut-être,  
Jamais on n'en a dit de pareils... J'en mourrai! »

Puis, après un moment :

« — Je n'ai pas espéré  
Sauver le corps, hélas! mais je veux sauver l'âme.  
Oh! ne refusez pas à cette pauvre femme,  
Qui vous supplie au nom du Ciel, d'avoir pitié!  
Vous voyez ma douleur : prenez-en la moitié! »

« — Que puis-je? »

« — Allez le voir; allez lui faire entendre  
La parole du Dieu qui sait toujours attendre!  
Lui, qui jusqu'à présent ne s'est pas repenti,  
O mon père, par vous il sera converti,  
Par vous qu'il a connu dans sa première enfance!  
Devant vos souvenirs se trouvant sans défense,  
Il voudra vous ouvrir son cœur rendu mauvais... »

« — C'est une âme à guérir, répondis-je... j'y vais. »

## II

C'était la nuit. J'entrai dans la prison.

Sans doute,

Si la réflexion m'était venue en route,

J'aurais craint d'échouer dans l'œuvre de pardon :

Comme si Dieu, jamais, avait fait l'abandon

D'un malheureux!...

J'entrai.

J'étais dans une chambre

Étroite, où l'on voyait le ciel gris de novembre

A travers les barreaux de la fenêtre.

Là

Dormait le condamné. Le bruit le réveilla.

Et je vis, accroupi sur le bord de sa couche,

Un reste d'homme dans un silence farouche.

Je pris mon crucifix, et, m'approchant un peu :

« — Mon fils, dis-je tout bas, je vous apporte Dieu ! »

Pas de réponse... Il eut comme un frisson de rage.

Je ne reculai pas, et, sans perdre courage,

Je levai devant lui mon crucifix de bois.

Il se taisait toujours.

Pour la première fois,  
Ce signe de pardon, de paix et de clémence  
Paraissait à ses yeux qu'aveuglait la démence,  
Depuis huit mois entiers qu'il souffrait dans ce lieu !  
Je dis encor :

« — Mon fils, je vous apporte Dieu ! »

Alors il se leva, me regardant en face :

« — Vous n'êtes pas ici pour m'accorder ma grâce,  
N'est-ce pas ? Car je suis presque mort à présent.  
Alors, que voulez-vous ? Tenez ! allez-vous-en ! »

Sur son front, éclairé par un rayon de haine,  
Je voyais la sueur de l'agonie humaine.  
Ce malheureux devait souffrir horriblement.  
Je le regardai bien, sans faire un mouvement,  
Lui, l'œil hagard, féroce, et moi, l'œil impassible.  
Mais il me reconnut soudain ; car, insensible  
Jusqu'alors, il parut s'émouvoir... J'attendis.  
La lueur de colère, en ses yeux agrandis  
Par la fièvre, sembla disparaître et s'éteindre.  
Pour la troisième fois, et pour mieux le contraindre,  
Je lui montrai la croix, qu'il regardait un peu,

En répétant :

« — Mon fils, je vous apporte Dieu ! »

Il vint à moi, marchant comme fait un homme ivre.

« — Merci ! murmura-t-il. Merci ! Comment va vivre  
Ma mère, maintenant ?... Ah ! monsieur le curé,  
Je n'ai jamais été qu'un fils dénaturé !

Je l'ai bien fait souffrir, je suis un misérable !

Oui, je vous le confesse, à vous si secourable

Et si bon ! Vous venez pour m'apprendre à mourir,

N'est-ce pas ? Laissez-moi, vous me feriez souffrir.

Je ne crois plus à vos absurdes singeries,

Car tout s'en va : les Dieux, les Rois et les Patries !

Laissez-moi ! J'ai joué ma tête, j'ai perdu ;

Je paîrai, voilà tout. Je n'ai pas attendu

Ce jour-ci pour sentir que j'aurais pu mieux faire.

Si je me suis trompé, ce n'est pas votre affaire.

Pourquoi me confesser et m'absoudre à présent ?

Je ne veux plus de Dieu, de rien... allez-vous-en ! »

« — Mon enfant... »

« — Votre enfant ! »

« — Comme tous ceux qui pleurent.

Mon devoir est d'aller vers les êtres qui meurent,

Et de leur montrer Dieu prêt à tout pardonner. »

« — Dieu s'est fait homme ! il sait seulement condamner ! »

« — Malheureux ! »

« — On l'avu dans leur réquisitoire.

(Puisque c'est comme ça qu'on nomme leur histoire !)

J'ai fusillé, brûlé, volé, pillé... c'est vrai ;

J'ai commis des horreurs... Eh bien ! soit, je mourrai ! »

Et sa sourde fureur s'éteignait dans un râle.

« — Ah ! oui ! je reconnais leur nouvelle morale, »

Repris-je alors. « — Enfant, vous venez à Paris :

C'est ce code insensé qu'ils vous auront appris.

Dieu ! qu'est-ce que cela ? La Patrie ! un mensonge ! »

Ces grands mots éternels qui reviennent en songe

A l'homme, pour hausser son cœur et son esprit,

Chacun de son langage infâme les flétrit !

Vous n'avez plus marché qu'à travers le blasphème,

Apprenant à douter de tout et de vous-même,

Apprenant à haïr jusqu'à votre pays !

Vos bons enseignements gisaient ensevelis

Au fond de votre cœur, dans un linceul de haine !

Quand la guerre éclata, quand la marée humaine,

O France ! eut envahi tes plaines et tes bois,

Qui donc de vous est mort comme ceux d'autrefois ?  
Quand notre désespoir, tel qu'un autre Pompée,  
Frappait le sol fumant du fer de son épée  
Pour en faire jaillir encor des légions ;  
A l'heure de l'angoisse, à l'heure où nous songions  
Que nous verrions, hélas ! l'effroyable défaite  
Éterniser son vol maudit sur notre tête,  
Qui de vous imita les glorieux héros ?  
Tous ceux qui sont tombés, soldats et généraux,  
Tous ceux qui conservaient dans leur âme aguerrie,  
Avec l'amour de Dieu, l'amour de la Patrie ! »

Haletant, il suivait mes paroles des yeux.  
Après être resté un moment silencieux :

« — La France ! Qu'importait la France ? Je l'avoue,  
Je n'avais pas reçu son soufflet sur ma joue,  
Puisque j'avais appris à l'oublier toujours !  
Ah ! je me suis souvent rappelé leurs discours  
Depuis que, me voyant si près du grand problème,  
J'ai senti l'inconnu s'agiter en moi-même !  
J'ai songé que si tous nous avions succombé,  
Que si, dans le malheur, le pays est tombé,  
C'est que chacun de nous n'a pas rempli sa tâche.

Où donc est la vertu de ne pas être lâche ?  
 Il faut savoir d'abord être bon citoyen,  
 Et chacun a le cœur pourri comme le mien !  
 Laissez-moi ! laissez-moi dans mon néant infâme !  
 Vous arrivez trop tard pour racheter mon âme,  
 Le Ciel n'aurait pour moi qu'un regard méprisant.  
 Je ne suis bon à rien, mon père... Allez-vous-en ! »

« — Mon fils, il n'est jamais trop tard pour Dieu, lui dis-je.  
 Le rude châtement que sa main vous inflige,  
 Vous l'avez mérité : donc vous serez puni.  
 Mais il garde au mourant un pardon infini :  
 Confessez-vous, et Dieu vous pardonne ! »

A l'aurore,

L'assassin, à genoux, semblait prier encore.  
 Quand il se releva, me prenant par la main :

« — Écoutez : au village, en leur contant demain  
 Que je suis mort avec un repentir sincère,  
 Dites-leur bien ceci de ma part, ô mon père !  
 « Ils ont été pillés, brûlés par l'ennemi,  
 « L'invasion les a ruinés à demi ;  
 « Ils pensent tous au jour où viendra la revanche :  
 « Eh bien ! si le pays va s'effondrant et penche,

« Mon père, apprenez-leur que c'est ma faute, à moi,  
 « A moi, comme à tous ceux qui méprisaient la loi,  
 « Loi d'en haut, loi d'en bas, qui toutes deux succombent,  
 « Car ces mépris-là font les nations qui tombent!  
 « Ce n'est rien que d'apprendre aux peuples à mourir :  
 « Ce qu'il faut, c'est changer leur âme, ou la guérir!  
 « Nul ne doit oublier ma vie et mon supplice :  
 « J'ai tué, je paierai ma dette à la justice.  
 « Qu'ils fassent l'opposé de tout ce que j'ai fait.  
 « L'oubli de mon pays fut mon premier forfait.  
 « Chacun a, dans ses jours d'affaissement suprême,  
 « Sa revanche morale à prendre sur lui-même! »

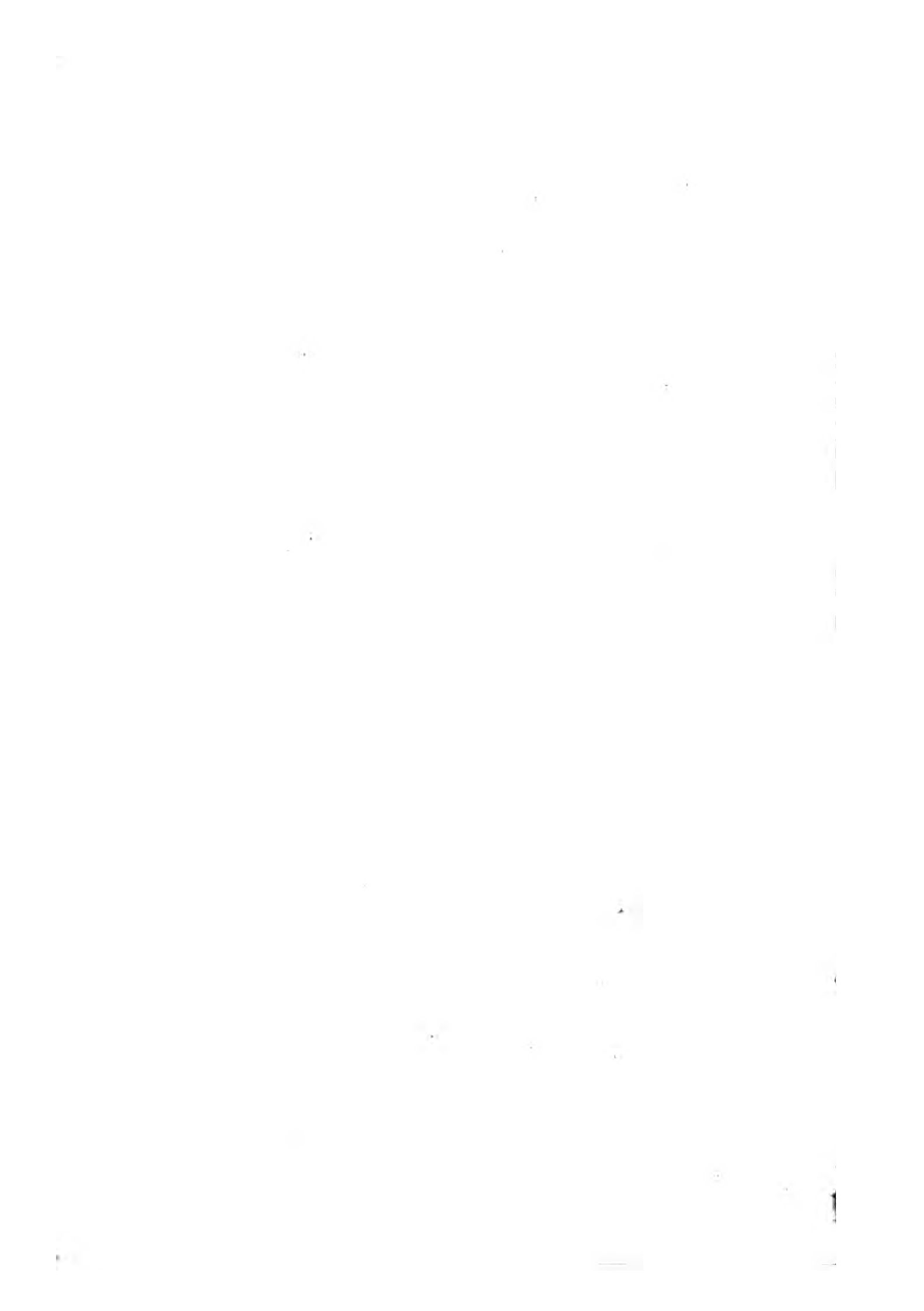
. . . . .  
 , . . . .  
 . . . . .

Il mourut pardonné.

Mais ce qu'il m'avait dit,  
 Lui, le rêveur perdu, lui, devenu bandit,  
 Me parut être empreint de réalité sombre :  
 Peut-être, quand la mort l'effleurait de son ombre,  
 Ses yeux, qu'illuminait la divine clarté,  
 Voyaient-ils devant eux s'ouvrir l'éternité!

Décembre 1872.





# TABLE

---

## LES CHANTS DE L'INVASION

### PREMIÈRE PARTIE

#### PENDANT LA CAMPAGNE AVEC BOMBONNEL

	Pages.
I. — PRÉLUDE . . . . .	5
II. — LA LÉGENDE DU DRAPEAU . . . . .	9
III. — LA CHARGE DES CUIRASSIERS . . . . .	15
IV. — LA RENCONTRE . . . . .	17
V. — SOUVENIRS . . . . .	23
VI. — BISMARCK . . . . .	27
VII. — LA MORT DU TYRAN . . . . .	31

	Pages.
VIII. — HISTOIRE QUOTIDIENNE. . . . .	37
IX. — DIEU JUSTE . . . . .	41
X. — APRÈS LE COMBAT . . . . .	43
XI. — LA HONTE. . . . .	47
XII. — LE SERGENT. . . . .	54

## DEUXIÈME PARTIE

### DANS PARIS ASSIÉGÉ

XIII. — PHALSBURG. . . . .	57
XIV. — LE DÉPART DU BRETON . . . . .	61
XV. — L'AMI. . . . .	67
XVI. — ÉPISODE . . . . .	69
XVII. — LA PREMIÈRE VICTOIRE . . . . .	73
XVIII. — LE BOURGEOIS DE PARIS. . . . .	77
XIX. — CHATEAUDUN. . . . .	81
XX. — SURSUM CORDA!. . . . .	83
XXI. — LES ÉTRENNES DE PARIS. . . . .	87
XXII. — L'ORPHELIN . . . . .	91
XXIII. — DANS LA NUIT. . . . .	93
XXIV. — LE SERMENT D'ANNIBAL . . . . .	95
XXV. — LE BOSSU. . . . .	99
XXVI. — LE FRÈRE IGNORANTIN. . . . .	101
XXVII. — DEVANT UN BERCEAU. . . . .	105
XXVIII. — RÊVES ET VISIONS . . . . .	107
XXIX. — LA HAINE . . . . .	111
XXX. — LA CHANSON DES PAYS PERDUS . . . . .	117

## LES DIEUX QU'ON BRISE

	ages
PRÉFACE. . . . .	123
I. — . . . . .	125
II. — COMMENT NAQUIT LA POÉSIE . . .	129
III. — L'AMOUR ET LA MORT . . . . .	131
IV. — LE PRESENTIMENT DE L'EN- FANT. . . . .	135
V. — ROUTE D'ORIENT . . . . .	139
VI. — LA BANNIÈRE DE BELFORT . . . .	143
VII. — A ***. . . . .	147
VIII. — CHANSON. . . . .	151
IX. — . . . . .	155
X. — LA PETITE REINE MERCÈDÈS . . .	157
XI. — GEORGE SAND . . . . .	161
XII. — LE PREMIER DIAMANT . . . . .	163
XIII. — RENOUVEAU . . . . .	165
XIV. — RÉPONSE A RICHARD WAGNER. . .	167
XV. — EN REGARDANT PAUL . . . . .	171
XVI. — A QUELQUES-UNS . . . . .	177
XVII. — LE PAPILLON . . . . .	179
XVIII. — PORTRAIT DE VILLE . . . . .	181
XIX. — LE VAISSEAU . . . . .	183
XX. — LA CHANSON DU FER. . . . .	185
XXI. — LA MÈRE ET LA FILLE . . . . .	189
XXII. — A JULES SANDEAU . . . . .	193
XXIII. — BALLADE. . . . .	197
XXIV. — LE LABOUREUR . . . . .	201
XXV. — COUCHER DE SOLEIL . . . . .	205

	Pages.
XXVI. — SAUVETEURS DE FRANCE! . . . . .	207
XXVII. — SOUVENIR. . . . .	213
XXVIII. — CHANSON BRETONNE. . . . .	215
XXIX. — H. R. . . . .	219
XXX. — LE GÉNÉRAL GRANT. . . . .	223
XXXI. — LA LÉGENDE DE PROMÉTHÉE. . . . .	229
XXXII. — PREMIER JANVIER. . . . .	233
XXXIII. — L'AIGLE . . . . .	237
XXXIV. — LES LÈVRES ET LE CŒUR. . . . .	239
XXXV. — LE CIMETIÈRE. . . . .	241
XXXVI. — LA VIEILLESSE DE CORNEILLE. . . . .	243
XXXVII. — SUR LA STATUE. . . . .	247
XXXVIII. — NANON . . . . .	251
XXXIX. — PORTRAIT. . . . .	255
XL. — LES DEUX CONVOIS . . . . .	259
XLI. — A LA POUPÉE DE MARIE HOCHON. . . . .	263
XLII. — AUTRE CHANSON. . . . .	265
XLIII. — CANTILÈNE. . . . .	267
XLIV. — LE REPENTIR . . . . .	269

67682238









